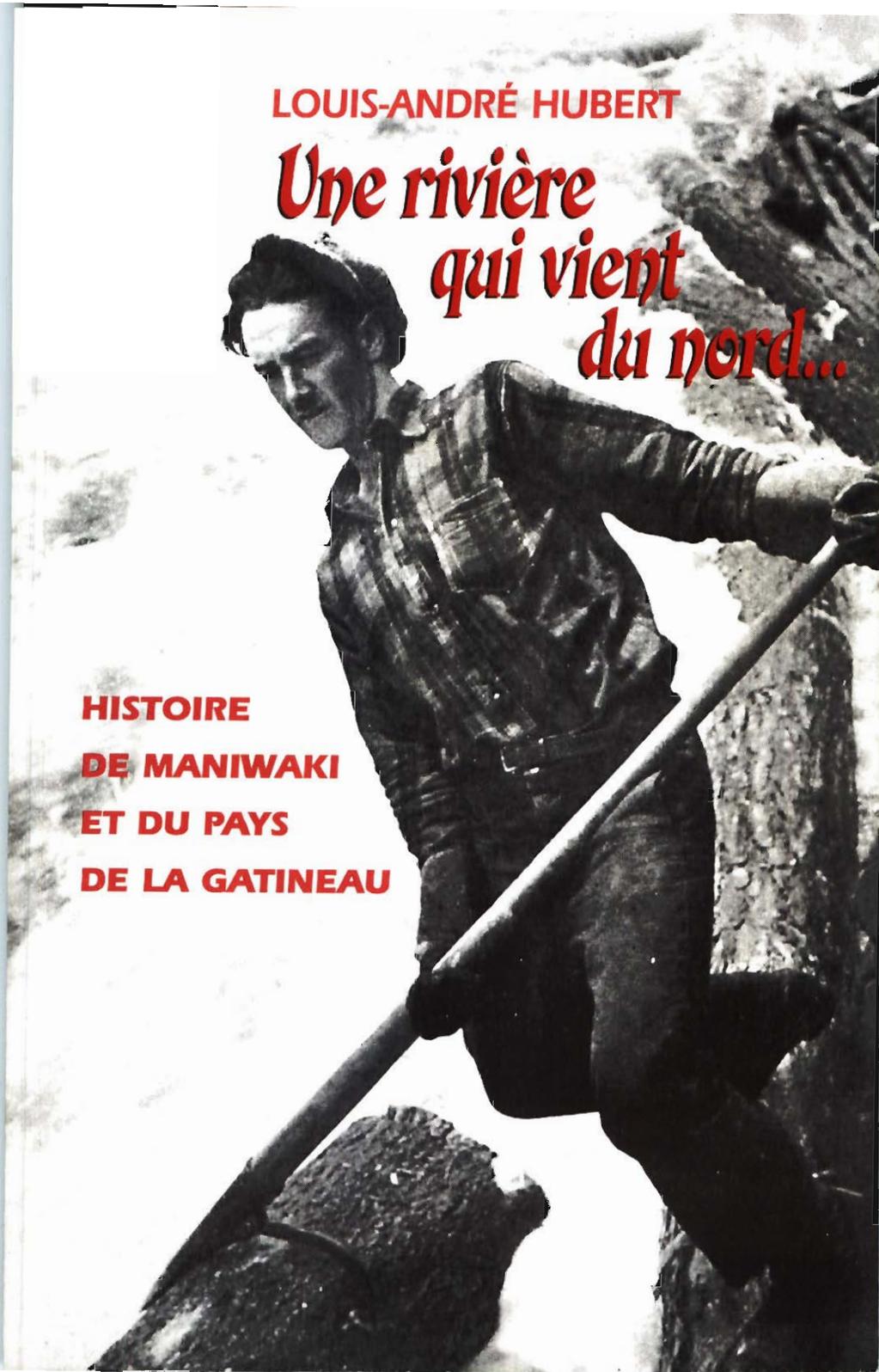


LOUIS-ANDRÉ HUBERT

*Une rivière  
qui vient  
du nord...*

**HISTOIRE  
DE MANIWAKI  
ET DU PAYS  
DE LA GATINEAU**



LOUIS-ANDRÉ HUBERT

***Une rivière  
qui vient du nord...***

HISTOIRE DE MANIWAKI  
ET DU PAYS DE LA GATINEAU

Juin 2001

ISBN 2-9807190-0-5

Dépôt légal  
Bibliothèque nationale du Québec, 2001  
Bibliothèque nationale du Canada, 2001

© Louis-André Hubert

**Page couverture** : Malak - « A LOG DRIVE ON THE TOMASINE RIVER,  
NORTH OF MANIWAKI, QUEBEC ».

**Typographie et montage** : Hubert & Carrière

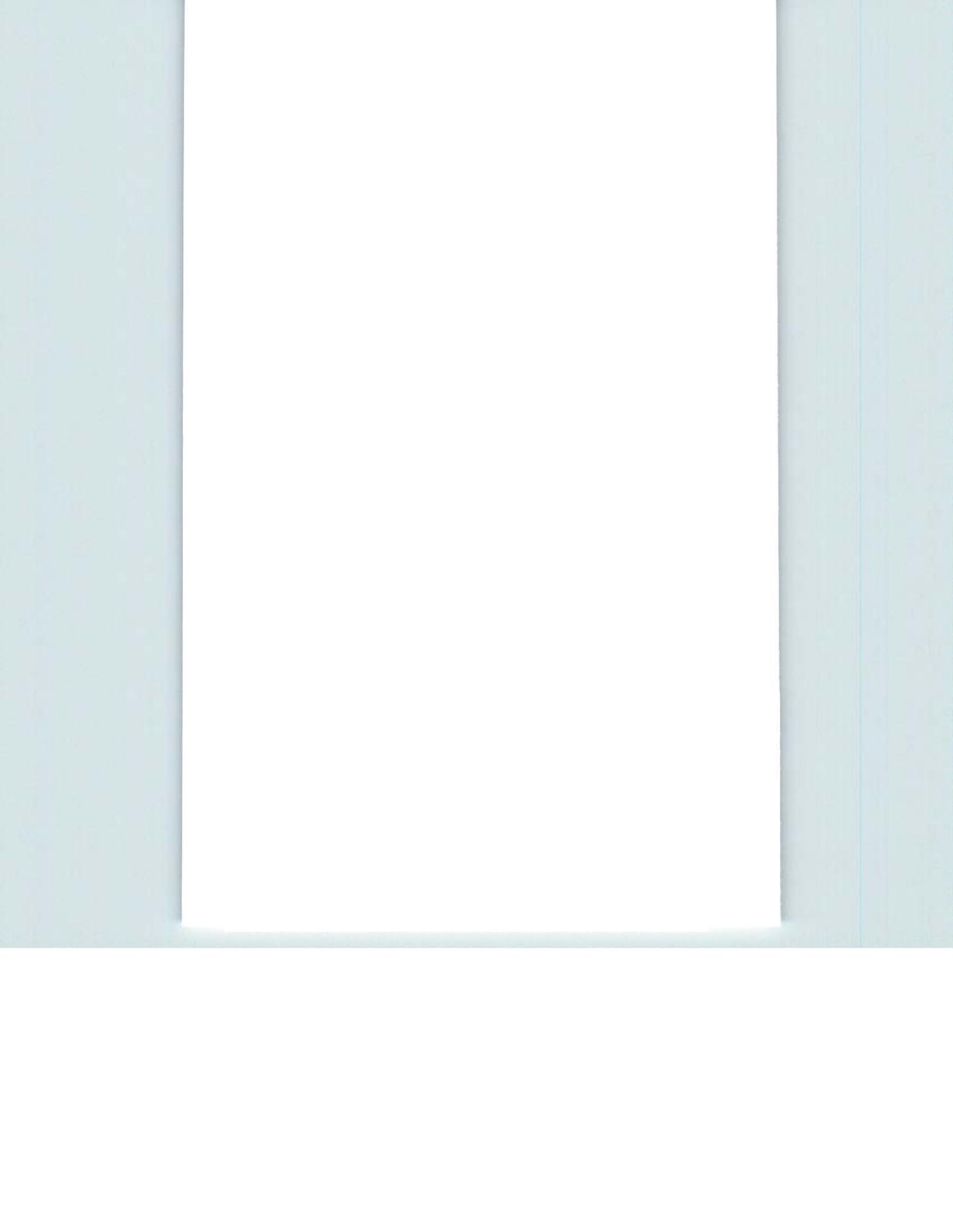
---

\* Le draveur de la photo de la page couverture est M. William McDonald de Maniwaki.  
Elle a été prise au printemps 1948 par le photographe Malak d'Ottawa.

*À mes parents,  
Cécile Lafrenière et, Jean-Louis Hubert,  
qui m'ont appris à lire et à aimer l'histoire...*

*À mon père qui a passionnément  
aimé son pays, la Gatineau,  
et qui est mort trop tôt pour voir enfin  
ce livre dont je lui aurai tant parlé...*

*À ma conjointe, Stéphanie  
qui assiste depuis le début  
à la naissance de cet ouvrage  
et à nos enfants,  
Charles-Antoine et Élizabeth.*



# Table des matières

REMERCIEMENTS .....	9
AVANT-PROPOS .....	11
INTRODUCTION .....	13
PREMIÈRE PARTIE (1600-1800) .....	15
Les Algonquins, les Français et la fourrure...	
SECONDE PARTIE (1800-1854) .....	45
Débuts de l'ère des chantiers et de la paroisse du Désert	
TROISIÈME PARTIE (1854-1904) .....	89
Une petite capitale en devenir	
QUATRIÈME PARTIE (1904-1930) .....	139
Une ère de prospérité et de changements	
CINQUIÈME PARTIE (1925-1968) .....	193
Industrialisation et modernité	
SIXIÈME PARTIE (1968-2001) .....	223
Vers un nouveau siècle	
ÉPILOGUE .....	247
ANNEXE	
Les députés à l'assemblée nationale .....	249
Les députés fédéraux .....	250
Les chefs de la communauté algonquaine .....	251
Les maires en fonction depuis le début des municipalités .....	252
BIBLIOGRAPHIE .....	258



## *Remerciements*

Avant toutes choses, je désire remercier pour son infinie patience, ma conjointe Stéphanie, qui, depuis notre rencontre en 1993, subit le récit de ce qui n'était alors qu'un rêve, qui est devenu un projet en 1995, puis un contrat au début de 1996. Elle m'a accompagné patiemment au fil de mes recherches, de mes trouvailles; elle a écouté mes hypothèses, lu mes textes, vécu avec moi espoirs et déceptions...

Au moment où Évelyne Hubert a réuni un groupe de personnes pour tenter de mettre sur papier l'histoire de la région de Maniwaki, le projet a commencé à prendre forme. Suite à de longs pourparlers, la Ville de Maniwaki a finalement accepté de parrainer une demande de subvention auprès du ministère de la Culture et des Communications du Québec... Ce document n'est pas parfait; il est le résultat des recherches d'un amateur passionné d'histoire et non l'ouvrage d'un historien aguerri. Il n'en représente pas moins une somme de travail colossale, que je n'aurais peut-être pas entreprise si j'avais pu mesurer à l'époque l'immensité de la tâche à accomplir...

Cet ouvrage n'est évidemment pas le fruit de mes seuls travaux; un comité de lecture m'a épaulé, tout au long de l'écriture, et a apporté, en plusieurs endroits des précisions, des corrections, des ajouts... Ce comité était constitué des personnes suivantes :

M. Gabriel Lefebvre;  
Mme Évelyne Hubert;  
Mme Eldeen Moore-Lévesque;  
M. Dugald Chatel;  
M. Patrick Grimes.

Aux activités du comité proprement dit, s'est greffé le travail extraordinaire de trois personnes qui ont revu, vérifié et corrigé mes textes, suggéré des modifications, des trouvailles. Il s'agit de Darlene Lannigan, Françoise Hubert et Maurice Carrière.

Enfin, ce volume n'aurait pu se réaliser sans la contribution des personnes et organismes suivants qui ont rendu possible ce projet qui n'était d'abord pour moi qu'un rêve, qu'une idée abstraite, et qui m'ont aidé à transformer cette idée en démarches, en recherches, puis en manuscrit...

La Ville de Maniwaki;  
Le ministère de la Culture et des Communications  
du Québec;  
Réjean Lafrenière, député de Gatineau;  
La Caisse populaire Desjardins de Maniwaki;  
Le Comité socio-culturel de Maniwaki;  
Le Château Logue et François Ledoux;  
Robert et Jacques Gauvreau du Studio Gauvreau;  
Fernand Éthier;  
Darlene Lannigan;  
Françoise Hubert et Maurice Carrière.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont fourni le matériel (documents, photographies, anecdotes...) nécessaire au montage d'un livre, et qui sont trop nombreux pour que je puisse les nommer tous.

À tous, MERCI !

Louis-André Hubert

## *Avant-propos*

En 1848, les principaux éléments du développement de Maniwaki et de la vallée de la Gatineau sont déjà en place. Les compagnies forestières des fils de Philemon Wright ainsi que celles de George Hamilton, de G.B. Hall et de Thomas McGoey ont défriché de vastes fermes et établi un grand nombre de chantiers forestiers et d'entrepôts. Pour la coordination des opérations forestières sur la Gatineau et ses affluents, les compagnies utilisent le site de Maniwaki qui, longtemps encore, sera appelé du nom que lui avaient donné les anciens Français, *Le Désert*. La Compagnie de la baie d'Hudson apporte au *fort du Désert*, en plus des produits de ses deux fermes, de quoi fournir en marchandises de toutes sortes les marchands, les colons et les Algonquins, contrôlant de ce fait le commerce des fourrures dans la région. Les Algonquins et les colons ont vite fait d'occuper les terres vacantes en bordure des rivières et le gouvernement consent enfin à faire arpenter et cadastrer la région. Des marchands de bois s'installent et ouvrent des chantiers, puis de nouveaux arrivants se lancent dans le commerce de détail ou deviennent hôteliers... Les missionnaires oblats, quant à eux, donnent à tous ces groupes si différents les cadres institutionnels qui en font une société organisée.

Malgré des fluctuations économiques importantes qui provoquent la faillite et la disparition d'un certain nombre des principaux acteurs de la coupe du bois, les chantiers continuent de prospérer en Haute-Gatineau.

De nouveaux exploitants forestiers apparaissent après la fin du *privilège*, et deviennent de sérieux concurrents pour les anciens *barons de la Gatineau*. On voit alors les Wright, pourtant les plus riches et les mieux établis, perdre peu à peu du terrain, supplantés qu'ils sont par les John Egan, les Gilmour, les Edwards, et également par un certain Joseph Aumond. Ce dernier, ancien commis de magasin pour Egan, et seul exploitant forestier québécois francophone de la région, est vite devenu l'un des plus gros exploitants de la Gatineau... Ses chantiers de la Désert, de la Gatineau et de la Joseph attirent déjà un grand nombre de travailleurs et de colons vers un coin de pays qui portera à la fois son prénom et son nom (lac Joseph, rivière Joseph, Ferme Joseph et canton d'Aumond).

Louis-André Hubert

## *Introduction*

L'histoire du pays de la Gatineau, c'est en fait l'histoire de ceux qui l'habitent, celle de ceux qui y ont habité avant eux et celle de ceux qui en ont fait ce qu'elle est devenue. Écrire l'histoire de Maniwaki et de la Vallée-de-la-Gatineau, c'est donc un peu écrire l'histoire des peuples qui fréquentaient notre région aussi loin qu'on puisse se souvenir, et l'histoire de ceux qui l'ont forgée, lui ont donné ses noms et qui ont fait en sorte que nous l'habitons aujourd'hui. Mais écrire l'histoire de la Haute-Gatineau, c'est aussi, et surtout, écrire notre histoire, à nous qui chaque jour la faisons vivre et travaillons à en faire ce qu'elle est et ce qu'elle sera pour les générations qui nous suivent..

Ce livre aborde dans un premier temps l'histoire et la vie des peuplades algonquines qui habitaient le bassin de la Gatineau et tout le bassin de l'Outaouais avant l'arrivée des Français. Pour rejoindre le Saint-Maurice et le Saguenay, la route empruntée par ces peuplades les amenait en un lieu qu'ils nommaient dans leur langue *la clairière (le désert, en ancien français)* et qui est devenu *Maniwaki*. Le récit se continue avec l'arrivée des explorateurs, marchands et missionnaires français, les guerres iroquoises, puis la conquête anglaise et les guerres commerciales qui amènent les compagnies de fourrure à construire un fort de traite sur la pointe du Désert.

La deuxième partie du récit s'ouvre sur l'arrivée de Philemon Wright qui change le destin de la Gatineau. Sa décision d'utiliser les rivières pour flotter le bois a favorisé l'essor de l'exploitation forestière dans la région. L'économie de tout le bassin de l'Outaouais, basée jusqu'alors sur la chasse et la cueillette des

fourrures, s'est orientée vers l'industrie forestière, attirant ainsi les premiers colons sur la Gatineau. C'est aussi l'époque du retour des Algonquins qui quittent Oka et reviennent vers leurs terres ancestrales. Un noyau de village apparaît alors tout autour du poste de traite et les premières fermes forestières s'établissent, de même que poussent les premières cabanes des colons et des Algonquins.

La troisième partie de l'ouvrage aborde le développement de Maniwaki et des villages environnants autour des installations des Oblats et des chantiers forestiers, alimentés par l'arrivée de plusieurs colons québécois et immigrants. Les routes, le chemin de fer, les institutions religieuses et l'électricité feront de la région un centre moderne et dynamique.

Dans la quatrième partie, nous retrouvons l'élan de modernité qui voit l'incorporation de Maniwaki, le développement des axes routiers et du chemin de fer, la construction des barrages, l'expansion du réseau électrique et la multiplication des chantiers... *La Grande crise* des années '30 met fin à cet épisode où tout semblait possible et où rien ne semblait pouvoir freiner la croissance économique et la modernité.

La cinquième partie, témoigne de l'âge d'or des chantiers de la Gatineau auquel contribue le boom démographique des années 40, 50 et 60. C'est le retour du *bon temps*, la foi semble déplacer les montagnes pendant qu'ailleurs on parle de *grande noirceur*...

La sixième et dernière partie du livre raconte la réorientation d'une région à vocation forestière à l'heure de l'économie post-industrielle : moins d'ouvriers, plus de machines, moins d'industries, plus de services... Maniwaki et toute la Haute-Gatineau traversent une crise de structure qui a comme conséquence l'exode de la jeunesse. La réorganisation des industries locales et le développement touristique semblent paver la voie au retour à la prospérité.

# 1

## *Les Algonquins, les Français et la fourrure... (1600-1800)*



ANC 2774

- L'Outaouais, pays des Algonquins
- La Gatineau, trait d'union entre Indiens et Français
- Champlain devant l'embouchure de la Gatineau
- Le commerce algonquin et les guerres iroquoises
- Dollard des Ormeaux et le massacre du Long-Sault
- La « Grande Paix » de 1701
- La Gatineau, route de la fourrure
- Le Désert : Naissance d'un village
- La mission d'Oka et la cohabitation des Algonquins et des Iroquois (Mohawks)
- Maniwaki et les Algonquins de la rivière Désert

## CHRONOLOGIE (-5000 ans à 1800)

- 5000 Le retrait des glaces permet la pénétration humaine en Outaouais : les basses terres bordant ce qui deviendra la rivière des Outaouais apparaissent lentement derrière le retrait de la mer de Champlain. Les premiers habitants de la région y suivent vraisemblablement les cerfs et autre gibier. La vallée de la Gatineau, plus élevée, reste couverte de glace pendant plusieurs siècles encore.
  - 1000 Des bandes de chasseurs laissent des pointes de flèches et des fragments d'outils aux bords des lacs Bras-Coupé et Désert.
  - + 1000 Les nations commencent à se dessiner parmi les amérindiens du Québec et du nord des États-Unis : certaines bandes découvrent l'agriculture et se fixent en des endroits précis et particulièrement fertiles : ce sont les Hurons-Iroquois. D'autres continuent à vivre de chasse et de pêche et à se déplacer sur de très grandes distances de saisons en saisons : ce sont les Algonquins, les Montagnais, les Abénakis.
- 1000-1500 L'Outaouais entier devient le territoire exclusif des tribus algonquines qui, tout en pratiquant un nomadisme saisonnier, viennent passer tous les étés en certains points coutumiers, en général au confluent des rivières.
- La nation des Algonquins de la Grande Rivière se fixe, quant à elle, sur les îles et les rives de la région de l'Île aux Allumettes, près de Fort-Coulonge. Elle y pratique une forme d'agriculture tout en continuant, par petits groupes d'individus, à pratiquer la chasse traditionnelle. Sa position privilégiée, sur la route naturelle reliant le bassin du Saint-Laurent aux Grands Lacs, fait des Algonquins les douaniers et les commerçants les plus puissants d'un système d'échanges économiques très développé entre toutes les tribus d'Amérique du Nord.
- 1500-1600 Les pêcheurs français et basques qui fréquentent le golfe du Saint-Laurent et les grands bancs de Terre-Neuve alimentent et avivent le réseau d'échange existant chez les groupes autochtones. La demande considérable de fourrure des Européens provoque une activité accrue des chasseurs algonquins, montagnais, abénakis et hurons, qui entrent en conflit avec les tribus iroquoises du nord des États-Unis.
  - 1534-1544 Jacques Cartier entre directement en contact avec les Indiens du Saint-Laurent en explorant le fleuve jusqu'à Montréal et en hivernant à Québec. Il ouvre le fleuve aux marchands de fourrure français.
  - 1550-1575 Les guerres commerciales entre les nations indiennes rivales font disparaître les tribus fixées à Québec et à Montréal, et consacrent la suprématie des Algonquins qui deviennent les principaux interlocuteurs des marchands de fourrure.

- 1599 Fondation du poste de traite et de la mission chrétienne de Tadoussac. Les Algonquins s'y rendent à la fin de chaque printemps en remontant le cours de la rivière Gatineau et en redescendant celui du Saguenay.
- 1604 Samuel de Champlain rencontre le grand chef algonquin Tessouat-le-Borgne, à Tadoussac, avec les siens.
- 1608 En établissant une fois pour toute une nouvelle nation française sur les rives du Saint-Laurent, Samuel de Champlain devient l'allié des Algonquins, l'ennemi des Iroquois.
- 1609 L'expédition promise a lieu : Champlain accompagne les Algonquins et leurs alliés sur la rivière Richelieu et au delà du lac Champlain. La guerre aux Iroquois est déclarée.
- 1609-1610 Deux jeunes garçons, Étienne Brûlé et Nicolas du Vignau, sont envoyés hiverner chez les Algonquins et chez les Hurons.
- 1613 Champlain découvre l'embouchure de la Gatineau lors d'une expédition sur la rivière des Algonquins (rivière Outaouais).
- 1613-1615 Voyages d'exploration de Samuel de Champlain sur tout le cours de la rivière des Outaouais et aux Grands Lacs. À chaque passage, il note l'importance de la rivière Gatineau comme route commerciale pour rejoindre les Trois-Rivières.
- 1618 Jean Nicollet hiverne chez les Algonquins de l'île aux Allumettes.
- 1637-1651 Raids meurtriers des Iroquois dans le pays algonquin. Jadis maîtres de tout le commerce des fourrures et d'un immense territoire, les nations algonquines sont détruites et dispersées les unes après les autres.
- 1651 Massacre des Algonquins de la Petite Nation, sur le lac Nominigüe, par les Iroquois.
- 1665 Dernière grande bataille entre Algonquins et Iroquois près de Fort-Coulonge. Les survivants rejoignent les Français à Québec pour se mettre sous leur protection.
- 1665 Fondation du fort du Lièvre, à l'endroit qui deviendra Masson-Angers.
- 1666 Nicolas Gatineau du Plessis et ses fils remontent la Saint-Maurice depuis Trois-Rivières jusqu'à la source de la Tenagagan sipi, qui deviendra la rivière Gatineau. Ils redescendent cette rivière sur toute sa longueur, puis ils campent au passage sur la pointe où débouche la Kitigan Sipi, qui devient alors la Pointe du Désert.

## CHRONOLOGIE

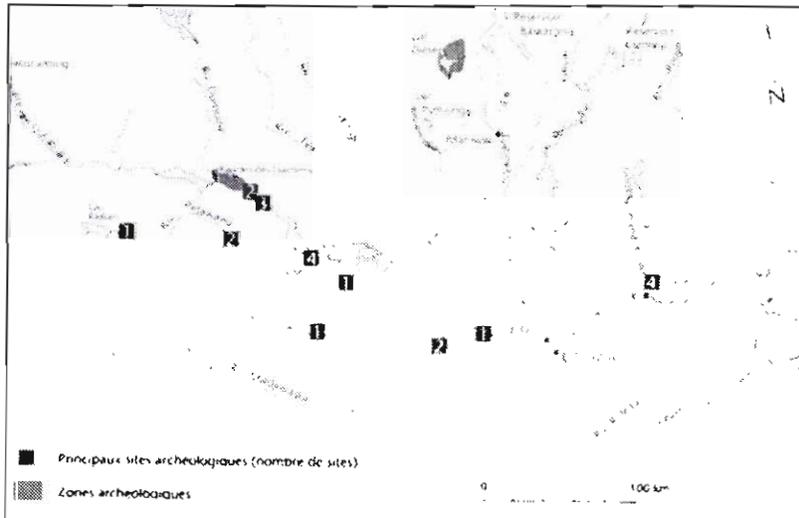
Cette rivière devient donc pour les marchands de fourrure français, la rivière au Désert.

Tout en bas de la rivière, à la fin du Portage de la Chaudière, Nicolas Gatineau du Plessis érige un fort de traite sur la pointe qui devient la Pointe-à-Gatineau.

- 1680** Établissement du fort Coulonge par un neveu de Louis d'Ailleboust de Coulonge, seigneur d'Argenteuil et gouverneur de Nouvelle-France.
- 1692** Le capitaine Pierre-Noël Legardeur de Tilly et sa troupe remontent la rivière du Lièvre jusqu'au lac des Sables, puis rejoignent la Gatineau par les lacs Pemichangan et des Trente et Un Milles. Ils remontent ensuite la Gatineau depuis le Désert (Maniwaki) jusqu'à la source de la rivière des Outaouais, puis gagnent le fort Témiscamingue. L'expédition était destinée à chasser les Iroquois de l'ancien pays algonquin.
- 1701** «Grande Paix» de Montréal, qui met fin aux guerres iroquoises.
- 1706** Voyage de M. Gédéon de Catalogne, arpenteur, dans les postes de traite et forts des Pays-d'en-Haut. Il remonte à son tour la rivière du Lièvre pour rejoindre la Gatineau et campe au Désert. Il baptise au passage certaines îles du lac des Trente et Un Milles : l'île Madame, en l'honneur de la reine de France, et l'île Monsieur, en l'honneur du frère du roi. Le lac Papenegoegawong (aujourd'hui le lac des Trente et Un Milles) devient, en l'honneur de Catalogne, le grand lac du Commissaire.
- 1733** L'arpenteur du roi, Normandin, délimite la ligne de partage des eaux à la source des rivières Gatineau, Saint-Maurice, et des Outaouais. Il passe à son tour par la route de la Gatineau et campe avec les chasseurs indiens sur la pointe au Désert.
- 1735-1760** Les fréquentes batailles entre Français et Anglais font abandonner les postes de traite et interrompent le commerce de la fourrure.
- 1760-1763** La conquête anglaise chasse les marchands français et donne le monopole de traite à la Compagnie de la baie d'Hudson qui reprend une partie des forts abandonnés.
- 1783** Fondation de la Compagnie du Nord-Ouest, à Montréal. La nouvelle compagnie s'empare à son tour d'une série de forts. Une guerre sanglante oppose les commis et alliés des compagnies de traite.
- 1819** Fondation du fort du Désert par la Compagnie du Nord-Ouest.

## L'OUTAOUAIS, PAYS DES ALGONQUINS

Aussi loin que remonte la mémoire des hommes, tout le bassin de l'Outaouais, du lac des Deux Montagnes au lac Témiscamingue, en passant par la tête de l'Outaouais et les grands lacs Victoria et Cabonga, incluant la Gatineau, a été habité par les peuplades de la nation algonquine. Ce sont elles qui, pendant des centaines et des milliers d'années, ont remonté et descendu le cours de la Gatineau, de la Désert et de l'Aigle, à la recherche de gibier et d'eaux poissonneuses, amassant les fourrures au passage. Ce sont encore ces peuplades qui, à chaque printemps, après la chasse, se regroupaient au confluent des rivières sur les berges sablonneuses pour festoyer et préparer les peaux. On retrouve encore sur les rivages de certains lacs des artefacts de ces temps lointains.



Tiré de *l'Histoire de l'Outaouais*, p. 47

*Sites archéologiques de la région de l'Outaouais.*



de culture, d'autres se déplacent en petits groupes et ne se rassemblent en campement que durant les mois d'été. Certaines autres, enfin, comme les ancêtres des Algonquins habitant actuellement les environs de la réserve faunique La Vérendrye, sont continuellement en déplacement et vivent en petits groupes comptant au plus une dizaine d'individus. Toutes les peuplades algonquines consacrent cependant la plus grande part de leur existence à la chasse, à la pêche et à la préparation des peaux. Même les plus sédentaires d'entre eux se partagent en deux groupes, la saison de la chasse venue : ceux qui iront chercher le gibier et les fourrures et ceux qui restent au campement pour le protéger.

### LA GATINEAU : TRAIT D'UNION ENTRE INDIENS ET FRANÇAIS

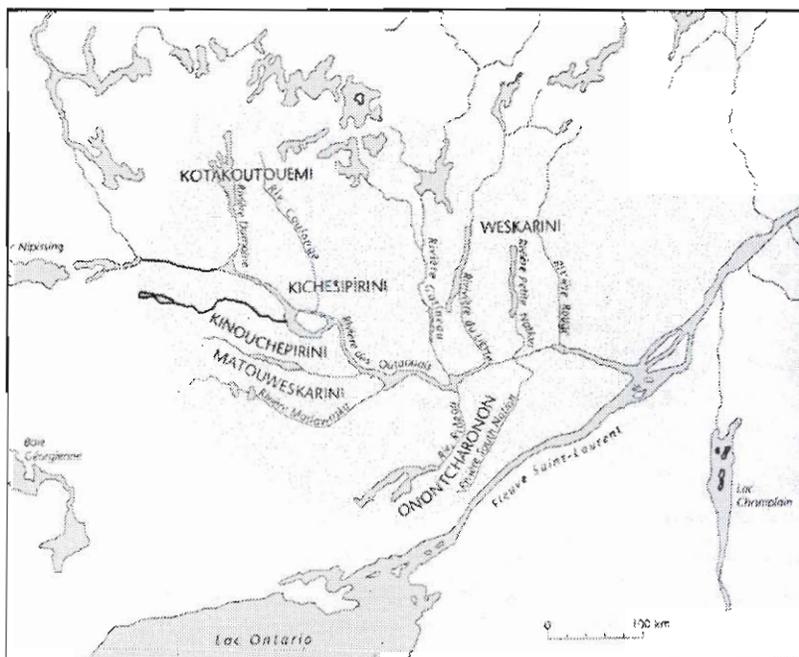
Les Kitchisipirinis<sup>1</sup>, bien établis sur une île de la rivière des Outaouais<sup>2</sup>, près de l'actuel Fort-Coulonge, en plus de chasser eux-mêmes, amassent une bonne partie de leurs fourrures en imposant un droit de passage à ceux qui doivent emprunter *leur* rivière pour aller commercer avec les Français, comme c'est le cas des Hurons. Après la chasse, les Kitchisipirinis vont, comme les autres, échanger leurs fourrures avec les marchands et les pêcheurs français au poste de Tadoussac. Comme les fragiles canots d'écorce supportent assez mal les flots du golfe Saint-Laurent, les Hurons, Algonquins et autres empruntent la rivière Gatineau depuis son embouchure jusqu'à sa source, puis rejoignent le Saguenay par un affluent de la Saint-Maurice. Une telle distance nous semble prodigieuse, mais il faut comprendre que les

1. Ce nom signifie «ceux de la Grande Rivière»

2. La plus ancienne dénomination pour la rivière des Outaouais est Kitchisipi, orthographiée aussi Kitchissippi et Katche-sippi, signifiant grande rivière. (Commission de toponymie du Québec).

Algonquins passaient la plus grande partie de leur vie à se déplacer de leur campement temporaire aux terres de chasse, puis aux lieux de rencontre avec les autres peuplades ou groupes, et enfin aux points d'échanges des fourrures avec les marchands français.

En route vers le Saguenay, les chasseurs algonquins des différentes peuplades se donnent rendez-vous au confluent des rivières comme la Désert et la Gatineau, où ils se regroupent et transigent. Cette pointe sans arbre, bien avant l'établissement des premiers Blancs, voit déjà défiler chaque année des centaines d'Algonquins et de coureurs des bois. Si elle ne s'appelle pas encore Maniwaki, elle porte en revanche le nom que lui ont donné les coureurs des bois français, étonnés de ne pas y voir d'arbres : le Désert qui signifie clairière, en ancien



*Histoire de l'Outaouais, p. 72. Source : Roland Viau, Les dieux de la terre : contribution à l'ethnologie des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650, Manuscrit.*

*La répartition des différentes bandes à l'intérieur du territoire algonquin.*

français. La rivière qui contourne cette pointe pour venir se jeter dans la Gatineau prend le nom de rivière au Désert, puis de rivière Désert. Le lac qui se trouve à sa source prendra le même nom... Comme la pointe au Désert est l'endroit idéal et qu'on s'y retrouve au moins deux fois l'an, il est connu et utilisé par tous ceux qui fréquentent la Gatineau. Il existe un cimetière algonquin à proximité. C'est ce cimetière, toujours en usage, qu'utiliseront les Oblats et les premiers habitants de Maniwaki, 200 ans plus tard...

Tous les chasseurs qui se retrouvent à la pointe au Désert ne font pas l'épuisant voyage à Tadoussac. Certains préfèrent échanger leurs fourrures contre des objets européens que leurs alliés possèdent déjà ou contre du maïs dont les Kitchesipirinis font la culture. C'est donc à Tadoussac que Samuel de Champlain rencontre pour la première fois ces derniers en 1604, puis à nouveau en 1608. A partir de 1608, c'est à Québec que viendront commercer les Algonquins, qui continueront d'utiliser la Gatineau mais cette fois en redescendant sur la Saint-Maurice. Enfin, dès 1609, Montréal devient le rendez-vous annuel des Algonquins et des Français.

### CHAMPLAIN DEVANT L'EMBOUCHURE DE LA GATINEAU

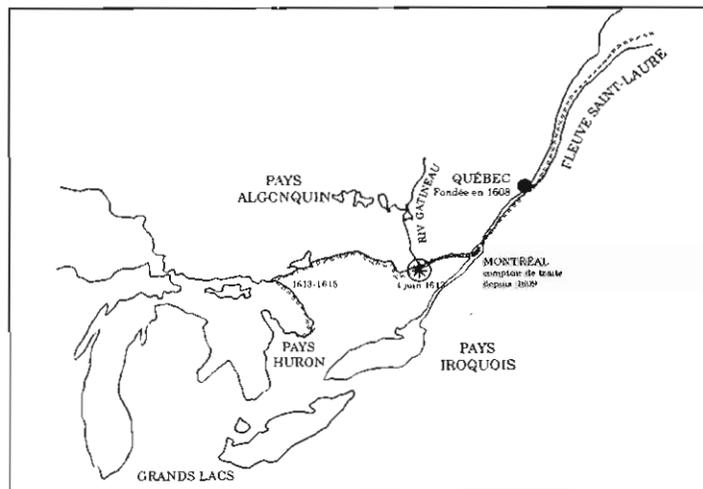
Explorant le cours de la rivière des Outaouais en 1613, puis en 1615-16, Champlain note au passage les peuplades qu'il rencontre et le pays qu'elles habitent. Il rencontre ainsi les Ouescarinis, qu'il baptise *Petite-Nation des Algonquins*. Ceux-ci habitent le long de la rivière qui, aujourd'hui, porte encore leur nom; leur camp principal est alors situé sur les berges du lac Nomingue. Le 4 juin 1613, il reconnaît l'embouchure de la Gatineau et note que, plus au nord, des peuplades algonquines

y habitent. Les Algonquins appellent la Gatineau *Tenagagan sipi*, la rivière aux cascades infinies...



ANC 13320 Oeuvre de De Rinzy

*Samuel de Champlain.*



*Première expédition de Champlain sur la rivière des Outaouais en 1613; parti de l'île Sainte-Hélène, à Montréal, Samuel de Champlain découvre l'embouchure de la Gatineau le 4 juin 1613.*



«Le quatriesme (jour de juin) nous passasmes proche d'une autre riviere qui vient du Nord, où se tiennent des peuples appellés Algoumequins (sic)... laquelle n'est pas large, mais remplie d'un nombre infini de Sauts), qui sont fort difficiles à passer : et quelquesfois ces peuples passent par cette riviere pour éviter les rencontres de leurs ennemis, sçachans qu'ils ne les recherchent en lieux de si difficile accès. »<sup>3</sup>

### *La chute des Chaudières*

Les Européens qui traversaient le territoire, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont été avant tout impressionnés par la beauté du site et la puissance des chutes. Samuel de Champlain a été le premier à en laisser une description à la suite de son passage en 1613.

Voici le texte de Champlain lui-même qui décrivait cet endroit.

« Nous passâmes au saut qui est large de demi lieue et descend de six à sept brasses de haut. Il y a quantité de petites isles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé, par succession de temps, un large et profond bassin; si bien que l'eau courant là dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent « Asticou », qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin que l'on l'entend de plus de deux lieues<sup>4</sup>. »<sup>5</sup>

3. SAMUEL DE CHAMPLAIN, *Les voyages du Sieur de Champlain Xaintrongois, capitaine ordinaire pour le Roy*, (Paris : Jean Berjon, 1613), p. 22.

4. Lieue : mesure de distance équivalant à environ 4 kilomètres.

5. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*, (Ottawa : s.n., 1897), vol. 1, chapitre 1, p. 5. ([www.bibliolat.gouv.qc.ca](http://www.bibliolat.gouv.qc.ca))

« C'était un portage célèbre, et les sauvages qui passaient par là ne manquaient pas d'offrir un sacrifice à la divinité du lieu. »<sup>6</sup>



Site de la Ville de Hull, [www.ville.hull.qc.ca](http://www.ville.hull.qc.ca)

*Indiens à la chute des Chaudières.*

Le voyage de Samuel de Champlain se poursuit au-delà de la chute de la Chaudière; en 1613, il se rend jusqu'à l'île aux Allumettes et en 1615, il ira jusqu'aux Grands Lacs.

À l'ouest de la Gatineau, Champlain rencontre les nations du Chat, ou Mattawascarinis et du Rat musqué, sur la rivière Madawaska, affluent de l'Outaouais, puis quelques autres peuplades aux environs de l'Isle du Borgne, forteresse des Kitchesipirinis (tout près de l'actuelle île aux Allumettes).

6. RAYMOND OUMET, *Une brève histoire de Hull* (Hull : Ville de Hull, [www.ville.hull.qc.ca/](http://www.ville.hull.qc.ca/))

## LE COMMERCE ALGONQUIN ET LES GUERRES IROQUOISES

La puissance et l'importance du commerce des peuplades algonquines, en particulier les Kitchésipirinis, leur vaut la haine et la jalousie des nations iroquoises. Établies au nord de l'actuel état de New York, les Iroquois voudraient bien s'emparer du riche bassin de fourrures que constitue l'Outaouais et acheminer ces fourrures vers les colonies anglaises et hollandaise, plus au sud. Les Algonquins sont plus que des chasseurs aguerris : ils sont des guerriers puissants, et leur alliance avec les Français renforce encore leur position.

Quelques nouveaux éléments viendront pourtant anéantir la puissance des Algonquins et les faire presque disparaître. D'abord, les marchands hollandais et anglais n'hésitent pas à fournir des fusils aux Iroquois, alors que les Français n'en donnent qu'au compte-goutte à leur alliés, les Algonquins et Hurons. Voilà qui change considérablement le rapport de force. De plus, les Algonquins sont établis sur la route même qui relie les Grands Lacs à la vallée du Saint-Laurent, ce qui fait leur puissance, car ils sont en contact constant avec les marchands, les coureurs des bois, les missionnaires français... Or, ces derniers apportent avec eux des maladies jusque-là inconnues dans le nouveau continent et contre lesquels les Algonquins et les Hurons ne sont absolument pas protégés.

### *Dispersion des Algonquins*

Dans les années 1640, des maladies considérées bénignes comme la grippe, la variole et la rougeôle se mettent à décimer les peuplades algonquines. Une terreur

superstitieuse s'empare alors des survivants qui commencent à craindre, avec raison, le contact des Français. Ces derniers seraient pourtant les seuls à pouvoir les protéger désormais... Les Iroquois n'en demandent pas tant. Ils attaquent massivement les pays huron et algonquin et n'ont de cesse que lorsque ces peuples, disparaissent pratiquement de l'Outaouais et des Grands Lacs...

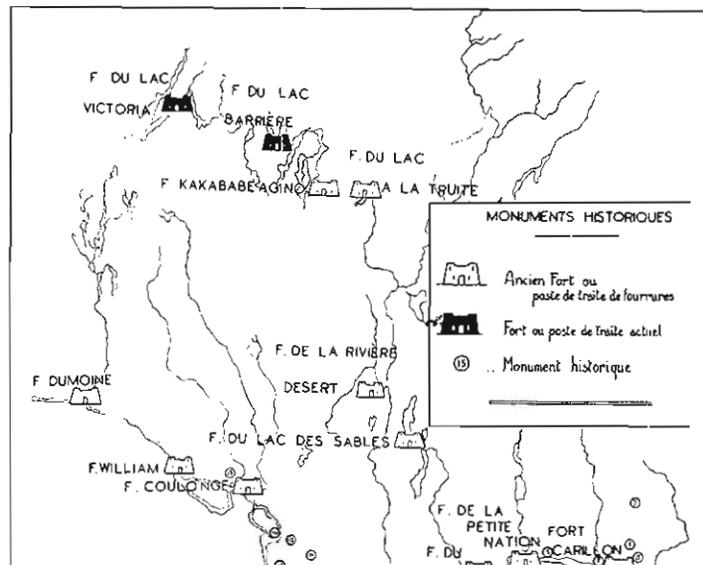
Selon Benjamin Sulte <sup>7</sup> le massacre de la petite nation des Algonquins par les Iroquois allait finir de déloger les peuplades algonquines de l'Outaouais.

Réduites à quelques familles chacune, les anciennes peuplades se regroupent et gagnent les Trois-Rivières par la route de la Gatineau pour éviter les Iroquois qui les attendent aux environs de Montréal. Comble de malheur, ces derniers sont venus les attendre au confluent de la Saint-Maurice et achèvent de les massacrer. Quelques douzaines d'Algonquins, échappés par miracle et réfugiés à Québec, seront les seuls survivants du peuple qui fut le plus puissant de la Nouvelle-France. La grande Rivière des Algonquins deviendra bientôt la rivière des Outaouais.

La disparition des Algonquins, qui étaient en quelque sorte les agents commerciaux des marchands français, force ces derniers à venir eux-mêmes en Outaouais chercher les précieuses fourrures et protéger leurs alliés contre les Iroquois. Une série de forts de traite apparaissent tout au long de l'Outaouais, aux points de contacts traditionnels entre les groupes de chasseurs et les coureurs des bois, favorisant les échanges.

7. (1841-1923) Né aux Trois-Rivières, Benjamin Sulte a fait une brillante carrière militaire, pour ensuite se diriger vers le journalisme, où il collabora au journal *La Minerve*. Il a aussi été traducteur à la Chambre des Communes. Il a écrit dans presque tous les genres littéraires. Il est connu pour une importante histoire du Canada.

([www.multimania.com/jydupuis/sulte/index.htm](http://www.multimania.com/jydupuis/sulte/index.htm))



R. P. Louis Taché et al, *Le Nord de l'Outaouais*, (Ottawa : Le Droit, 1938), p. 125.  
*Les forts de traite français en Outaouais.*

### *Nicolas Gatineau, sieur du Plessis*<sup>8</sup>

Un de ces marchands, un notaire des Trois-Rivières nommé Nicolas Gatineau du Plessis, remonte la Saint-Maurice et rejoint la source de la rivière qui prendra son nom, puis la descend sur toute sa longueur jusqu'à son embouchure. Il y construit un fort pour se rapprocher de ses fournisseurs indiens, qu'il occupe pendant plusieurs années et que ses fils exploiteront ensuite. La pointe où est érigé le fort devient pour les coureurs des bois et les Indiens la Pointe-à-Gatineau, puis Pointe-Gatineau. La Tenaganagan sipi devient, quant à elle, la rivière Gatineau et le demeurera jusqu'à nos jours. La famille Gatineau aura exploité et entretenu le petit fort de rondins pendant une vingtaine d'années après la dispersion des peuplades algonquines, qui continuent pourtant de fréquenter les environs pour chasser. Ce sont cependant les Outaouais, peuplade établie à l'île Manitoulin sur le lac Huron, qui sont les seuls chasseurs-guerriers à encore oser affronter ouvertement les Iroquois à partir de 1665. Ils continuent de descendre des Grands Lacs sur la Grande Rivière des Algonquins pour aller commercer avec les Français à Montréal à chaque printemps. Les Français, oubliant peu à peu que cette rivière était celle de leurs premiers alliés les Algonquins, prirent l'habitude de l'appeler la rivière des Outaouais.

8. Nicolas Gasteineu ou Gatineau, dit Duplessis.

***Dollard des Ormeaux***  
***et le massacre du Long-Sault (avril 1660)***

De cette triste époque où la richesse vitale de la Nouvelle-France, la fourrure, échappait aux Français, où leurs alliés avaient été dispersés ou massacrés et où les Iroquois, devenus maîtres des Grands Lacs et de la Grande rivière, voulaient maintenant faire disparaître Montréal et tous les Français de la vallée du Saint-Laurent, nous gardons le souvenir d'un acte héroïque. Les Algonquins, amis des Français, ne sont alors plus que quelques dizaines, comme les Hurons d'ailleurs. La nouvelle bourgade de Montréal menace de disparaître sous les attaques des Iroquois. Les secours n'arrivent pas. Un tout jeune homme, Adam Dollard des Ormeaux, entendant la rumeur selon laquelle une immense armée iroquoise descendrait la rivière des Outaouais pour venir assiéger et affamer Montréal, décide d'organiser une petite troupe pour aller au devant de l'ennemi.



Louis Taché et al., *Le Nord de l'Outaouais*,  
*Adam Dollard des Ormeaux*.

Réunissant quelques Français, Algonquins et Hurons, Dollard des Ormeaux amène sa petite troupe dans un minuscule fort de traite abandonné au bord du rapide du Long-Sault, sur la rivière des Outaouais (en face de Rigaud, entre Lachute et Montebello). Une armée d'environ 800 guerriers iroquois viendront les prendre d'assaut et les massacrer les uns après les

autres. Pourtant, la résistance héroïque de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons français et algonquins aura infligé de lourdes pertes à l'armée iroquoise. Le chef iroquois *Chaudière Noire* et ses guerriers sont tellement impressionnés qu'ils renoncent alors à attaquer Montréal... La Nouvelle-France est sauvée.

## LA « GRANDE PAIX » DE 1701 ET LE RETOUR DES ALGONQUINS

Les Iroquois et plus particulièrement les Mohawks continuent de nuire au commerce de la Nouvelle-France et de menacer la colonie jusqu'en 1701. Vaincus, ils signent avec le Gouverneur de Callières et les principaux alliés des Français, une paix définitive<sup>9</sup>. À partir de ce moment, les Algonquins reviennent s'établir sur l'île de Montréal et recommencent à chasser dans leur ancien pays. En 1721, c'est sur la seigneurie des Sulpiciens, au Lac-des-Deux-Montagnes (Oka), qu'ils viendront s'établir, se rapprochant encore de leurs terres ancestrales.

Il faut cependant noter que des Algonquins du nord, entièrement nomades, ceux dont parlait Champlain en croisant la Gatineau, vivent toujours en amont de cette rivière, trop peu nombreux et trop disséminés pour avoir été vraiment inquiétés par les Iroquois. Ce sont les descendants de ces derniers qu'on retrouve encore au lac Barrière, au lac Rapide et au Grand lac Victoria, notamment.

---

9. Louis-Hector Callières (1646-1703) Treizième gouverneur de la Nouvelle-France (1698-1703). Décédé à Québec en 1703.

La paix de 1701 permet de rétablir le commerce de la fourrure et de réouvrir la grande rivière des Algonquins, devenue la rivière des Outaouais. C'est l'époque des grands explorateurs et aventuriers comme Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye <sup>10</sup> et ses fils, comme Louis Jolliet <sup>11</sup>, comme Lamothe-Cadillac, sieur de Détroit qui traversent tous l'Outaouais en direction ouest et ouvrent l'Amérique aux Européens.

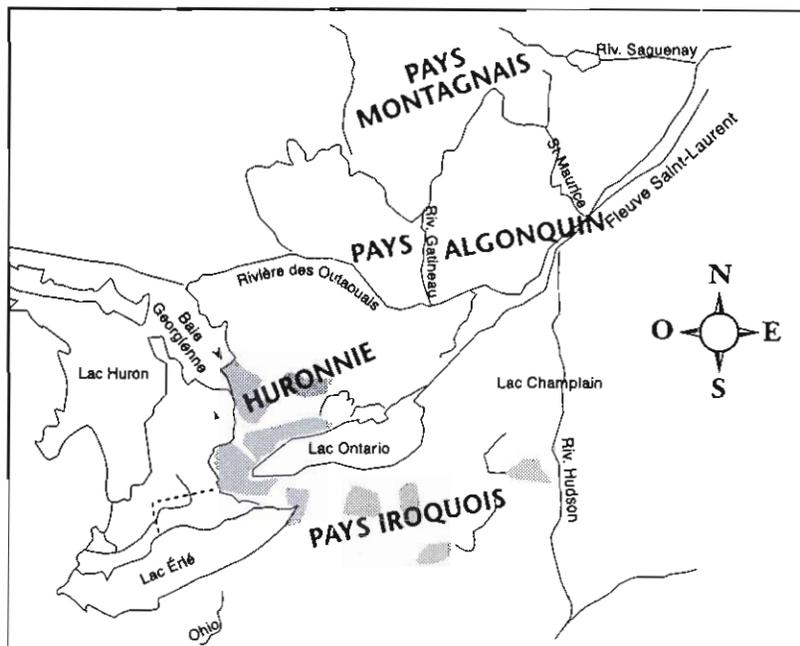
Cependant, les colonies anglaises de Nouvelle-Angleterre commencent à menacer de plus en plus sérieusement la Nouvelle-France. À partir de 1750 les forts de traite de l'Outaouais sont progressivement abandonnés. Malgré la série de victoires françaises par Montcalm, entre 1756 et 1759 et la prise de nombreux forts anglais, la bataille des plaines d'Abraham, en 1759, entraîne la prise de Québec, puis en 1760 la reddition de Montréal. Le traité de Paris, en 1763, marque la fin de la Nouvelle-France. Les marchands anglais remplaceront les marchands français; mais les coureurs des bois resteront pour plusieurs générations encore les fils des familles françaises de la vallée du Saint-Laurent, qu'on appelle à l'époque le Canada et qui deviendra sous le régime anglais le Bas-Canada, puis le Québec.

### *La guerre des compagnies*

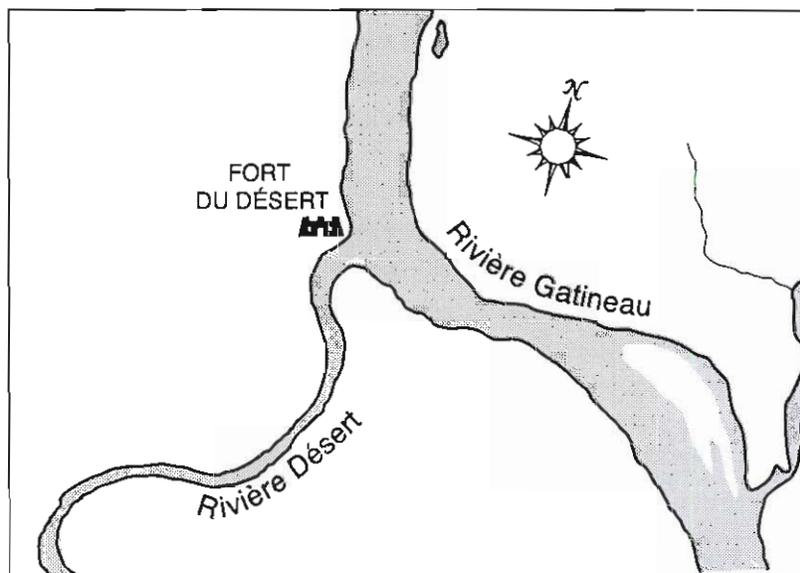
Les années qui suivent la conquête britannique ne marquent pas pour autant la fin des hostilités en Outaouais.

10. Militaire, agriculteur, commerçant de fourrures et explorateur, né à Trois-Rivières en 1665, décédé à Montréal le 5 décembre 1749. (Jean Cournoyer, *Dictionnaire des noms propres du Québec : Le petit Jean*, (Québec, Canada : Stanké, 1993), p. 452.

11. Explorateur, négociant, cartographe et hydrographe, né à Québec en 1645. Professeur au collège des Jésuites de Québec, il est l'auteur de plusieurs cartes du littoral nord du fleuve Saint-Laurent et du golfe du Saint-Laurent. Décédé en 1700. Ibid., p. 378-9



Les Nations indiennes au Québec, vers 1600.



Carte situant le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson (fort du Désert).

La Compagnie de la baie d'Hudson, fondée par les sieurs Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart des Groseilliers pour le compte du roi d'Angleterre cent ans plus tôt, considère avoir droit au monopole de la traite des fourrures au Québec. Les marchands français restés au pays et quelques Écossais récemment immigrés ne l'entendent pas de cette façon et ils fondent, à Montréal, la Compagnie du Nord-Ouest. Une véritable guerre s'engage entre ces deux compagnies de traite qui se disputent les anciens forts français et les alliances des groupes amérindiens fournisseurs des si précieuses fourrures.

Cette concurrence extrême pousse les agents des compagnies rivales à s'entretuer et à se livrer à toutes sortes de représailles les uns contre les autres. Mais la lutte est inégale; la Compagnie de la baie d'Hudson dispose de moyens supérieurs. L'année 1821 marque la fin des hostilités. Les deux adversaires se fusionnent dans la Compagnie de la baie d'Hudson, mettant fin à un demi-siècle de guerre ouverte et de régime de terreur.

À l'hiver 1825-1826, la Compagnie de la baie d'Hudson réorganise son réseau de traite des fourrures et, en Haute-Gatineau, reprend à son compte le poste du Désert. Il s'agit pour elle de se rapprocher des terres de chasse des Algonquins et d'acheter leurs fourrures avant que ceux-ci ne se rendent à Montréal pour les offrir à des concurrents. Déjà, en 1819, un fort de traite était construit par les voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest à l'embouchure de la Désert.

### *La Pointe au Désert*

Un certain commandant McLean, jusque-là agent de la compagnie à Oka, où sont installés les Algonquins, reçoit la mission de prendre en charge les postes du lac des Sables et du Désert. Ce dernier poste est érigé sur la pointe que forme la décharge de la rivière Désert dans la Gatineau, du

côté nord<sup>12</sup>. Le site sert déjà de point de rencontre pour les nombreux groupes de chasseurs algonquins et les coureurs des bois à la fin de la saison de chasse, c'est-à-dire à la fonte des glaces.

Le fort de traite, construit en 1819 est abandonné à la fusion des compagnies, en 1821. Il sera réouvert par le commandant McLean pour le compte de la Compagnie de la baie d'Hudson en 1826. Le site de Maniwaki devait d'abord servir d'avant-poste à celui du lac des Sables, où demeure l'agent. Il deviendra rapidement très important, non seulement parce qu'il contrôle tout le bassin hydrographique de la rivière Gatineau, mais également suite à l'établissement de plusieurs familles algonquines et au développement phénoménal des chantiers de la Gatineau.

### LA GATINEAU, ROUTE DE LA FOURRURE

Chaque automne, depuis des millénaires, les Algonquins, par petits groupes, remontent la Gatineau et ses affluents pour gagner leurs terres de chasse et y passer l'hiver. À la fonte des glaces, ils redescendent et se donnent rendez-vous sur la Pointe au Désert. Puis ils continuent leur route vers la rivière des Outaouais et gagnent Montréal pour y vendre ou y échanger leurs fourrures. Le chemin des fourrures descend des sources de la Gatineau, du grand lac Cabonga, des sources de la Désert et de celles de l'Aigle et du grand lac des Trente et Un Milles et converge vers Maniwaki pour le grand rendez-vous printanier. Après plusieurs jours de festivités et d'échanges, les canots d'écorce reprennent leur route sur la Gatineau jusqu'à la *crique* du lac Rond, qui leur permet de rejoindre le grand lac des

<sup>12</sup>. Au bout de l'actuelle rue Beaulieu, à proximité du parc Auger.

Trente et Un Milles. Les voyageurs ont deux choix : ils entament la traversée du nord au sud du Trente et Un Milles, rejoignent le lac des Sables par la *crique* du Grand lac à l'Ours, puis descendent la rivière du Lièvre jusqu'à la rivière des Outaouais; ou bien, ils descendent jusqu'en bas la Gatineau pour atteindre le fort de la Chaudière.

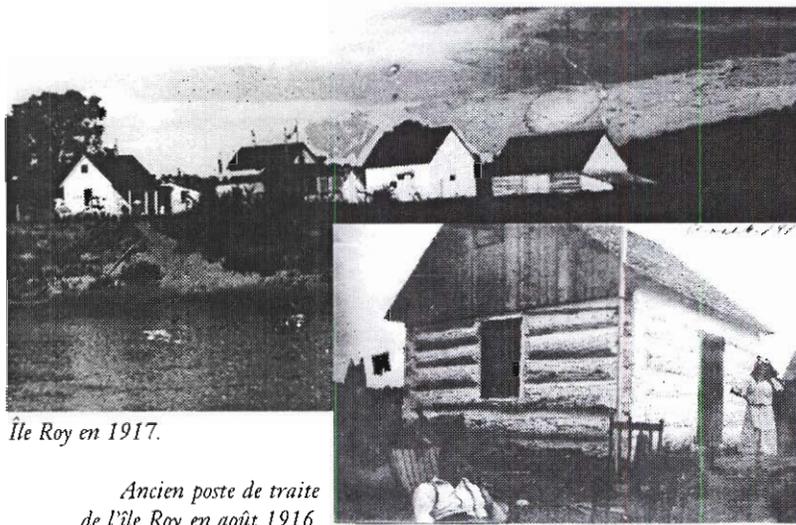
### *Le fort du Désert*

Le poste du Désert, premier établissement permanent en Haute-Gatineau devient, dès sa fondation, le magasin général et le rendez-vous obligé de tous ceux qui fréquentent la région : Algonquins, coureurs des bois au début, marchands de bois, bûcherons, colons et missionnaires s'y succèdent ou s'y rencontrent... C'est le seul endroit où, à des centaines de kilomètres à la ronde et au milieu de forêts encore entièrement vierges, on puisse se procurer des vivres, des munitions ou des outils. L'importance du fort de la compagnie s'accroît à mesure que montent les exploitants de bois, qui font pourtant fuir le gibier et s'éloigner les fourrures.

Le fort devient encore plus important quand arrivent, un peu avant 1835, plusieurs familles algonquines guidées par Pakinawatik et qui s'établissent de façon permanente tout autour du poste du Désert. C'est au fort que couchera Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, premier évêque d'Ottawa, lorsqu'il viendra en mission auprès des Algonquins décimés par la maladie en 1849. La petite histoire veut que le *bourgeois du fort*, comme on appelait le commis de la compagnie, ait obligé l'évêque à dormir sur la table en refusant de lui céder son unique lit...

Un agent est donc installé en permanence et il met en exploitation toute la pointe pour produire le foin, le blé et les

légumes nécessaires au commerce et à sa propre subsistance. La ferme ne suffit déjà plus après quelques années et les agents de la Baie d'Hudson achètent d'un Indien, nommé Michel Coucou, l'île qu'il occupe sur la Gatineau pour en faire une deuxième ferme pour l'approvisionnement du fort. La maison de Coucou est améliorée et des bâtiments de ferme et un chaland sont ajoutés. Des colons sont employés pour cultiver la terre et élever un petit troupeau; l'île devient la *Hudson Bay Island*... On peut encore y apercevoir des bâtiments, tout ce qui reste de la présence de la Compagnie de la baie d'Hudson en Haute-Gatineau.



*Île Roy en 1917.*

*Ancien poste de traite  
de l'île Roy en août 1916.*

Collection : Yolande Calvé

Les Algonquins ne viennent pas tous à la Pointe au Désert pour échanger leurs fourrures, après la saison de la chasse (l'hiver). Les familles algonquines établies au nord de la Gatineau et aux sources de l'Outaouais, aux environs de l'actuelle réserve faunique La Vérendrye, ne descendent pas toutes au printemps. Des voyageurs sont donc employés par la

Compagnie pour transporter des marchandises du poste de traite de Maniwaki au Michomis, rendez-vous des peuplades du nord... Monsieur Raoul L'Heureux raconte que son grand-père, à chaque printemps, remontait en canot jusqu'au Michomis, pour la Compagnie de la baie d'Hudson, avec les marchandises apportées au poste durant l'hiver.

### LE DÉSERT : NAISSANCE D'UN VILLAGE

Autour du fort construit en 1819 (repris en 1826) et de ses dépendances se greffent les premières maisons de bois des Algonquins. S'y ajoutent peu à peu, vers 1835, les fermes forestières et les chantiers des premières compagnies de bois, les maisons et les champs de quelques familles de colons et enfin les installations des marchands attirés par la forte croissance des chantiers... Les pères Oblats viendront ensuite, à partir de 1844, établir à Maniwaki le centre de toutes les missions reliées au bassin de la Gatineau et du Haut-Saint-Maurice. Ce qu'on a appelé pendant deux cents ans le Désert devient alors Maniwaki, *Terre de Marie*.

Mais le développement de la Haute-Gatineau, s'il a d'abord donné son importance au fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, lui enlève petit à petit son exclusivité et la multiplication des chantiers fait presque disparaître le



Collection : Darlene Lannigan

*Cette photo, prise en 1925, montre la maison du Fort du Désert, peu avant sa disparition...*

castor de la région immédiate. Après le milieu du siècle dernier, le fort se transforme vraiment en magasin général et perd son importance pour la traite des fourrures. Les grandes compagnies d'exploitation forestière ont chacune plusieurs grandes fermes alimentant leurs chantiers et les pères oblats ont aussi la leur. L'arrivée de commerçants irlandais comme John Backes, Charles Logue, les Grace et les Cavanaugh met bientôt fin au monopole du commerce des marchandises et entraîne une sévère concurrence pour une compagnie qui en a perdu l'habitude...

### *Fin du poste de la Baie d'Hudson*

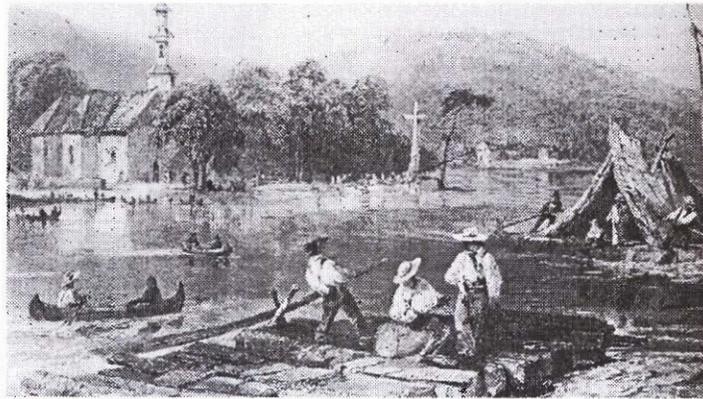
En 1874, après un demi-siècle d'opérations, le dernier bourgeois du poste, vend le fort et ses dépendances de la Pointe au Désert au commis principal de la Hamilton Bros., Sargent Brock. Dix ans plus tard, ce dernier vendra la ferme du Désert aux frères McSheffrey et celles de l'île de la Baie d'Hudson à Mary-Ann Arbuckel. Il n'y aura plus de grand rendez-vous annuel sur la Pointe au Désert, réunissant les chasseurs algonquins, les coureurs des bois français et écossais et les hommes des chantiers descendant à Bytown (aujourd'hui Ottawa)... Les barges des draveurs ont depuis longtemps remplacé les *rabaskas* des voyageurs de la Compagnie et les canots d'écorce remplis de fourrure. La fonte des glaces n'est désormais plus synonyme de départ vers le sud pour les Algonquins maintenant établis en permanence à Maniwaki, un peu en retrait du village grandissant.

On a vite fait d'oublier le fameux *Pow-wow* de la Pointe au Désert. Il nous reste pourtant des expressions venues directement de ce temps. Ainsi, comme beaucoup de naissances avaient lieu au printemps, époque du retour des

Algonquins vers Montréal, on disait : « *les Sauvages*<sup>13</sup> *sont passés* », pour signaler une naissance. On appelle encore *Été des Indiens* la période de douces chaleurs suivant les premières gelées automnales et où les Algonquins remontaient l'Outaouais et la Gatineau pour gagner leurs terres de chasse. Aujourd'hui, on perpétue sans le savoir le grand rendez-vous de la fin de l'hiver au Désert par la célébration de la *Pakwaun* et du fameux *bal à l'huile*...

## LA MISSION D'OKA ET LA COHABITATION DES ALGONQUINS ET DES MOHAWKS

Chargés de compléter la conversion des Algonquins, les Sulpiciens les regrouperont en 1721 sur leur seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes. L'endroit est connu depuis toujours par les Algonquins, qui nomment l'endroit où s'élargit la rivière des Outaouais, le lac Oka, ou *lac au poisson doré*. Depuis 1701, des familles iroquoises de la nation mohawk y sont aussi établies auprès des pères du Saint-Sulpice.



ANC 2323 Gravure de W. H. Bartlett

*La mission d'Oka.*

13. À l'époque le mot « Sauvage » n'avait pas la connotation méprisante qu'il aurait de nos jours.

### ***Pakinawatik (1803-1874)***

Né à Oka, sur la seigneurie des pères Sulpiciens, en 1803, on lui donna dans sa jeunesse le nom d'*Arbre frappé par la foudre*, en algonquin Pakinawatik, après qu'un tel phénomène se soit produit sous ses yeux. En 1828, il accompagnait les chasseurs algonquins sur les rives de la rivière Gatineau et de la rivière Désert et avait ainsi appris à connaître cette région. Parvenu à l'âge adulte, sa naissance et ses qualités lui firent attribuer les fonctions de chef en second des Algonquins d'Oka. L'ascendant qu'il exerçait sur les siens et sa connaissance du bassin de la Gatineau lui firent, vers 1834-35, prendre le commandement de ceux qui choisirent d'aller s'établir au Désert. Par trois fois, Pakinawatik descendit la rivière Gatineau et remonta la rivière Rideau jusqu'à Kingston pour aller demander au gouverneur général de donner des terres aux siens, à l'abri des exploitants forestiers. C'est encore lui, au printemps de 1851, en pleine



*Pierre tombale érigée à la mémoire du chef Pakinawatik au cimetière de la paroisse de l'Assomption, à l'extrémité de la rue Comeau, à Maniwaki.*

épidémie de rougeole qui décime les siens, qui descendra à Bytown chercher du secours auprès du nouvel évêque, Mgr Guigues. Entre 1849 et 1854, il verra son rêve devenir réalité et sous son égide, avec l'appui des pères oblats, il deviendra officiellement le premier chef de la réserve indienne de la Rivière-au-Désert. Il le restera pendant les vingt années qui suivirent. Il mourut à Maniwaki en 1874 après avoir passé sa vie à créer près de Maniwaki, une petite société à la mesure des Algonquins de la rivière Désert.

De 1721 à 1835, deux villages cohabiteront de chaque côté de la chapelle des Pères : à gauche, celui des Mohawks, à droite, celui des Algonquins.

Cette cohabitation n'est malheureusement pas paisible. Ni les Algonquins, qui considèrent l'endroit comme partie de leur pays d'origine, ni les turbulents Mohawks ne veulent se montrer conciliants. Après un incident douteux, l'incendie de la chapelle des Sulpiciens, les relations entre les deux peuplades se détériorent. Les Algonquins décident de quitter Oka pour gagner leurs terres de chasse ancestrales, en Outaouais. Ils se redivisent en peuplades et choisissent leur pays d'adoption : certains iront en



ANC PA68278

*Le grand Chef Antoine Pakinawatik et son épouse, vers 1860.*

Ontario, d'autres au Témiscamingue, d'autres encore en Abitibi. Le grand chef des Algonquins d'Oka, lui, s'établit à l'embouchure de la Petite Nation. Une douzaine de familles préfèrent plutôt suivre le jeune chef en second, Antoine Pakinawatik, qui les amène s'établir en Haute Gatineau.

### MANIWAKI ET LES ALGONQUINS DE LA RIVIÈRE-AU-DÉSERT

En 1835, les Algonquins de Pakinawatik s'installent à l'embouchure des rivières Gatineau et Désert, qu'ils connaissent bien. Ils se dispersent et choisissent leurs

emplacements. Certains, comme un certain Passanjewan, se construisent une cabane de bois rond sur la Pointe-des-Pères<sup>14</sup>; Michel Coucou choisit de bâtir sa maison sur le site qui est devenu l'île Roy et d'autres, comme Ignace McDoyle, s'installent du côté de Déléage, près de l'actuel pont de la route 107... Un cimetière<sup>15</sup> est aménagé depuis la nuit des temps le long de la Gatineau<sup>16</sup>. Le centre de la nouvelle colonie algonquine est, bien entendu, le fort du Désert, du côté nord de l'embouchure des deux rivières. Les Algonquins qui ont suivi Pakinawatik deviennent dès lors les *Kitigan Zibi Anishinabeg*, la peuplade de la Rivière-au-Désert.

L'aspect de Maniwaki ne change guère entre l'arrivée des Algonquins, en 1835, et la première visite des missionnaires oblats, en 1844, sinon que quelques maisons de familles blanches se sont greffées aux installations des pères oblats, des compagnies forestières et des petites maisons algonquines, aux environs de la *traverse de la Gatineau*<sup>17</sup> et à la *traverse de la Désert*. Sur la Pointe du Désert<sup>18</sup>, le fort de traite et ses dépendances : quelques bâtiments de pièces sur pièces, et la terre, qui est mise en culture. En face, sur la Pointe-des-Pères, deux ou trois minuscules maisons de bois rond logeant des familles indiennes. Des cabanes semblables sont également construites près de l'actuel Château Logue, et d'autres en face, du côté de Déléage. À peine plus loin s'est nouvellement établie la ferme des Hall, grosse ferme d'approvisionnement pour les chantiers de la Compagnie *George Benson Hall and Co. Ltd.* Un nommé Burke a défriché et habite la terre entourant le cimetière des Indiens, en face de l'actuel Château Logue.

---

14. Près du coin Comeau et des Oblats, à Maniwaki.

15. « En juillet 1850, le père Clément enregistre la première sépulture chrétienne de la nouvelle paroisse du Désert : Elisabeth EGINECKAMATE été, inhumée dans le petit cimetière algonquin sur les rives de la Gatineau. »

Luc Coursol, *Un diocèse dans les cantons du Nord : histoire du diocèse de Mont-Laurier*, (Mont-Laurier : Évêché de Mont-Laurier, 1988), p. 37.

16. En bas de l'actuelle rue du Père Laporte.

17. Le pont actuel.

18. Au bord de l'eau, au bout de la rue Beaulieu.

# 2

## *Début des chantiers et paroisse du Désert (1800-1854)*



*La première expérience  
de drave en Amérique.  
Philemon Wright sor-  
tant de la Gatineau et  
descendant sa « cage »  
sur la rivière des  
Outaouais, en 1806.*

ANC C.-73702

- 
- Début de l'exploitation forestière sur la Gatineau
  - La Pointe du Désert et les postes de traite
  - 1835 : Retour des Algonquins d'Oka
  - *Les Barons de la Gatineau*
  - Les Oblats : missionnaires des chantiers et des Indiens
  - Premiers mouvements de colonisation dans la vallée de la Gatineau

## CHRONOLOGIE (1800-1854)

- 1800** Philemon Wright fonde Hull.
- 1806** Wright coupe pour la première fois du bois sur la Gatineau et le flotte, une fois équarri, jusqu'à Québec, pour le vendre. C'est une révolution qui ouvre l'ère de l'exploitation forestière sur la Gatineau.
- 1807-1815** Le Blocus continental et les guerres de Napoléon forcent l'Angleterre à chercher du bois au Québec: l'Outaouais possède alors les plus belles forêts de pin de l'empire britannique, et la Gatineau attire dès lors des centaines de bûcherons à l'emploi de la famille Wright et de ses alliés.
- 1820** Les Wright ont déjà ouvert les chantiers de la Haute-Gatineau, de la Picanoc, de la Désert et de l'Aigle et mis en exploitation des fermes d'approvisionnement aux endroits qui deviendront Northfield, Gracefield, Bouchette et Maniwaki.
- 1819** La Compagnie du Nord-Ouest s'installe sur la Pointe du Désert et au lac des Sables. Jos Montferrand, voyageur pour la compagnie, érige le premier poste du Désert, à Maniwaki.
- 1821** La fusion des deux compagnies rivales met fin à la guerre de la fourrure. Jos Montferrand devient contremaître sur les chantiers de messieurs McGill et Bowman, sur la Basse-Lièvre, puis pour les Wright, sur la Gatineau; le premier poste du Désert est abandonné.
- 1826** La Compagnie de la baie d'Hudson réorganise son réseau de traite et fait du Désert un point important sur la route des fourrures : un bourgeois habitera le Désert et mettra une ferme en exploitation. Le fort du Désert reprend vie et devient le centre d'un village naissant.
- 1826** Fondation de Bytown et construction du pont suspendu de la Chaudière.
- 1827** Monseigneur Jean-Jacques Lartigues envoie le Rév. père J. Roupe visiter les chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau.
- 1829** Bataille des Chaîneurs contre Montferrand, sur le pont de la Chaudière. Le géant les met en fuite après en avoir précipité quelques uns dans les chutes.
- 1830** Arrivée du vieux Burke, à Maniwaki pour le compte des fils Wright. Il défriche une partie de la Comeauville actuelle dont il fait sa ferme.

- 1830 Construction de la première route Hull-Maniwaki par les marchands de bois, en échange d'un monopole de coupe du bois.
- 1835 Arrivée des Algonquins au Désert. Ils ont quitté Oka à cause des disputes continuelles avec les Iroquois et installent leur campement en face du poste de traite.
- 1835 Jean Beaudoin arrive à Maniwaki avec sa famille et achète un lopin de terre à un Algonquin. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il se met à l'emploi du « vieux Burke ».
- 1835 L'Algonquin, Michel Coucou, s'installe avec sa famille dans l'ancien poste de la Compagnie du Nord-Ouest, sur l'actuelle île Roy.
- 1836 Le père de Bellefeuille visite les chantiers de la Gatineau.
- 1837 Le frère Brady visite les chantiers de la Gatineau.
- 1840 Construction de la première chapelle du Lac-Sainte-Marie.
- 1840 Augustin Éthier et sa famille s'installent à l'extrémité de la ferme forestière des frères Wright, à Northfield.
- 1840 La famille Chaussé arrive à Maniwaki.
- 1843 Ouverture des chantiers de Joseph-Ignace Aumond sur la rivière Joseph (Aumond).
- 1844 Arrivée des pères oblats au Québec.
- 1845 Le père Durocher entre chez les Oblats et remonte la Gatineau pour inaugurer les missions des chantiers et des Indiens... Il visite, entre autres, le Lac-Ste-Marie, Gracefield et Maniwaki.
- 1848 Fondation du village de Low.
- 1848 Le père Clément hiverne à Maniwaki et se fait céder la cabane d'un certain Passanjewan pour en faire la première chapelle et le premier presbytère de Maniwaki. Cette première chapelle est située sur la rue des Oblats actuelle.
- 1848 Arrivée de Owen Milmore et de sa famille, venus d'Irlande. Ils s'installent près de la ferme de la Baie d'Hudson, dans le futur canton d'Egan.
- 1849 Le nouvel évêque d'Ottawa (qu'on prononce alors Outaouais), Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, monte visiter toute la vallée de la Gatineau jusqu'à Maniwaki. Comme la cabane du père Clément n'est pas jugée convenable, l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, un protestant, donne l'hospitalité à l'évêque catholique...

- 1849 Le père Clément ouvre les registres de la nouvelle paroisse du Désert et agrandit sa chapelle.
- 1850 John Backes ouvre un magasin-hôtel en face du poste de traite pour loger les bûcherons et les draveurs et faire concurrence à la compagnie dans la traite des fourrures.
- 1850 Arrivée de Jos. Moar, frère de l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui devient le premier charpentier-menuisier de la région.
- 1851 Le Désert devient officiellement Maniwaki, centre de la paroisse de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.
- 1851 Mgr Guigues est appelé d'urgence en l'absence du père Clément, par le chef Pakinawatik: une épidémie de rougeole décime la population algonquine. L'évêque accompagne le chef sur la Gatineau.
- 1853 Le père Déléage devient supérieur des Oblats à Maniwaki et entreprend de coloniser les cantons d'Egan et de Kensington (Déléage).
- 1853 Arrivée de Jos. Ryan, qui s'engage chez les Oblats à défricher la ferme des Pères.
- 1854 Création de la réserve indienne de la Rivière-Désert, dans le canton de Maniwaki.
- 1854 Construction de la première chapelle de la mission de Bouchette.

## DÉBUT DE L'EXPLOITATION FORESTIÈRE SUR LA GATINEAU

L'établissement d'une petite communauté organisée et prospère à Maniwaki, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, s'explique par la réunion de plusieurs facteurs. La formidable expansion du commerce du bois de charpente avec la Grande-Bretagne amène chaque année des milliers de bûcherons et de commis à l'emploi des grandes compagnies forestières sur la Gatineau, ce dès le début des années 1800. Les premières années, les hommes des chantiers ne font que monter pour la durée de la saison froide, puis ils redescendent avec la débâcle des glaces, sans trop se préoccuper d'occuper les lieux. Les scieries qui apparaissent à Chelsea et à Wright (Hull) contribuent à y garder les hommes pendant l'été. Mais bientôt, les terres défrichées et laissées vacantes attirent les bûcherons qui sont, pour la plupart, originaires de localités pauvres et surpeuplées des vieilles paroisses du Québec. Ils s'établissent donc à proximité des dépôts et des fermes des compagnies forestières et commencent à cultiver le sol dès la fin des années 1820... Usant des commodités existantes, ils donnent une importance nouvelle au poste de traite fondé par la Compagnie de la baie d'Hudson sur la Pointe du Désert, à Maniwaki, et aux dépôts d'approvisionnement appartenant aux entrepreneurs forestiers à Victory (Wright et Gracefield), Northfield, ferme des Six-Portages (Bouchette), ferme des Hamilton, des Wright et de McGoey au Désert (Maniwaki) et plus haut sur les affluents.

Sur les terres les plus fertiles et les plus facilement accessibles sur la Gatineau et ses affluents apparaissent les premières fermes forestières destinées à nourrir les hommes des chantiers et à les fournir en matériaux. Tout autour se

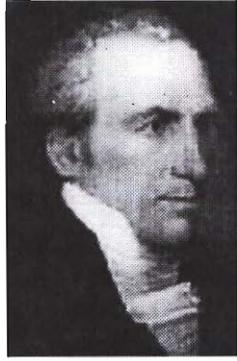
grefferont les premières familles de colons qui choisiront de faire de ce pays le leur. Quelques-uns, plus entreprenants, ayant ramassé quelque pécule dans les chantiers, s'installent comme commerçants ou hôteliers, tout au long de la première route menant de Bytown au Désert. Ils prennent ainsi la relève des premiers relais-dépôts des compagnies. Les missionnaires suivent, créant des paroisses et construisant des chapelles qui deviendront le centre des futurs villages.

Les Algonquins, pour qui la Gatineau était le territoire de chasse, reviennent s'établir, cette fois pour de bon, au confluent des rivières Gatineau et Désert. Ils se donnent le nom d'Algonquins de la Rivière-au-Désert et ce, longtemps avant l'établissement de la réserve indienne. Tous ces groupes réunis formeront les villages de Maniwaki, de Bouchette, de Gracefield et d'ailleurs sur le chemin des chantiers de la Gatineau...

### *Le Portage de la Chaudière*

Entre le moment où les Anglais ont envahi la Nouvelle-France, en 1760, et celui où un Américain nommé Philemon Wright est arrivé en 1800, sur la rivière des Outaouais, avec cinq familles pour s'y établir sur les terres données par le gouvernement anglais, rien n'y a vraiment changé. Les coureurs des bois et voyageurs qui campent et commercent à l'embouchure de la Gatineau appellent toujours l'endroit le Portage de la Chaudière, comme l'ont baptisé les premiers explorateurs français du temps de Champlain, et comme l'appelaient les Algonquins, dans leur langue : *Asticou*. La Chaudière, c'est l'énorme chute où se précipitent avec furie les eaux de l'Outaouais entre les villes actuelles de Hull et d'Ottawa, à l'embouchure de la rivière Gatineau. La pointe, où un notaire des Trois-Rivières, Nicolas Gatineau du Plessis,

### Philemon Wright (1760-1839)



ANC, C-11056  
 Philemon Wright,  
 loyaliste américain, fonda-  
 teur de Hull et inventeur  
 de la drave.

Né à Woburn (Massachusetts) le 3 septembre 1760, fils de Thomas Wright et d'Elizabeth Chandler, de riches agriculteurs. Philemon Wright prit parti pour les rebelles américains pendant la guerre d'Indépendance et, par la suite, fut cultivateur. Après avoir exploré les environs du Portage de la Chaudière (Hull), à l'hiver 1797, il obtint du gouvernement colonial du Bas-Canada la concession d'un immense domaine. Il y fonda le village de Wrightsville (aujourd'hui Hull). Propriétaire et spéculateur foncier; nommé agent des Terres en 1819. Engagé dans l'élevage du bétail, le commerce d'importation et de détail, la petite industrie, la navigation à vapeur et l'exploitation forestière, il créa avec ses fils, la *Philemon Wright and Sons*.

Élu député d'Outaouais (premier député d'Ottawa à la Chambre d'assemblée du Bas-Canada) en 1830, il appuya tantôt le parti patriote, tantôt le parti anglais et vota contre les 92 Résolutions. Ne s'est pas représenté en 1834. Fut officier de milice et juge de paix. Contribua financièrement à la construction de l'église anglicane St. James de Hull. Maître d'une loge maçonnique. Fit paraître dans le *Canadian Magazine and Literary Repository* de Montréal, en 1824, « An Account of the First Settlement of the Township of Hull ». Décédé à Hull le 2 juin 1839. Avait épousé en 1782, Abigail Wyman <sup>19</sup>.

19. *Dictionnaire des parlementaires du Québec*, Sainte-Foy : Les presses de l'université Laval, 1993), p. 781.

faisait la traite avec les Algonquins porte toujours son nom : la *Pointe-à-Gatineau*. Les Indiens et les coureurs des bois se rencontrent au pied des rapides pour échanger leurs fourrures sur une île située en face de Hull où la Compagnie de la baie d'Hudson est établie. Les Algonquins considèrent les environs comme sacrés et y enterrerent leurs défunts depuis la nuit des temps. C'est là que débouche la rivière Gatineau. C'est également le site que décide de se faire octroyer Philemon Wright pour y fonder un domaine et y exploiter le sol. Il visite les lieux en 1797, puis l'année suivante, il réussit à se faire concéder le quart d'un canton à établir et qu'il mesurera lui-même. Il reviendra en 1800 avec une quinzaine de colons pour défricher la forêt et construire les maisons, les moulins et magasins de la ville à naître. Philemon Wright rêve alors d'un domaine agricole suffisamment grand pour lui donner la richesse et l'aisance, au milieu duquel il pourra ériger son manoir...

La ferme que fait défricher Wright dans un premier temps borde l'actuel lac Leamy, au confluent de la Gatineau et de la rivière des Outaouais. Il fait également construire un moulin à farine (1808), une auberge, et un magasin. Selon ses anticipations, plusieurs dizaines de familles viendront peupler ses terres et cultiver le sol, lui rapportant de confortables rentes foncières.

### *Le premier flottage du bois*

En fait, les énormes déboursés entraînés et le travail d'esclave à fournir pour rendre la forêt cultivable découragent ceux que Wright a entraînés avec lui. Ils retournent aux États-Unis. Wright lui-même frôle pour un temps la faillite financière. Le seul expédient qu'il trouve pour sauver ce qui lui reste, c'est de transporter des billes de chêne et de pin jusqu'à Québec pour les vendre aux armateurs britanniques. Il avait déjà

compris, lors de ses voyages à Québec, au cours des années précédentes, l'énorme valeur du bois de charpente pour les constructeurs de navires anglais. Seul problème : Québec, c'est loin de la Gatineau... Philemon Wright a l'idée de fabriquer un énorme radeau avec le bois équarri qu'il veut vendre. Il le conduira lui-même, avec un équipage, sur les eaux de la rivière des Outaouais, puis sur le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

### *Le commerce du bois avec l'Angleterre*

C'est d'une logique implacable : l'Angleterre, en guerre contre Napoléon <sup>20</sup>, a un besoin grandissant de bois pour construire ses bateaux. Comme Bonaparte a réussi, avec son Blocus continental, à fermer la Scandinavie aux Anglais et à la marine britannique, c'est dans la nouvelle colonie du Saint-Laurent que les marchands anglais viendront chercher leur bois. Ils affluent à Québec, qui devient le principal port d'exportation de bois du continent. Cependant, l'ancienne colonie française est déjà bien peuplée et les fermiers québécois ont fait disparaître la plupart des forêts d'accès facile. L'Outaouais et la Gatineau, avec leurs forêts immenses, deviennent donc, avec la Saint-Maurice, des territoires très convoités par les investisseurs anglais.

### *Les chantiers de la Gatineau*

Le succès remporté par Wright et le prix élevé qu'il obtient pour son bois l'incitent à continuer dans cette voie. Les flottages de cages <sup>21</sup> de bois se font plus fréquents et les

20. Napoléon Bonaparte (1769-1821), général, consul, puis empereur français.

21. On appelle *cageux* ceux qui flottent les cages de Bytown à Québec. Il existe encore une rue *Cageux*, le long de la rivière, au nord de l'île de Montréal, non loin de l'Abord-à-Plouffe, où les *cageux* se donnaient rendez-vous.

travailleurs commencent à affluer vers la petite colonie fondée par l'Américain. Par contre, la richesse des forêts de la Gatineau fait vite l'envie d'autres investisseurs qui réalisent bien comment fonctionne l'entreprise de Wright et connaissent désormais la haute valeur forestière de l'Outaouais. Des chantiers sont ouverts plus haut sur la Gatineau par George Hamilton, établi et opérant un moulin à scie plus bas sur la rivière des Outaouais (aujourd'hui Hawkesbury). George Hamilton et George Benson Hall feront couper sur la Gatineau, le bois nécessaire aux armées britanniques lors de la guerre anglo-américaine de 1812.

En quelques années, des chantiers seront ouverts pratiquement partout sur la Gatineau et ses affluents, de Hull à Maniwaki et plus haut encore. À une cinquantaine de kilomètres de Maniwaki, en amont de la rivière Désert, les chantiers de l'Aigle et à leur centre, le dépôt de l'Aigle, seront opérationnels dès 1820.

Ce sont des milliers d'hommes qui montent chaque automne vers les chantiers où ils travailleront dur durant tout l'hiver. Ils n'en redescendent qu'au printemps, avec les centaines de milliers de billes de bois qui n'attendent que la débâcle des glaces pour couvrir les rivières et aboutir dans la Gatineau où les draveurs les conduiront à Bytown. Il est vraisemblable que le mot *pitoune* soit une déformation de la destination finale des draveurs de la Gatineau, qui ne parlaient que le français et descendaient à chaque printemps à Bytown, qu'ils prononçaient *Bitoune*...

### *Wrightsville et Bytown*

Hull, d'abord appelée Wrightsville,<sup>22</sup> devient rapidement une ville prospère, mais l'hostilité de Philemon Wright

---

22. Anc. : Chute Asticou; Portage de la Chaudière (sous le Régime français); Columbia Farm, Ferme-des-Chute-Columbia (XIX<sup>e</sup> siècle), Columbia Falls; Wrights Town / Wright's Town en 1825; 1832 : Wright; 1851 : Chutes Wrightstown.  
1792 : canton de Hull (1792), proclamé en 1805; 1819 : bureau de poste; municipalité de canton en 1845 et a été détachée de la cité de Hull en 1875.

envers les autres marchands et entrepreneurs l'empêche de devenir le carrefour principal des chantiers de tout l'ouest du Québec et du bassin de l'Outaouais. Des concurrents s'établissent rapidement aux environs et fondent les futures villes de Aylmer, Rockland, Buckingham et Hawkesbury. Bytown<sup>23</sup> est fondée en 1827 par un militaire anglais. C'est là qu'arriveront à chaque automne, venant de Montréal et à chaque printemps, descendant des chantiers, les milliers de bûcherons, les centaines de commis et une multitude de marchands attirés par la prospérité environnante. Les auberges, les magasins, les hôtels pousseront comme des champignons, noyant les futures villes.

Les poches remplies d'argent neuf, les *raftmen* sont sans famille, sans attaches. Ce sont, pour la plupart, des fils de familles québécoises qui ont abandonné leur coin de pays déjà surpeuplé, ou des Irlandais qui ont quitté leur pays pour s'établir dans la colonie anglaise. La vie rude des chantiers leur a appris à se battre pour prendre ou garder leur place. Le printemps, avec la descente des rivières vers Bytown est pour tous synonyme de licence, le travail dans les chantiers ne devant reprendre qu'à l'automne suivant... Plusieurs travailleurs s'engagent dans les scieries de Wrightsville ou de Chelsea, sur la Gatineau, ou même de Rockland, du côté Ontarien de la rivière des Outaouais. Cependant, on retrouve la plupart d'entre eux aux environs de Bytown où abondent tripots, filles de joie et où les beuveries se succèdent... Les différences ethniques et religieuses des bûcherons, de même que la compétition pour les emplois entraînent souvent des batailles sanglantes

23. Aujourd'hui Ottawa; anc. Bytown, jusqu'en 1855, en l'honneur du colonel John By.

LES VOYAGEURS DE LA GATINEAU

(Le rêve du Diable)

Nous partîmes pour un voyage en canot sur la Gatineau  
Plus souvent les pieds par terre et la charge dessus le dos  
Là pensions à notre jeune âge qu'on avait si mal passé  
À courir dans les auberges, notre argent avions dépensé

Quand nous fûmes dessus ses rives de lacs en lacs jusqu'au camp  
C'est ici qu'on est destiné à bâtir, mes chers enfants  
À bâtir une cabane ce qu'on appelle un chantier  
Un chantier fait d'épinettes en bois rond non pas carré

Que chacun y prenne sa place c'est ici qu'on va coucher  
Qu'on va dormir su'a paillasse de branches qu'on va rapailler  
Mettez-y cent fois des branches mais des branches de sapins  
Et pour être mieux à son aise la grosse en dessous des reins

Ah ! si jamais je retourne au pays d'où c'que je viens  
Je ferai de moi un homme et non pas un bon à rien  
J'abandonnerai la cabane dans ces bois si éloignés  
Je prendrai soin de ma femme sans courir dans les chantiers...

Réf. : <http://le-village.iffance.com/le-parolie...diable/redilesvoyageursdela-gatineau.txt>

NOTE : Cette chanson, que la plupart d'entre nous connaissons pour l'avoir entendue fréquemment, relate non pas un voyage d'agrément, comme on pourrait le croire, mais bien un voyage de retour au pays de la drave dans le but d'y venir construire une maison et d'y installer sa famille. Le récit pourrait être celui par exemple de Jean Beaudoin ou d'Augustin Éthier, revenus sur la Gatineau après être retournés « *au pays d'où c'est que j viens* » prendre femme, et avoir décidé de venir s'établir sur une terre à défricher... Les canots d'écorce et les longs portages, les cabanes en bois rond où on dort à même le sol sur de simples paillasses, les chantiers mal fréquentés... Les auberges où la jeunesse québécoise dépensait tout son argent si durement gagné à voyager les fourrures et les marchandises et,

plus tard, à couper et flotter les billes de bois de la drave... tout cela était souvent la dure réalité du temps. À y réfléchir un peu, bien plus qu'un simple voyage, c'est l'histoire de la Gatineau qui est écrite dans ces couplets...

### *Jos Montferrand et les « Chaîneurs »*

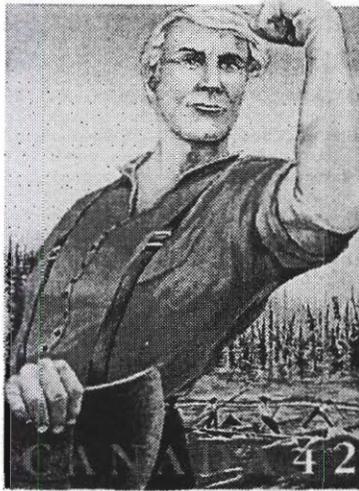
Dès l'ouverture des chantiers de la Gatineau, après 1806, et surtout après 1812, avec l'arrivée d'autres investisseurs, les Québécois francophones et les immigrants irlandais se retrouvèrent en compétition directe pour les emplois de bûcherons et de *cageux*. Ils l'étaient également pour les « billets de location » donnant le droit de défricher et de se construire en Outaouais, sur des terres de la Couronne.

Quelques fiers-à-bras partisans du gouverneur anglais<sup>24</sup> ou employés des arpenteurs et des mesureurs, se croyant les plus forts et voyant arriver des centaines de jeunes Québécois derrière des contremaîtres montréalais comme Jos Montferrand, décidèrent de s'unir pour rendre la vie impossible aux francophones. Ils tentèrent de les forcer à leur abandonner complètement les terres et les emplois du bassin de l'Outaouais. À la tête du mouvement anti-Québécois, se trouvaient les *tireurs de ligne* anglo-protestants qu'on appelait *chaîneurs* parce que leur principal instrument de travail était la chaîne d'arpenteur<sup>25</sup>, qui servait à tirer les lignes des nouveaux cantons et des lots de colonisation. Après avoir écrasé les Patriotes, Durham met en place une politique visant à inonder le Québec d'immigrants anglophones.

24. Anc. : Lord Durham (nommé gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique et commissaire enquêteur le 30 mars 1838; il donne sa démission le 9 octobre 1838) et ses collaborateurs.

25. On utilise encore cette mesure, de nos jours, qui correspond à soixante-six pieds anglais. Les Québécois de l'époque mesuraient plutôt en pieds français, en perches, en toises et en arpents. Une autre explication du nom de ces fiers à bras, qu'ils prononçaient eux-mêmes *Shiners*, voudrait que les Irlandais qui travaillèrent sur les travaux de canalisation aient eu à couper nombre de chênes. Ils seraient donc devenus des *chêneurs*, avec la prononciation anglaise, *Shiners*. Ce dernier mot persiste encore dans le parler populaire, signifiant *œil-au-beurre-noir*, la carte de visite des *chaîneurs* ou des *chêneurs*...

JOS MONTFERRAND BŪCHERON LÉGENDAIRE  
LEGENDARY LUMBERJACK



Société canadienne des postes,  
communiqué philatélique n° 12-92

*Timbre-poste reproduit avec la permission de la Société canadienne des postes.*

Tous les manuscrits de l'époque, les extraits des lettres des voyageurs de traite ou des contremaîtres des chantiers ou encore les récits des missionnaires, confirment qu'à ces groupes bien organisés, véritables terroristes du temps, dominés par des protestants, se mêlaient bel et bien le plus souvent des Irlandais catholiques. Ces Irlandais étaient pour la plupart les mêmes qui avaient construit les écluses de la rivière des Outaouais et du canal Rideau. Une fois les travaux terminés, les hommes se retrouvaient sans emploi et tentaient par tous les moyens de déloger leurs concurrents, les Québécois, qui eux arrivaient de Montréal derrière leurs contremaîtres. Nous avons l'exemple de Peter Aylen, immigrant irlandais catholique, qui fut l'un des leaders les plus turbulents des chaîneurs, et contre qui Jos Montferrand eut souvent maille à partir. Ce même Aylen, après avoir semé la terreur dans les chantiers des Wright pendant des années, devint lui-même un entrepreneur forestier de la Gatineau. Il faut ajouter à la concurrence qui opposait Irlandais et Québécois pour les emplois forestiers, le fait que les entrepreneurs employaient, selon les chantiers, soit exclusivement des travailleurs québécois, soit uniquement des travailleurs anglophones. De plus, ces mêmes patrons se livraient entre eux une guerre constante pour s'emparer des meilleurs peuplements de pins et pour être les premiers à le flotter jusqu'à Québec ou à leurs scieries respectives.

Ces véritables guerres aboutissaient souvent à des batailles rangées impliquant des dizaines, sinon des centaines de bûcherons et de *cageux* des différents chantiers. Elles n'étaient pas nouvelles sur la Gatineau et se terminaient souvent par des blessures mortelles, ou par la disparition des belligérants. Depuis la conquête, qui avait donné le monopole de traite à la Compagnie de la baie d'Hudson, les voyageurs et coureurs des bois français et britanniques, via les forts et postes de traite, et avec l'appui des populations algonquines et Têtes-de-Boule, se battaient fréquemment et tentaient par tous les moyens d'éliminer l'adversaire. Lorsque les chantiers commencèrent à attirer de plus en plus de monde sur les rives de la Gatineau et à supplanter les emplois des compagnies de fourrure, plusieurs anciens commis et voyageurs français s'engagèrent pour le compte des nouveaux entrepreneurs forestiers... Rien d'étonnant donc à ce que les rivalités meurtrières du commerce de la fourrure se soient transportées dans les chantiers de la Gatineau. Notre région, il faut le dire, était à l'époque un véritable *far-west*...

Le développement des chantiers de la Gatineau et de tout l'Outaouais n'y attire pas que les bûcherons. Le gouvernement colonial anglais applique systématiquement une politique restrictive quant à la colonisation des terres situées à l'ouest de Montréal, sur la rivière des Outaouais et ses affluents : le pays est réservé aux loyalistes venus des États-Unis, ou aux immigrants britanniques, Anglais, Écossais et Irlandais. Il faut à tout prix contrebalancer le poids démographique des Québécois<sup>26</sup> trop nationalistes au gré des colonisateurs anglais, par une immigration massive en provenance des îles britanniques.

Difficile cependant d'empêcher les fils de familles québécoises, trop nombreux pour rester dans les vieilles

26. On les appelait alors les «Canadiens», le Canada étant le nom que les Français donnaient au Québec actuel.

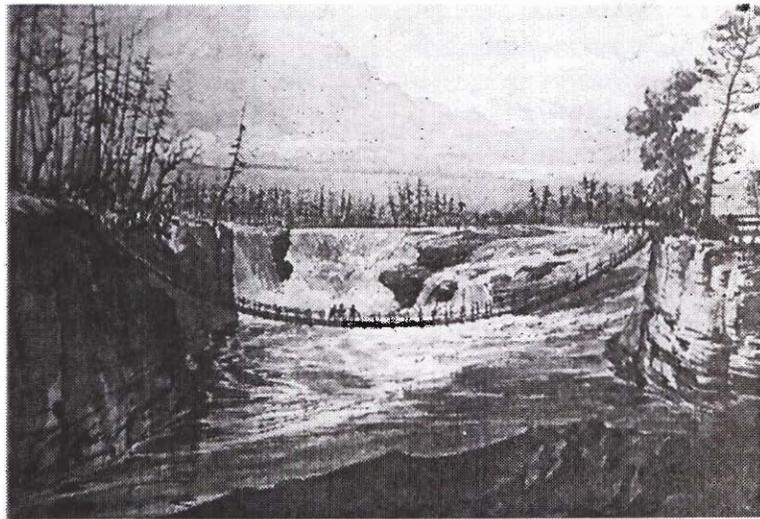
seigneuries du Saint-Laurent, de venir s'engager pour les entrepreneurs forestiers qui ont besoin de milliers de bras pour leurs chantiers... Une vive compétition s'élève entre Québécois et anglo-protestants, et ces derniers s'organisent en réseau<sup>27</sup> pour résister à la venue dans « leur » pays des franco-catholiques, les orangistes installent en véritable régime de terreur sur la Gatineau.

Joseph Montferrand, un jeune contremaître de chantiers, s'illustre à cette époque comme un défenseur et un justicier, prenant la tête de ses compatriotes québécois et résistant aux agressions des orangistes. Benjamin Sulte rapporte, dans un de ses ouvrages, plusieurs récits où apparaît Jos Montferrand, et dont l'exploit le plus connu est probablement celui de la bataille du pont des Chaudières.

Quittant Bytown, les poches remplies de l'argent de la paye des centaines de bûcherons sous sa supervision, Montferrand s'engage un jour de 1829 sur le pont traversant l'immense tourbillon de la rivière des Outaouais pour gagner Hull. L'endroit est dangereux mais personne ne semble rôder aux environs et un hôtelier établi tout près l'a assuré que tout était calme et qu'il n'avait rien à craindre... Montferrand s'engage donc sur le pont suspendu. Arrivant au milieu, il s'aperçoit qu'un groupe de *chaîneurs* armés de bâtons lui bloque le passage et se dirige vers lui. Inutile de penser à fuir. Résolu à vendre chèrement sa vie, le géant attend ses ennemis et lorsque s'élance le premier, il lui glisse entre les jambes, l'attrape par les pieds et, le soulevant, se met à le faire tourner pour assommer ses ennemis. Une dizaine de *chaîneurs* y laissèrent leur vie

---

27. Une organisation plus ou moins secrète voit donc le jour à Bytown, regroupant surtout des fiers-à-bras et des orangistes belliqueux. On les appelle les *Shiners*. Le nom découle d'une déformation de *chaîneurs*, parce que les plus costauds de ces orangistes sont à l'emploi du gouvernement qui fait arpenter et cadastrer les cantons de l'Outaouais dans le but de vendre à bon prix ces terres aux immigrants britanniques.



ANC. C-2173

*Pont de cordages entre Hull et Bytown au-dessus de la chute des Chaudières.*

et autant s'en tirèrent avec des blessures sérieuses. Ceux qui suivaient à distance raisonnable, prêts à se joindre à l'avant-garde, s'enfuirent sans insister devant les yeux des badauds attirés sur les deux rives par la bataille. Des témoins ont rapporté que plusieurs belligérants furent précipités dans les chutes, alors que d'autres, morts ou blessés, restaient couchés sur les travers du pont. Le sang qui coulait était visible des deux côtés de la rivière et les corps de quelques noyés furent retrouvés en bas des rapides...

La réputation de Jos Montferrand, homme fort, batailleur et redresseur de torts, s'étendait à travers toute l'ancienne colonie française, et jusqu'aux chantiers du Haut-Canada. Ayant travaillé pour la Compagnie du Nord-Ouest, qui faisait la traite des fourrures, il avait parcouru les postes les plus éloignés et combattu les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, en guerre ouverte contre ses employeurs. Il avait travaillé aussi pour quelques exploitants forestiers possédant des chantiers sur les rivières débouchant sur l'Outaouais.

*Joseph Montferrand*  
(1802-1864)



BNC, [www.nlc-bnc.ca](http://www.nlc-bnc.ca)

*Jos Montferrand.*

Né dans le quartier Saint-Laurent, à Montréal, le 26 octobre 1802, fils de Joseph Montferrand, voyageur pour la Compagnie du Nord-Ouest, et de Marie-Louise Couvrette. Il s'illustra dès l'adolescence dans plusieurs combats singuliers et rixes de boxe. Couronné champion du Canada en 1818, à l'âge de seulement 16 ans, il s'engagea sur les traces de son père à la Compagnie du Nord-Ouest, grande rivale de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il y fit office de voyageur, transportant des marchandises de Montréal aux Grands Lacs, puis rapportant des

fourrures échangées aux Indiens. Il fit partie de l'expédition sur le futur site de Maniwaki lorsque le « Nord-Ouest » érigea le fort du Désert. Après la fusion des deux compagnies rivales, il s'engagea comme contremaître pour le compte de Bowman et McGill, qui opéraient des chantiers sur les rivières Rouge et du Lièvre, notamment au lac des Sables où la Baie d'Hudson opérait le poste de traite relié à celui de Maniwaki par la route du grand lac des Trente et Un Mille. Il fut par la suite contremaître dans divers chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau et *maître de cage*, chargé de conduire de Bytown à Québec les énormes radeaux de billes de bois assemblées.

Il écrasa ses adversaires dans plusieurs batailles menées par les *chaîneurs* protestants contre les Canadiens français et il devint rapidement le héros de ces derniers. Montferrand prit également part à plusieurs campagnes électorales pour le parti patriote où les partisans du parti anglais, souvent les mêmes que les chaîneurs qui terrorisaient Bytown et Wrightsville, usaient d'extrême violence. Retiré à Montréal à partir de 1840, passablement enrichi, Jos Montferrand y vécut paisiblement pendant plus de vingt ans. Il s'éteignit dans sa résidence de la rue Sanguinet en octobre 1864.

*Vital Émard dit Potvin*

À travers ses emplois et ses batailles, Montferrand s'était attaché quelques fidèles compagnons, comme lui travailleurs infatigables et aussi dévoués que lui à la défense des Québécois contre les agressions des *chaîneurs* et des orangistes... Vital Émard dit Potvin, un athlète réputé, comptait parmi eux. Il prit part à quelques exploits de Montferrand, et lorsque ce dernier quitta les chantiers pour se retirer à Montréal, Émard dit Potvin remonta la Gatineau pour aller s'établir à la périphérie des chantiers de Joseph Aumond, à l'endroit qui deviendra Val-Émard. Il est l'ancêtre des Potvin de la région.



Croquis de Henri Julien <sup>28</sup>  
*Jos Montferrand*

C'était une époque de géants et de héros. La dureté de la vie des chantiers et les incroyables efforts à fournir pour franchir d'immenses étendues de forêts, de lacs et de rivières, à pied ou en canot, pour défricher la terre ou bûcher en forêt, pour conduire les billes de bois au milieu des rapides et contre la violence des courants,

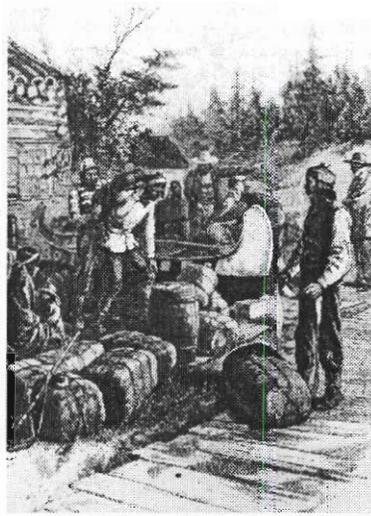
demandaient une force et une résistance hors de l'ordinaire. Survivre au danger et aux dures conditions du temps obligeait les travailleurs à se dépasser soi-même et à supplanter les autres. Les colosses qui fréquentaient alors la Gatineau n'avaient le plus souvent pas de famille, et la seule loi qu'ils connaissaient était celle du plus fort...

28. Louis Taché et al., *Le nord de l'Outaouais*, (Ottawa : Le Droit, 1938), p. 142.

## LA POINTE DU DÉSERT ET LES POSTES DE TRAITE

### *Le fort de traite*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, on appelle encore *forts* les postes de traite de la fourrure établis au confluent des principales rivières par des compagnies comme celle de la Baie d'Hudson ou celle du Nord-Ouest. L'expression fait référence au régime français, alors que ces constructions servaient non seulement au commerce des fourrures avec les Indiens mais aussi d'ouvrages militaires fortifiés pour défendre le pays contre les agressions des troupes anglaises. Malgré le titre pompeux de *forts de traite*, ce ne sont en fait qu'un ou deux bâtiments de pièces de bois équarries où loge un commis, qu'on nomme le *bourgeois*, et où s'entassaient les marchandises à échanger contre les fourrures des Indiens.



ANC, 82974 Peinture de H. A. Ogden  
*Histoire de l'Ontario*, p. 100

*Des voyageurs quittant  
un poste de traite.*

Le fort du Désert, poste de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson est construit en 1819, abandonné en 1821 et repris en 1826 sur le site actuel de Maniwaki. L'endroit, comme nous l'avons vu précédemment, est fréquenté depuis des centaines, sinon des milliers d'années par les Algonquins, puis par

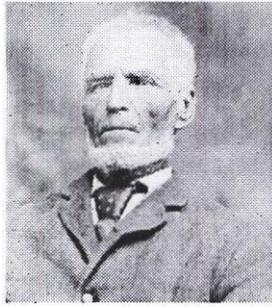
les coureurs des bois et les voyageurs à l'emploi des compagnies de traite. Lorsqu'il érige son poste, le commandant McLean est tout de suite confronté à la présence des marchands de bois et des bûcherons. Le fort du Désert devait au début n'être qu'un avant-poste. Il est cependant appelé à être habité en permanence et à prendre très rapidement une importance stratégique.

### *Le magasin général des chantiers de la Gatineau*

La traite des fourrures avec les Algonquins d'Oka, les Algonquins nomades du nord et les Têtes-de-Boule justifie à elle seule l'emploi d'un commis pendant toute l'année. De plus, les nouveaux chantiers doivent être approvisionnés en tout. Ils emploient des milliers d'hommes et utilisent des centaines de chevaux et de boeufs qu'il faut nourrir. Beaucoup de matériel, trop difficile à monter l'hiver sur les glaces, manque cruellement. Si quelqu'un pouvait exploiter une vaste ferme et en vendre la production aux chantiers, en plus de tenir magasin, il ferait fortune...

Cela, les agents de la Baie d'Hudson le comprennent et ils transforment le petit poste de rondin en un magasin général qu'ils entourent d'une grande ferme. Cette ferme s'étend sur la surface comprise entre les rivières Gatineau et Désert au confluent des deux cours d'eau.

Après quelques années seulement, la première ferme ne suffit plus à la demande. Les agents du poste du Désert, à la recherche d'une terre fertile à proximité de la Pointe du Désert, se voient confrontés à l'omniprésence des compagnies forestières qui occupent presque toutes les terres fertiles des environs. L'arrivée des pères oblats et leur installation sur la



Collection : Cécile Lafrenière-  
Hubert

*Stanislas Daniel*

pointe qui fait face au poste aggrave encore le problème. Ils achètent donc une île proche à un Algonquin venu s'y établir. Il se nomme Michel Coucou, et la petite histoire veut que la Baie d'Hudson lui ait acheté sa terre de 60 acres, en partie défrichée et sur laquelle s'élève une petite maison, pour un quart (gros baril) de farine... Toujours est-il que des colons sont engagés pour achever de défricher l'île et y construire les bâtiments de ferme nécessaires. Ce sont les familles Daniel et Donohue qui, les premières, furent engagées par les agents du poste pour ce travail. On améliore aussi la petite maison de bois rond construite par l'Indien.

### *Le rendez-vous annuel de la « Pointe au Désert »*

La Compagnie de la baie d'Hudson devient l'un des principaux fournisseurs des chantiers et des colons qui viennent s'établir tout autour. La traite des fourrures avec les Algonquins reste cependant la principale mission du poste du Désert. Dès la fonte des neiges et la débâcle des glaces, les groupes de chasseurs qui ont remonté les rivières pour accumuler viande et peaux redescendent, riches de vivres et de marchandises à échanger et impatientes de faire la fête. Les Algonquins de la Rivière-au-Désert, ceux du nord et les Têtes-de-Boule (Attikameks)<sup>29</sup>, de même que les quelques coureurs des bois qu'on retrouve encore dans la région, se donnent rendez-vous sur la pointe formée par l'actuelle rue Beaulieu, à Maniwaki et le rivage des deux rivières. On y campe dans une atmosphère de liesse, retrouvant amis et parents, échangeant fourrures et

<sup>29</sup>. Les Têtes-de-Boule formaient la peuplade qu'on appelle aujourd'hui Attikameks.

provisions, buvant ce qu'on a pu obtenir d'alcool au poste de traite. Ces festivités et cette opulence durent plusieurs jours, voire toute une lune.

Outre les agents établis en permanence à Maniwaki et qui cultivent les deux fermes et commercent avec les Indiens, les colons et les entrepreneurs forestiers, des voyageurs sont engagés pour monter des marchandises de Bytown à Maniwaki; d'autres encore vont plus haut sur la Gatineau traiter avec les Algonquins du nord qui ne descendent pas tous le printemps venu.

On trouve ainsi sur la Gatineau, à quelques kilomètres au nord du lac Baskatong et du dépôt Esturgeon, ce qu'on appelle le *Michomis*. Depuis des temps reculés cet endroit sert de point de rencontre entre marchands et Têtes-de-Boule; deux voyageurs de la compagnie y montent au printemps, chargés de marchandises à échanger, après s'être approvisionnés à Maniwaki de tous les articles nécessaires à la traite annuelle. Un poste de traite y est même construit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

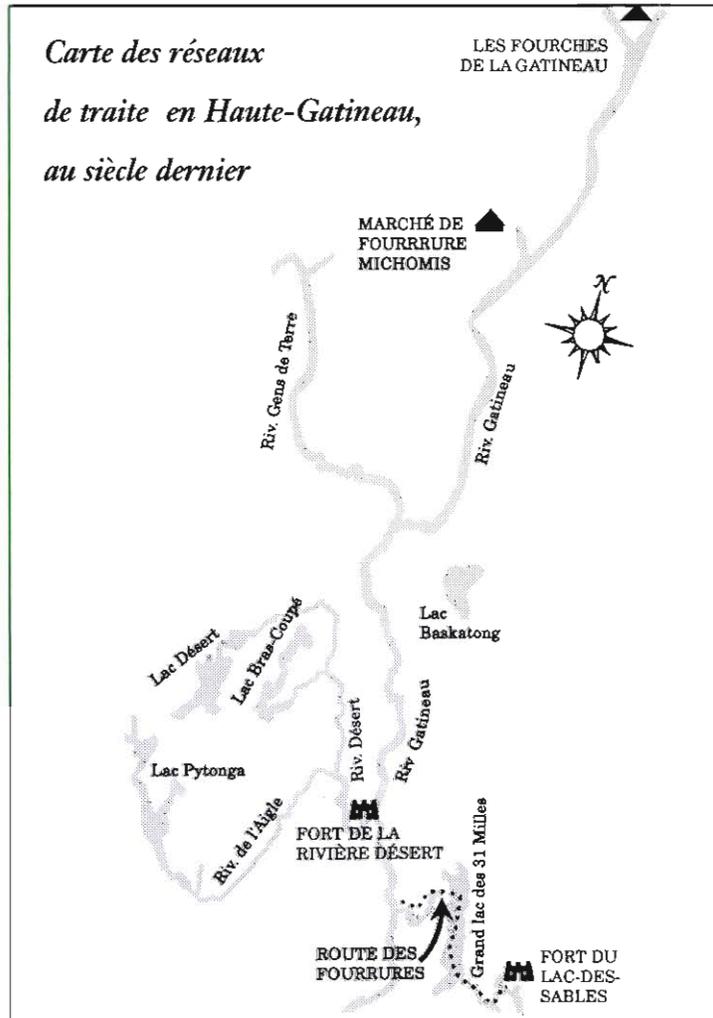
Joseph L'Heureux voyageait ainsi les marchandises de Montréal à Maniwaki, puis de Maniwaki au Michomis, y apportant farine, couvertures, fusils et munitions, etc., pour ensuite, revenir au poste du Désert chargé de fourrures. Un printemps, alors qu'il arrivait à la hauteur de l'île de la Compagnie, lui et son compagnon aperçurent Charles L'Heureux, son père qui leur faisait de grands signes, le



*Conquéranis sans gloire, p.197*

*Joseph L'Heureux, grand-père de  
M. Raoul L'Heureux.*

foulard à la main... Les deux voyageurs, occupés à chanter et avironner en pensant à la paye qui les attendait à moins d'une lieue, ne purent s'imaginer que le vieux Charles l'Heureux ne faisait pas que les saluer simplement. Moins d'une heure plus tard, débarquant au poste, Joseph l'Heureux apprit la mort de sa mère, ce que tentait de lui annoncer son père, du bord de sa terre...



*Traite des fourrures ou commerce de détail ?*

Malgré l'avantage de sa position, la Compagnie de la baie d'Hudson a perdu sa place dominante de plaque tournante du commerce de détail de la Haute-Gatineau. Non seulement les compagnies forestières ont-elles le plus souvent construit leurs propres dépôts pour alimenter leurs chantiers, mais quelques immigrants formés dans ces mêmes chantiers commencent à ouvrir eux-mêmes des magasins généraux à Maniwaki, Gracefield et près des principaux dépôts le long de la Gatineau. Le commerce n'est plus l'affaire exclusive de la compagnie de traite.

Le fort restera actif jusqu'au milieu des années 1870, quand la Compagnie de la baie d'Hudson décidera d'abandonner le commerce de détail et l'agriculture à son fort de la rivière Désert (Maniwaki), et de concentrer ses activités de traite en amont, loin des chantiers et des villages...

En 1874, la Compagnie de la baie d'Hudson abandonne le poste de Maniwaki et ses dépendances, de même que les postes du lac à la Truite et celui du lac Cabonga pour réorienter son commerce vers le nord. Les postes du lac Barrière et du Grand lac Victoria les remplaceront.

**1835 : RETOUR DES  
ALGONQUINS D'OKA***Oka : entre Algonquins, Mobawks et Sulpiciens...*

Les Algonquins, jadis maîtres de l'Outaouais, sont depuis 1721 regroupés sur la seigneurie des Sulpiciens à Oka. Ils y partagent les lieux avec leurs vieux ennemis, ceux-là même qui les avaient forcés à quitter leur pays en 1650 : les Mohawks.

Ces derniers ont été attirés sur les lieux par les Français après la *Grande Paix* de 1701 dans le but de les évangéliser et d'en faire des alliés. Mais la guerre entre les Anglais et les Français qui mènera à la défaite des plaines d'Abraham<sup>30</sup> amènera les Mohawks à se joindre à l'envahisseur contre les Français. Contre également les Algonquins, puisque ces derniers sont restés fidèles aux Français. La Conquête a donc inversé le rapport de force entre les deux nations amérindiennes. Malgré la proximité, peu de contacts s'établissent entre les deux nations.

Au milieu des années 1820, quand les tensions deviennent extrêmes entre les Algonquins et les Iroquois et entre les pères Sulpiciens et les Indiens, il se produisit un incident qui allait avoir des conséquences imprévues. L'église des Sulpiciens passa au feu et on soupçonna fortement certains des habitants des villages algonquin et mohawk d'y avoir mis le feu. Il fallut l'intervention de la milice pour calmer les esprits et les présumés coupables furent conduits à Aylmer, loin des lieux de disputes, pour y subir leur procès. Fatigués des chicanes continues avec les Mohawks et les Sulpiciens et inquiets de voir leurs terres de chasse occupées par les blancs, les Algonquins finirent par se résoudre à quitter Oka pour aller s'établir en différents endroits du pays de leurs ancêtres.

C'est ainsi qu'un jeune chef du nom de Pakinawatik prit la tête d'une douzaine de familles décidées à gagner les environs du Désert, en Haute-Gatineau.

### *La terre promise du Désert*

Les Algonquins menés par Pakinawatik s'établirent en différents endroits bordant les rivières Gatineau et Désert, surtout sur la *Pointe des Pères* et à la traverse de la Gatineau

---

30. Le 13 septembre 1759.

(Château Logue) et vraisemblablement aussi aux environs de Bouchette. Il continuèrent pendant encore plusieurs années à remonter les rivières chaque automne pour chasser pendant la saison froide et pour ne revenir au Désert qu'une fois commencée la fonte des glaces. Le poste de la Compagnie devient alors pour eux une sorte de magasin général où ils peuvent à la fois vendre leurs fourrures et s'approvisionner en couvertures, nourriture sèche ou munitions... Quelque-uns ont laissé leur nom, comme Passanjewan, dont la cabane servit de chapelle aux premiers missionnaires, Michel Coucou, qui construisit la petite maison de l'île de la Compagnie, Ignace McDoyle, de qui Jean Beaudoin acheta son lot à la traverse de la Gatineau...

Pour la première fois depuis qu'ils ont été chassés de leur terres par les Iroquois, vers 1650, les Algonquins peuvent enfin se considérer chez eux, dans leur pays. Ils ne sont plus à la merci de la bonne volonté des gouverneurs français, ou établis sur une seigneurie appartenant de fait à une communauté religieuse, comme à Oka. La région de confluence des rivières Gatineau et Désert n'appartient à personne. Pas encore, du moins. L'agent du poste a beau défricher et prétendre que la Pointe au Désert lui appartient, les Algonquins se construiront des maisons sur celle d'en face, ou plus loin, ou même sur les îles des environs...

### LES « BARONS DE LA GATINEAU »

Jusqu'à la fin des années 1820, le bassin de la rivière Gatineau est la chasse gardée des premiers exploitants forestiers qui y ont ouvert leurs chantiers, en particulier la famille de Philemon Wright, celle de George Hamilton et de G.B. Hall.

Jaloux de « leur rivière », cette poignée de propriétaires voit d'un mauvais oeil les autres exploitants forestiers qui voudraient bien leur part du bois de ces immenses forêts. L'affluence des bûcherons qui décident de prendre pays et des autres investisseurs attirés par la richesse des forêts entraînent bientôt les Wright et autres à faire pression pour se faire octroyer le monopole exclusif des chantiers de la Gatineau et bloquer l'arpentage de nouveaux cantons, véritable porte ouverte à la prise de possession de terres par de nouveaux colons.

### *Le « privilège » de la Gatineau*

En 1830, le gouvernement colonial anglais donne, par décret, un privilège spécial à Wright et à quelques exploitants forestiers, de façon à leur garantir le monopole de la coupe du bois sur toute la Gatineau et ses affluents. En vertu de cette faveur, les fils de Philemon Wright et les Hamilton, Hall, Low, McGoey... auront seuls le droit de couper du bois et d'en faire le flottage, tant sur les terres publiques que sur celles que se seront appropriées les colons récemment établis...



*Maison de Thomas McGoey, à Alcove*

En échange, les *Barons de la Gatineau*, comme on les appellera, devront construire à leurs frais une route de Wrightsville au Désert, au confluent des rivières Gatineau et Désert.

Ce régime de coupes exclusives restera en vigueur pendant un peu plus d'une dizaine d'années, jusqu'en 1843, permettant aux marchands ainsi favorisés de s'enrichir malgré les fluctuations du marché. En retour, tel que convenu, ils rendront à peu près praticable un chemin qui longera la rivière Gatineau, passant devant le manoir de Philemon Wright et remontant, suivant le lit de la rivière jusqu'à la traverse de la Gatineau et à celle du Désert, quelques 130 kilomètres plus haut.

Les fermiers nouvellement établis sur les terres bordant la Gatineau souffrent doublement des privilèges qui sont reconnus aux exploitants forestiers. D'une part, ces derniers retardent l'arpentage des terres pour ralentir au maximum l'établissement de nouveaux colons, qui s'approprient le sol et la forêt. D'autre part, comme les *barons* ont peur de perdre leur fameux monopole, dû au fait que les colons tirent une bonne part de leur revenu de la coupe du bois sur leur nouvelle terre, cette pratique leur est désormais interdite... Sans compter que des nouvelles familles montent sans cesse sur la Gatineau et cherchent à s'établir. Situation difficile à vivre pour ceux qui se sont établis sans titre clair et défendent du mieux qu'ils le peuvent les quelques arpents défrichés à la sueur de leur front... et ceux qu'ils n'ont pas encore défrichés, ou qu'ils auraient voulu garder pour leurs fils...

### *Les nouveaux cantons*

Après plusieurs années de frictions entre colons et exploitants forestiers, le gouvernement colonial donne finalement suite à une requête en bonne et due forme d'une quarantaine d'agriculteurs de la mission de La Visitation (Gracefield) et des missionnaires de Maniwaki (qui couvre alors une bonne partie de notre région actuelle) et commence en 1851, à faire

arpenter les cantons d'Aylwin, de Wright, de Northfield, de Bouchette et de Maniwaki.

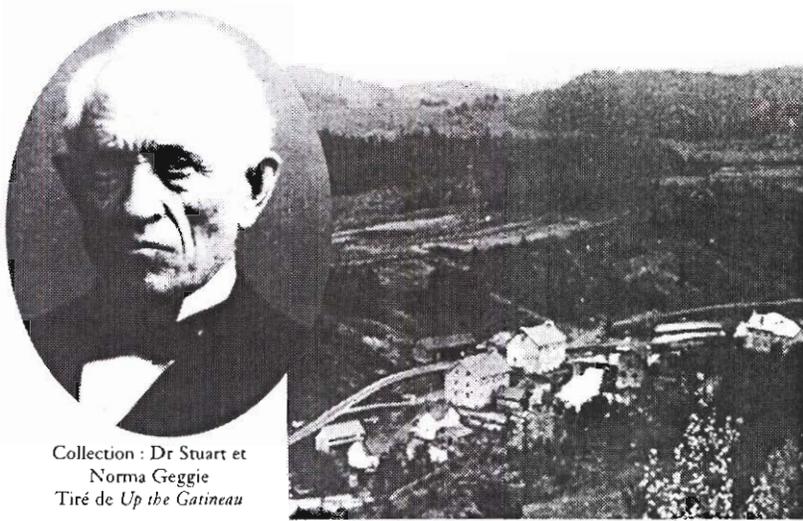
À partir du moment où les limites des cantons sont bien définies, il devient possible au gouvernement d'émettre des titres clairs de propriété aux colons et aux compagnies forestières. Les querelles sur les bornes des propriétés entre colons et sur les droits de coupes des terres non encore défrichées deviennent plus rares et, conséquence directe, la colonisation de la vallée de la Gatineau s'accélère.

L'arpentage des cantons et des lots permet aussi de définir les limites exactes des terres réservées aux Algonquins de la Rivière-au-Désert et celles que demandent pour leur communauté les pères oblats. Sans compter que la Compagnie de la baie d'Hudson revendique depuis longtemps déjà la propriété de la terre qu'elle occupe, tout comme les compagnies forestières, établies en plusieurs endroits et se disputant les coupes en forêt.

#### *Les dépôts et fermes forestières*

Tout au long du chemin nouvellement ouvert et permettant par beau temps de rejoindre en quelques jours le Désert, en partant de Wrightsville, apparaissent ce qu'on appelle des dépôts. Il s'agit le plus souvent de fermes cultivées par les commis des compagnies forestières, sur lesquelles sont érigés quelques bâtiments permettant d'abriter moissons et bêtes de trait et de loger les centaines de bûcherons en transit vers les chantiers. Comme les marchandises lourdes sont transportées l'hiver sur les glaces de la Gatineau, ces établissements se retrouvent souvent aux abords des rapides, là où l'eau ne gèle pas et qu'un portage est nécessaire. Assez rapidement, des hôtels seront construits aux principales haltes et des marchands

nouvellement arrivés prendront le relais et ouvriront, à proximité, des magasins pour alimenter les chantiers...



Collection : Dr Stuart et  
Norma Geggie  
Tiré de *Up the Gatineau*

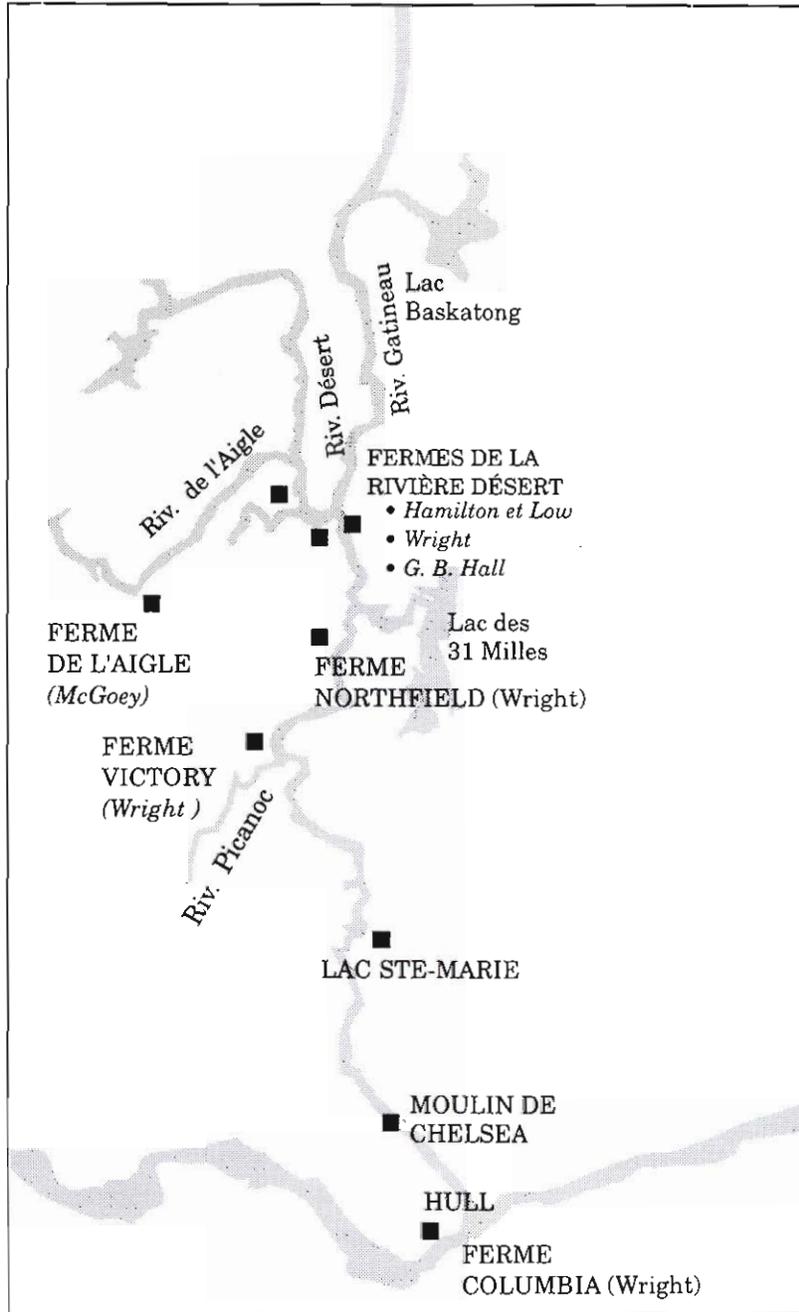
*James Maclaren.*

Historical Society of the Gatineau

*Moulin et installations de James Maclaren,  
à La Pêche, vers 1865.*

### *La fin du « privilège » de coupe*

La requête des colons de la paroisse de La Visitation au gouvernement anglais correspond à peu de choses près à la fin du monopole des *barons de la Gatineau*. En 1843 ce sera l'annulation de ce *privilège* peu défendable. D'autant que les exploitants forestiers qui en ont bénéficié pendant treize ans sont maintenant établis solidement partout sur la Gatineau et ses affluents. Les meilleures terres leur appartiennent, leurs dépôts, magasins, hôtels bordent la nouvelle route et sont présents jusqu'aux chantiers les plus éloignés. Ils sont maîtres des immenses forêts, de Hull aux fourches



Carte des fermes forestières et des chantiers de la Gatineau vers 1835.

de la Gatineau et jusqu'à la source de tous les affluents de la rivière : Aigle, Hibou, Désert, Bras-Coupé, Cabonga, Joseph, Gens de Terre, Picanoc, etc...

D'autres exploitants forestiers peuvent bien tenter leur chance, les fortunes colossales des *barons* empêcheront certainement quiconque de jamais les égaler... Les familles Wright, Hamilton, Hall comptent des avocats, des députés, des juges... Jamais les petits ambitieux ne pourront vraiment leur faire concurrence, du moins, tant que le contexte économique sera le même...

Certains le feront, pourtant. C'est le cas de Joseph Aumond, ancien commis de magasin de John Egan <sup>31</sup>, à Bytown. Ayant pris un peu d'aisance et assez d'assurance pour se lancer à son tour dans l'industrie, Aumond acquiert difficilement le droit de couper du bois sur un affluent de la rivière Gatineau, au nord du Désert. Il y commence la coupe dès 1843. En quelques années, ses chantiers emploieront presque autant d'hommes que ceux de la famille Wright, qui décline. Sur les abords de ses fermes et des terres laissées vacantes s'installeront les colons. La rivière sur laquelle flotte le bois de Joseph Aumond prend son prénom : la rivière Joseph...

Les Gilmour, venus d'Écosse, ont usé d'un autre stratagème pour s'ouvrir les riches forêts de la Gatineau : ils construisent des moulins à scie sur les rapides de Chelsea, ce qui leur donne le droit de couper du bois. Les Gilmour exploiteront des chantiers sur la Gatineau pendant presque un siècle, jusqu'à la crise économique de 1922. Tout comme

31. Originaire d'Irlande, arriva au pays en 1830 et fut un important marchand de bois dans la vallée de l'Outaouais. Il cumula entre autres fonctions celles de juge de paix, d'officier de milice, de fonctionnaire et de député à la Chambre d'Assemblée de la province du Canada de 1847 à sa mort.  
(Commission de toponymie du Québec et le Bytown museum : <http://collections.ic.gc.ca/bytown/>).

les Edwards, une autre famille d'exploitants forestiers arrivée sur la Gatineau après la fin du *privilège*, et qui rachètera les installations de la compagnie des Hall.

Les compagnies de Joseph Aumond, d'Allan Gilmour<sup>32</sup> et de William Cameron Edwards<sup>33</sup>, s'imposent petit à petit, surpassant bientôt celles des anciens *barons*. Ce sont leurs noms que l'on entend désormais quand on parle des chantiers de l'Aigle et de l'ensemble de la Haute-Gatineau. Leur dynamisme et la volonté de leurs dirigeants, souvent partis de rien et qui donc connaissent bien la valeur des choses, sont le secret des nouvelles fortunes qui s'érigent au milieu des forêts de la Gatineau...



ANC, 10225  
Tiré de *Histoire de  
l'Outaouais*, p.168

*Allan Gilmour.*

## LES OBLATS, MISSIONNAIRES DES CHANTIERS ET DES INDIENS

On l'a vu, à l'ouest de Montréal et dans les chantiers de l'Outaouais, régnait la loi du plus fort. Les morts d'hommes étaient fréquentes, tant dans les chantiers que sur les rivières où avaient lieu de fréquentes batailles ethniques et souvent motivées par des différences religieuses... Le clergé québécois, il faut le dire, est bien mal armé pour affronter le dix-neuvième siècle. L'ancienne Nouvelle-France ne compte encore qu'un seul évêché, celui de Québec qui couvre

32. Allan Gilmour (1816-1895), originaire d'Écosse.

33. William Cameron Edwards, 1844-1921. Il a fondé sa propre compagnie forestière en 1868. Il a représenté la région de Russell au parlement d'Ottawa, de 1887 à 1903, puis a siégé au Sénat, de 1903 à 1921. (Commission de toponymie du Québec)

pratiquement l'ensemble de l'Amérique du nord. Dépendant de l'archevêché de Paris, alors que l'Angleterre interdit tout lien entre l'ancienne colonie et la France, pauvre et mal organisée en dehors des vieilles paroisses, l'Église catholique n'a pas les moyens d'exister à l'ouest de Montréal, ailleurs que sur la seigneurie des Sulpiciens, aux Deux-Montagnes (Oka). Bien sûr, l'Angleterre a, en 1774, permis aux anciens sujets français de pratiquer leur religion; mais elle est bien résolue à ne pas faciliter la vie du clergé catholique, défenseur des droits des nouveaux sujets québécois et compétiteur direct de l'Église anglicane à laquelle appartiennent les dirigeants anglais...

Il faudra attendre jusqu'en 1836 pour voir apparaître l'évêché de Montréal, étape nécessaire à l'organisation de missions dans les chantiers et auprès des Algonquins. Évidemment les pères Sulpiciens, propriétaires de l'île de Montréal, desservaient déjà les environs. Mais la congrégation du Saint-Sulpice n'avait pas la taille voulue pour assumer seule un ministère s'étendant sur une superficie de plusieurs millions de kilomètres carrés. Malgré tout, dès 1836, Mgr Lartigues, premier évêque de Montréal, envoie quatre prêtres avec la tâche d'effectuer des missions ambulantes dans la vallée de l'Outaouais.

Ce sont les pères Médard Bourassa, Augustin Brunet, Dolan et le frère John Brady qui parcoureront en canot les affluents de la rivière des Outaouais et de la Gatineau, célébrant les messes, les services funéraires, les mariages et les baptêmes au fil des chantiers et des fermes, ou au beau milieu des bois... En 1842, le père sulpicien Eusèbe Durocher se joint aux missionnaires des chantiers sous la direction du frère Brady, établi à Hull depuis 1840. Le père Durocher écrit au retour de sa première visite en Haute-Gatineau en 1840 :

Il faudra attendre jusqu'en 1836 pour voir apparaître l'évêché de Montréal, étape nécessaire à l'organisation de missions dans les chantiers et auprès des Algonquins. Évidemment les pères Sulpiciens, propriétaires de l'île de Montréal, desservaient déjà les environs. Mais la congrégation du Saint-Sulpice n'avait pas la taille voulue pour assumer seule un ministère s'étendant sur une superficie de plusieurs millions de kilomètres carrés. Malgré tout, dès 1836, Mgr Lartigues, premier évêque de Montréal, envoie quatre prêtres avec la tâche d'effectuer des missions ambulantes dans la vallée de l'Outaouais.

Ce sont les pères Médard Bourassa, Augustin Brunet, Dolan et le frère John Brady qui parcoureront en canot les affluents de la rivière des Outaouais et de la Gatineau, célébrant les messes, les services funéraires, les mariages et les baptêmes au fil des chantiers et des fermes, ou au beau milieu des bois... En 1842, le père sulpicien Eusèbe Durocher se joint aux missionnaires des chantiers sous la direction du frère Brady, établi à Hull depuis 1840. Le père Durocher écrit au retour de sa première visite en Haute-Gatineau en 1840 :

*« Enfin nous sommes de retour à Bytown de voyages de missions sur les rivières Gatineau, au Désert, d'Aigle et Joseph... »*<sup>34</sup>

Le frère Brady note :

*« Le long de la Grande-Rivière et de la Gatineau dans les*

---

34. Louis Taché et al., *Le nord de l'Outaouais*, (Ottawa : Le Droit, 1938), p. 156

35. Louis Taché et al., *Le nord de l'Outaouais*, (Ottawa : Le Droit, 1938), p. 153

36. Légalement créée en 1851, la réserve sera délimitée en 1853. Le nom Kitigan Zibi est bien antérieur à ceux de River Desert (1826) et de Maniwaki (1850). Kitigan Zibi est revenue remplacer les deux autres, le 24 septembre 1994. (Commission de toponymie du Québec).

Appuyé par père Clément, le chef Pakinawatik se rend pour la première fois auprès du gouverneur anglais, Lord Elgin <sup>37</sup>, à Kingston, pour lui en faire la demande.



Photo : Archevêché d'Ottawa,  
*Le Nord de l'Ontarien*

*Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues,  
le premier évêque de Bytown.*

Eugène Guigues, comme la plupart des missionnaires oblats, arrive directement de France. Dès son arrivée, en 1848, on lui confie la tâche d'organiser le clergé de tout le pays situé à l'ouest de Montréal et d'établir son évêché à Bytown, destiné à devenir la capitale des deux colonies britanniques réunies de force après l'écrasement des Patriotes. Guigues est un homme d'action et il ne perd pas de temps. À peine installé à Bytown, il fonde le collège qui deviendra en quelques années l'Université d'Ottawa. Il envoie les pères Clément et Brady

pour installer au Désert l'avant-poste des missions du nord. Ils passeront l'hiver dans une cabane de planche qui sera la première chapelle de Maniwaki <sup>38</sup>. Elle jouxte la cabane de Passanjewan, l'un des Algonquins revenus d'Oka avec Pakinawatik.

Une deuxième supplique est envoyée en mars 1848, au gouverneur-général, Lord Elgin, par les Algonquins de la Rivière-au-Désert. Le nouvel évêque de Bytown a repris à son compte l'engagement du père Clément envers les Indiens. Pakinawatik porte lui-même la lettre d'appui de Mgr Guigues jusqu'à Kingston et rencontre personnellement le dignitaire

37. James Bruce Elgin, Gouverneur général du Canada (1847-1854). Né en Grande-Bretagne en 1811 et décédé en 1863. Il était le gendre de Lord Durham.

Geo Maclean Rose, *Representative Canadians*, (Toronto : Rose Publishing Company, 1886), p. 313.

38. Cette chapelle était construite à l'endroit exact où est située aujourd'hui l'épicerie Nelson Richard, sur la rue des Oblats.

britannique. La démarche, cette fois, sera concluante. On le verra un peu plus loin. Dès l'hiver suivant (1849) Mgr Guigues monte sur les glaces de la Gatineau pour sa première visite pastorale. En quinze jours il aura rejoint Chelsea, Pelissier (aujourd'hui Saint-Pierre-de-Wakefield), le Lac-Sainte-Marie, où il a la surprise de trouver bien établies une quinzaine de familles, La Visitation (Gracefield) et le Désert (Maniwaki), qu'il atteint le 20 février 1849... Au retour de Maniwaki, Mgr Guigues suit la route de la fourrure et rejoint le Grand Lac (lac des Trente et Un Milles) pour aller aboutir au lac des Sables, puis redescendre la rivière du Lièvre jusqu'à Buckingham, avant de revenir vers Bytown. Voici un passage que nous a laissé de son voyage de 1849 Mgr Guigues :

*«...Nous arrivâmes enfin au lac qui porte le doux nom de Marie; 14 familles canadiennes (québécoises) y sont établies, toutes très pauvres. Nous commençâmes ensuite nos exercices dans une chapelle ouverte à tous les vents. Le vin gelait dans le calice et l'eau dans le lavabo...*

*Nous repartîmes pour la Visitation (Gracefield) sur la Gatineau. Une soixantaine de familles dépendent de cette mission...*

*Après trois jours, nous nous dirigeâmes vers la réserve aux Déserts... Nous fîmes alors neuf lieues pour nous rendre jusqu'à Maniwaki où nous fûmes reçus avec joie.»<sup>39</sup>*

À partir de 1848, les Oblats habiteront en permanence le Désert, qu'ils mettent sous la protection de la Vierge Marie, et qu'ils rebaptisent Maniwaki. Ce sera leur base pour les longues expéditions sur la rivière Gatineau, vers le nord, et jusqu'à la baie James et le Saint-Maurice... Un prêtre y sera affecté en permanence à compter de la visite de Mgr Guigues.

---

39. Louis Taché et al., *Le nord de l'Ontarien*, (Ottawa : Le Droit, 1938), p. 157.

Le père Thomas-Hercule Clément ouvre officiellement les registres de la paroisse de Notre-Dame-du-Désert, le 2 septembre 1849, en y inscrivant son premier baptême<sup>40</sup>. Il baptisera cette même année plusieurs Algonquins et la première génération d'enfants nés de colons à Maniwaki. Dès le mois d'août, Mgr Guigues avait reçu une lettre du gouverneur-général l'informant de la création et de l'érection civile de la réserve indienne de Maniwaki. Le père Clément et le frère Brady passeront l'hiver dans la petite maison de pièces du nommé Passanjewan, à côté de laquelle s'élève la chapelle.

En 1850, les pères oblats de Maniwaki ouvrent la desserte de la mission de la Petite-Visitation-du-Lac-Rond (Bouchette). Ils desservent également à partir de l'année suivante la paroisse de La Visitation (Gracefield). Enfin, le 15 avril 1851 arrive à Maniwaki le père François Andrieux, le nouveau supérieur de la paroisse qu'il rebaptise officiellement Assomption-de-Maniwaki. Au cours de l'été suivant, alors que les pères François Andrieux et Clément sont partis aux missions de la Saint-Maurice, une épidémie de rougeole éclate chez les Algonquins de Maniwaki. La maladie fait des ravages considérables et menace de décimer la petite population. Pakinawatik descend jusqu'à Bytown, bien résolu à ramener avec lui un prêtre pour apporter quelque secours aux siens. C'est Mgr Guigues lui-même, resté seul à l'évêché, qui viendra à Maniwaki donner les derniers sacrements et apporter quelques soins aux malades. Cinquante personnes moururent cet été-là de la rougeole.

40. « La première baptisée est la petite Catherine Kokkapaw et le premier mariage unit Julie Vanasse à Pierre Chaussé. »  
Luc Coursol, *Un diocèse dans les cantons du Nord : histoire du diocèse de Mont-Laurier*, (Mont-Laurier : Évêché de Mont-Laurier, 1988), p. 37.

## PREMIERS MOUVEMENTS DE COLONISATION DE LA HAUTE-GATINEAU

Hull est fondée dès 1800. À partir de 1806, le flottage annuel des cages de bois, puis des billots sur la Gatineau et la rivière des Outaouais attire sur les berges de la Gatineau des centaines de bûcherons dans la force de l'âge et sans famille. Au fil des années, les rives de la Gatineau voient s'installer un certain nombre d'entre eux qui, leur saison terminée, vont chercher femme dans leur paroisse d'origine et reviennent ensuite fonder un foyer et défricher une terre aux abords de la Gatineau. Les moulins et les scieries nouvellement construits à Hull, Bytown, Chelsea et les environs embauchent de plus en plus de travailleurs pendant l'été. Dès les années 1820, plus de 5 000 hommes, venant pour la plupart de Montréal et des seigneuries voisines montent chaque année à Hull. Et comme Wright et les autres entrepreneurs forestiers laissent vacantes de grandes étendues de terre défrichées, certaines particulièrement fertiles et situées toutes à proximité des dépôts et des fermes de ces compagnies, la route est ouverte pour la colonisation de toute la vallée de la Gatineau.

*Noé David avec son épouse  
Herméline Sicard et deux de  
leurs enfants devant leur  
maison construite en 1905.*



*Au cœur de la Gatineau*

Jean Beaudoin, établi au Désert dès 1835, rapporte qu'avant lui et mis à part l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, le *vieux Burke* <sup>41</sup> était le seul blanc à y habiter. Sa petite ferme entourait l'ancien cimetière algonquin, en face de l'actuel Château Logue. On se souvient qu'en outre, les Algonquins étaient venus habiter en permanence dans les environs quelques années plus tôt. Philemon Wright, George Hamilton et Allan Gilmour avaient fait défricher de grandes fermes et construire des dépôts pour leurs chantiers. La ferme de Wright couvrait toute la partie urbaine de Déléage, celle de Hamilton une partie du centre-ville actuel de Maniwaki et celle des Gilmour, une partie du canton d'Egan, le long de la rivière Désert. Les fils de Wright possédaient chacun une de ces fameuses fermes, l'une à Northfield, l'autre du côté de la Picanoc (Gracefield), et Hamilton en possédait une autre au sixième portage avant Maniwaki (Bouchette). On sait aussi que les chantiers de l'Aigle, en amont de la rivière Désert, ont été ouverts vers 1820 par un gendre de Philemon Wright.

Vingt ans plus tard, en 1840, on retrouve une quarantaine de familles établies au lac Sainte-Marie et autant à proximité des fermes des frères Wright, à La Visitation (Gracefield). Des agents travaillant aux dépôts des environs de Maniwaki les habitent en permanence, comme les deux agents maintenant nécessaires au poste de traite. L'arpentage définitif des cantons au nord de Wakefield est commencé et l'établissement du cadastre ouvre la voie à l'octroi et à la vente de terres aux colons et aux immigrants. En quelques années la Haute-Gatineau se peuplera de plusieurs centaines de familles, fermiers durant la belle saison, bûcherons pendant l'hiver, trappeurs à l'occasion, chasseurs par la force des choses...

En 1851, au moment de la fondation officielle de Maniwaki, cela fait déjà près de deux siècles que les coureurs

---

<sup>41</sup> Ce vieux Burke était, selon toute vraisemblance, le gardien de l'un des dépôts forestiers de la famille Wright.

En 1851, au moment de la fondation officielle de Maniwaki, cela fait déjà près de deux siècles que les coureurs des bois et voyageurs des compagnies de traite fréquentent l'endroit. Qui plus est, les Algonquins, qui y viennent camper depuis des centaines d'années, sont revenus s'établir depuis une vingtaine d'année, autour du poste de traite du Désert, lui-même construit dès 1826. Des fermes forestières comptant des commis embauchés en permanence se sont installées au confluent de la Désert, de la Picanoc, aux Six-Portages, à la rivière Joseph, sur l'Aigle, etc... Les missionnaires eux-mêmes fréquentent la Haute-Gatineau et le Désert depuis déjà une quinzaine d'années et on crée la paroisse de Notre-Dame-du-Désert dès 1849. L'histoire, pourtant, retiendra 1851 comme date de fondation de Maniwaki.

Ce qu'il faut surtout retenir de toute cette époque, c'est que notre région s'est développée rapidement. Les premiers embryons de villages sont apparus dans la vallée de la Gatineau grâce à la rencontre des Algonquins, des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, des hommes des chantiers à l'emploi des *Barons de la Gatineau* et des missionnaires des chantiers. En un peu plus d'une génération, sont nés les villages suivants : Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), La Visitation (Gracefield), la Petite-Visitation-du-Lac-Rond (Bouchette), Lac-Sainte-Marie, la Rivière-Joseph (Aumond), etc.

Une fois assemblés tous les éléments structurants du développement de la Haute-Gatineau, quelques vagues d'immigration viendront peupler le territoire et donner une certaine importance aux nouveaux villages. Des magasins généraux et des hôtels prendront la place des premiers dépôts de marchandises; des chapelles et des églises seront construites à proximité...

C'est l'industrie forestière, plus que toutes les autres causes réunies qui a donné naissance à la vallée de la Gatineau. Ce sont pourtant les voyageurs de traite, devenus les travailleurs des chantiers, les colons, les Algonquins et les missionnaires qui ont peuplé et organisé la Gatineau et lui ont permis de devenir une communauté organisée et dynamique.

\* \* \*



*Une petite capitale  
en devenir  
(1851-1904)*



*Le village de Notre-Dame-du-Désert  
au début du 20<sup>e</sup> siècle.*

- 
- Introduction (1851-1904)
  - Les chantiers de la Gatineau changent de vocation
  - Les pionniers commerçants
  - La colonisation s'organise
  - Mise en place des premières institutions
  - Naissance d'un village
  - Le train s'en vient...

## CHRONOLOGIE (1851-1904)

- 1851 Le Désert devient officiellement Maniwaki, centre de la paroisse de l'Assomption-de-Marie, qui couvre toute la vallée de la Gatineau.
- Mgr Guigues est appelé d'urgence en l'absence du père Clément, par le chef Pakinawatik : une épidémie de rougeole décime la population algonquine. L'évêque accompagne le chef sur la Gatineau.
- 1853 Le père J.-Étienne Deléage devient supérieur des Oblats à Maniwaki et entreprend de coloniser les cantons d'Egan et de Kensington (Déléage).
- 1853 Arrivée de Jos. Ryan, qui s'engage chez les Oblats à défricher la ferme des pères.
- 1854 Création de la réserve indienne de la Rivière Désert, dans le canton de Maniwaki.
- 1854 Construction de la première chapelle de la mission de Bouchette.
- 1857 Construction de la première chapelle de la mission de La Visitation (Gracefield).
- 1860 Ouverture du premier service de diligence entre Hull et Maniwaki par George Brooks, de Low.
- 1861 Construction du moulin à farine et à scie des pères oblats, à la Ferme-Joseph et incorporation officielle du village d'Aumond.
- 1862-1888 Arrivée d'Elzéar Boutin, des familles Donahue, Riel, Auger, Whelan, Budge, Rivet, Roy, Donovan, Godin, Hubert, David, Brady, Thompson, Jetté, Monette, Logue, Caron, Nevil, Boyle, Lévesque, Levasseur, Poirier, Vaillancourt, Joanis, Gauthier, Nadon, Nault, Hébert, Lynch....
- 1865 John Backes devient le premier maître de poste de Maniwaki.
- 1865 Fondation du village de Baskatong, près de la ferme forestière du même nom.
- 1867 Ouverture du magasin des frères Logue, à la traverse de la Gatineau.
- 1868 Construction du presbytère des Oblats. Louis-Augustin Hubert arrive à Maniwaki comme étudiant au scholasticat des pères oblats.

- 1869 Construction de la grande église de pierre (L'Assomption).
- 1870 Fondation du village de Saint-Cajetan, ou Castor Blanc.
- 1870 Construction du premier barrage par Charles Gouin, sur le Cabonga et de l'hôtel des Gouin, coin Comeau et des Oblats.
- 1870 Arrivée des soeurs Grises qui ouvrent une première école catholique dans l'ancienne chapelle du père Clément.
- 1872 Arrivée du notaire C.-Ludger Beaudin.
- 1872 Fondation du village de Bouchette.
- 1874 Décès du grand chef Luc-Antoine Pakinawatik, qui avait conduit les Algonquins depuis Oka, en 1835.
- 1878 Arrivée du docteur Joseph Comeau, médecin et agent des Terres de la couronne pour le gouvernement québécois à Maniwaki.
- 1879 Fondation de Bois-Franc.
- 1880 Incorporation du canton d'Egan.
- 1883 Début de la mission de Montcerf, desservie depuis Maniwaki.
- 1897 Arrivée de Romuald-Montézuma Gendron, agent des terres de la couronne, en remplacement du docteur Joseph Comeau, décédé.
- 1904 Incorporation officielle de la municipalité de Maniwaki, sous l'impulsion des Oblats, pour réunir les deux villages existants et régir la vente d'alcool.
- 1904 Arrivée du premier train à la gare de Maniwaki.

## *Introduction*

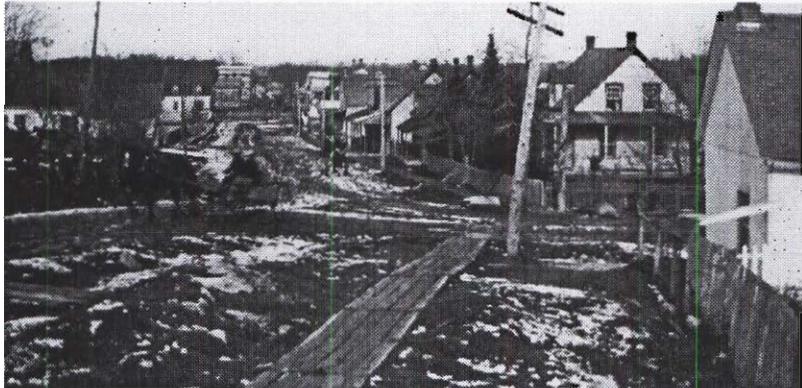
*(1851-1904)*

La seconde partie du dix-neuvième siècle, c'est la grande époque du développement de la Gatineau. Loin de disparaître, la traite des fourrures entraîne l'expansion du poste du fort de la rivière Désert et l'embauche de nouveaux commis et voyageurs. Les chantiers se développent encore, rejoignant la tête des principales rivières et transformant la rivière Gatineau en véritable autoroute de la main d'oeuvre : des milliers d'employés y montent et y descendent chaque année... De plus en plus de gens choisiront de s'installer aux environs de Maniwaki, les compagnies de bois y ouvrant des bureaux d'embauche et y concentrant leurs activités de coupe. La colonisation prend son essor, au rythme de l'expansion des chantiers forestiers. Des commerçants commencent à venir s'installer sur la Gatineau, près des installations des compagnies forestières et principalement à Maniwaki. Jusque-là, les grandes compagnies forestières avaient géré le service d'hôtellerie dans la région. Par la suite, elles ont cédé, peu à peu, ce secteur d'activité à d'anciens commis. Ceux-ci, forts de l'expérience acquise dans ce domaine, s'enrichissent très rapidement.

Sous l'impulsion des pères Oblats, la vallée de la Gatineau se dote de ses premières véritables institutions. Le Désert s'érige en paroisse et change de nom : il devient Maniwaki. En peu d'années, ce village prendra des allures de petite capitale de toute la région qui s'étend au nord de la rivière des Outaouais. Au croisement des deux rivières les plus importantes de la région,

les Algonquins, par leur pouvoir de négociation sur les fourrures qu'ils rapportent en grande quantité, favorisent la concurrence entre les marchands, eux-mêmes concurrents de la Compagnie de la baie d'Hudson. Au terme des cinquante premières années d'existence, Maniwaki et les villages environnants prospèrent et les terres de colonisation les plus fertiles sont désormais occupées le long des rivières et jusqu'à l'intérieur des terres.

*Vers 1900. Vue de ce qui allait devenir la rue Principale..  
À l'arrière-plan, on aperçoit l'hôtel Murphy.*



Collection : Lucile Hubert

*100 ans plus tard, au même endroit. ...*



Photo : Maurice Carrière

## LES CHANTIERS DE LA GATINEAU CHANGENT DE VOCATION

Ce sont les guerres européennes du début des années 1800 qui, en bloquant aux Anglais les forêts de Scandinavie, les ont obligés à venir chercher le bois de construction pour leurs navires en Outaouais et sur la Gatineau. Les riches peuplements de pin blanc et de pin rouge bordant la Gatineau et ses affluents en ont fait un bassin parfait où venir puiser ces ressources, faciles à atteindre et faciles à flotter par la suite. Des milliers d'hommes dans la force de l'âge auront ainsi suivi des géants tel que Jos Montferrand, dans ce pays jusque-là fréquenté par les seuls coureurs des bois et les Algonquins.

De 1807 à 1840, des tarifs préférentiels sont instaurés par l'Angleterre. Cela permettra aux marchands britanniques d'importer en Angleterre le plus de bois possible du port d'embarquement de Québec, destination finale des *cages* de bois flottées depuis la Gatineau. Un privilège exclusif de coupe de bois est même accordé jusqu'en 1843 à ceux qu'on appellera les *Barons de la Gatineau*, en fait la famille Wright et ses alliés... Mais les tarifs douaniers préférentiels sont retirés à partir de 1840 et le *Gatineau Privilege* n'est pas renouvelé après 1843. Comble de malchance pour les entrepreneurs de la Gatineau et les employés des chantiers, les plus beaux peuplements de pin commencent à se faire rares : on a trop coupé, trop vite, trop intensivement. Le pin restant est dispersé au milieu d'autres peuplements, plus loin en forêt, et les arbres y sont plus petits, moins droits, ce qui pose un grave problème, puisque ces billots sont destinés à être équarris; ce processus

est coûteux et engendre des pertes importantes car les troncs ne sont plus aussi beaux qu'avant.

Pourtant, les plus belles années des chantiers de la Gatineau sont encore à venir; de plus en plus de bûcherons et des centaines de draveurs viendront travailler et s'établir dans les villages naissants ou sur des terres encore à défricher... C'est la remarquable expansion économique des États-Unis qui relance ainsi l'industrie du bois au Québec et lui permet d'atteindre des sommets encore inégalés. La demande n'est plus pour le bois équarri; on veut de la planche et des madriers pour construire, du bois de chauffage pour les villes, des travers pour les lignes de chemin de fer, etc. Cela oblige les compagnies forestières à construire des scieries plus en amont des rivières et à consacrer plus d'argent aux routes et chemins forestiers. Ce phénomène incite également les gouvernements à investir dans les chemins de fer, qui s'avèrent des voies idéales pour le transport du bois transformé. Parallèlement, le fait que les scieries les plus importantes sont situées à Hull, Chelsea, Hawkesbury, entraîne une relance intensive de la drave sur la Gatineau et tous ses affluents, forçant les compagnies à construire des digues et des barrages de bois pour régulariser le cours des rivières et le niveau des lacs...

Ainsi, la compagnie des Gouin de Trois-Rivières, qui exploite des chantiers sur la Gatineau, construit le premier barrage de bois sur un affluent de la Gatineau : le barrage Gouin sur le Cabonga. Cette compagnie était réputée pour ses bateaux de bateaux de drave particuliers, conçus spécialement pour sauter *chutes et rapides*, comme le dit la chanson, et pour franchir sans encombre les barrages et les digues de bois.

## Les draveurs de la Gatineau

Gatineau

(Collection E.-I. Massicotte)

Assez lent

A. dieu, char, man, te ni, ve su beau ka, ké, bon.  
 que. Ven, ci le temps qu'est, si, ve; là il faut se quill.  
 ka, des d'eam se ré, u, ni, non, des sa, mes ras, sem.  
 blés, Jack Boyd les con, diu, sa: Cent hom, mes ras, sem.  
 blés, cent hom, mes ras, sem, blés.

- 2 -

L'hivernant, il nous quitte, sa poche sur le dos.  
 Tu l'éloignes bien vite, tu maudis la rivier'(e),  
 La rame et l'aviron, tu maudis jusqu'à l'air  
 Que nous y respirous.

- 3 -

Traversons la rivière, ne craignons pas le vent.  
 Suivons donc la lisière, où coule un gros courant.  
 Traversons le désert, quand même il serait tard.  
 Jack Boyd, not' grand "foreman" est un brave gaillard.  
 Est un brave gaillard.

- 4 -

C'est la gang de Deschênes qui est sur le "hard-work".  
 Ils marchent bien sans gêne et en ôtant leurs "frocks",  
 Faisant craquer leur bord de ces pesants rouleaux,  
 Raidissant leurs amarres presqu'au-dessus de l'eau,  
 Presqu'au-dessus de l'eau.

- 5 -

Sautons chut's et rapides et nageons adroit'ement !  
 Nos chemis's sont humides et sécheront lent(e)ment.  
 Rendons-nous au désert, car Gouin nous attend là.  
 Dessus le gazon vert, c'est lui qui "traitera",  
 C'est lui qui "traitera".

- 6 -

A nous aut's, bons draveurs, roulant le cabestan,  
 Ils diront dans leur coeur qu'il nous faut de l'argent.  
 En poussant à pleins bras sur nos machines,  
 Descendons jusqu'en bas sans que rien (ne) nous répugne.  
 Sans que rien (ne) nous répugne.

- 7 -

Buvons, mes chers confrères, à la santé de Gouin,  
 Trois ou quatre rasades et donnons-lui la main !  
 Prenons la Gatineau, descendons jusqu'en bas,  
 Car nos barques sur l'eau vont mieux qu'un "rabaska"  
 Vont mieux qu'un "rabaska".<sup>(1)</sup>

Source : *Vive la Canadienne*, p. 115

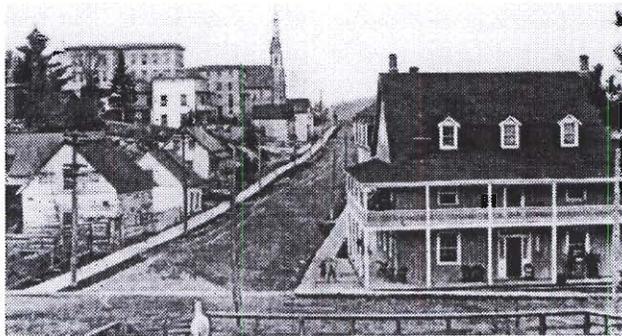
Le *Beau Kakébongué*, dont parle la chanson est en fait le lac Cabonga, qui s'appelait alors Cacabonga, signifiant en algonquin : batture de sable qui obstrue la décharge d'un lac. Quant à *Jack Boyd*, il s'agit de Jack Boyle<sup>42</sup> qui était le contremaître principal des Gouin à Maniwaki. Il est le père du non

42. Arrivé dans la région de Maniwaki en 1851, il y reste jusqu'en 1870.

moins célèbre Michael Boyle et de J. Edgar Boyle, dont il est question plus loin.

Les *bivernants* qui maudissent ainsi les villes et la drave, sont les derniers coureurs des bois qui travaillent quelques mois dans les chantiers, puis rejoignent les rendez-vous printaniers où s'assemblent voyageurs des compagnies de traite, Algonquins et Têtes-de-Boule, pour échanger marchandises et fourrures. Ils retournent ensuite sur leur petite terre défrichée quelque part sur la Gatineau pour y subsister jusqu'à l'automne suivant. Ces *bivernants* sont les ancêtres de la plupart de nos familles, tel Jean Beaudoin.

Le troisième couplet de la chanson évoque la drave et l'agilité particulière des bateaux – ou barges – des Gouin. Le Désert, c'est évidemment Maniwaki, où la compagnie avait ses bureaux d'embauche à même son splendide hôtel situé au coin des rues Comeau et des Oblats. Le *gazon vert*, qui serait pour nous une banalité, symbolisait à l'époque le luxe et la civilisation pour des hommes qui passaient leur vie dans des camps forestiers assez primitifs pour ensuite défricher et cultiver des terres au milieu des forêts. La *traite* de Gouin, c'est à la fois la paie bien méritée, et le bonus annuel versé en

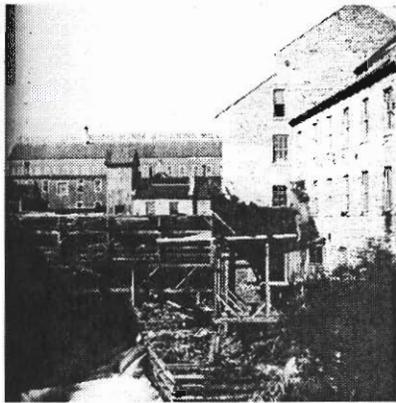


Le Comité socio-culturel de Maniwaki

*L'hôtel des Gouin, en plein centre du village  
de Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki).*

alcool dans l'hôtel de la compagnie. Le goût insatiable des draveurs et des bûcherons pour tous les alcools à leur portée est resté légendaire... Il fera la fortune des marchands et hôteliers de Maniwaki.

Le dernier couplet fait allusion à la concurrence qui existait entre les marchands de fourrure, employant des voyageurs qui se déplaçaient dans des immenses canots d'écorce, les fameux rabaskas, et les marchands de bois. Ces derniers couvraient les rivières de billots, rendant la navigation pratiquement impossible, sauf pour une barge conçue spécialement pour la drave. Les bateaux ainsi perfectionnés par les Gouin sont devenus les *bonnes*, ou *pointers*, qu'utilisait, entre autres, la *Canadian International Paper* (CIP)<sup>43</sup>.



ANC PA59231

La E.B. Eddy, vers 1870.

On établira également des scieries locales, dans les chantiers ou, plus souvent, près des villages naissants. Ces dernières restent cependant des initiatives individuelles et en ont d'autant plus de mérite. Mais les grosses scieries, qui embauchent durant l'été une bonne partie de ceux qui montent passer l'hiver dans les chantiers, sont pour la plupart installées à Hull.

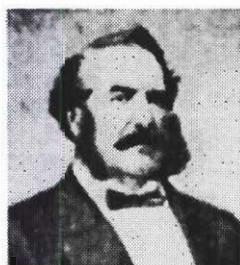
L'industrie du bois de sciage n'exigeant pas les meilleurs arbres et les meilleurs essences, comme c'était le cas pour le bois carré, on étend la coupe à un plus grand nombre

43. Il existe un exemplaire de ces barges au Château Logue, à Maniwaki.

d'espèces et on passe à des peuplements mixtes encore vierges, et très nombreux. Les forêts de la Gatineau semblent vraiment inépuisables...

### *Après le privilège (Gatineau privilege)...*

Le *Gatineau privilege*, qui assurait à Philemon Wright, à ses fils et à ses alliés, le monopole de la coupe du bois sur le bassin et les affluents de la rivière Gatineau, a officiellement pris fin en 1843. Les principaux entrepreneurs forestiers se retrouvent donc dans un marché regroupant un plus grand nombre de compétiteurs. Et comme les fluctuations économiques importantes de ces décennies



Louis Taché et al., *Le Nord de l'Outaouais*, (Ottawa : LeDroit, 1938, p. 131),  
*Joseph-Ignace Aumond*  
(1810-1879)

éprouvent durement les investisseurs, on assiste à une série de faillites ou de changements d'activité qui facilitent l'arrivée de nouveaux venus, comme Joseph Aumond<sup>44</sup>, venu de Montréal à Bytown vers 1830, pour y ouvrir une branche d'un magasin général montréalais. Aumond finira par se lancer à son propre compte dans le commerce puis dans l'exploitation forestière sur la Gatineau.

### *Les Wright cèdent leur place*

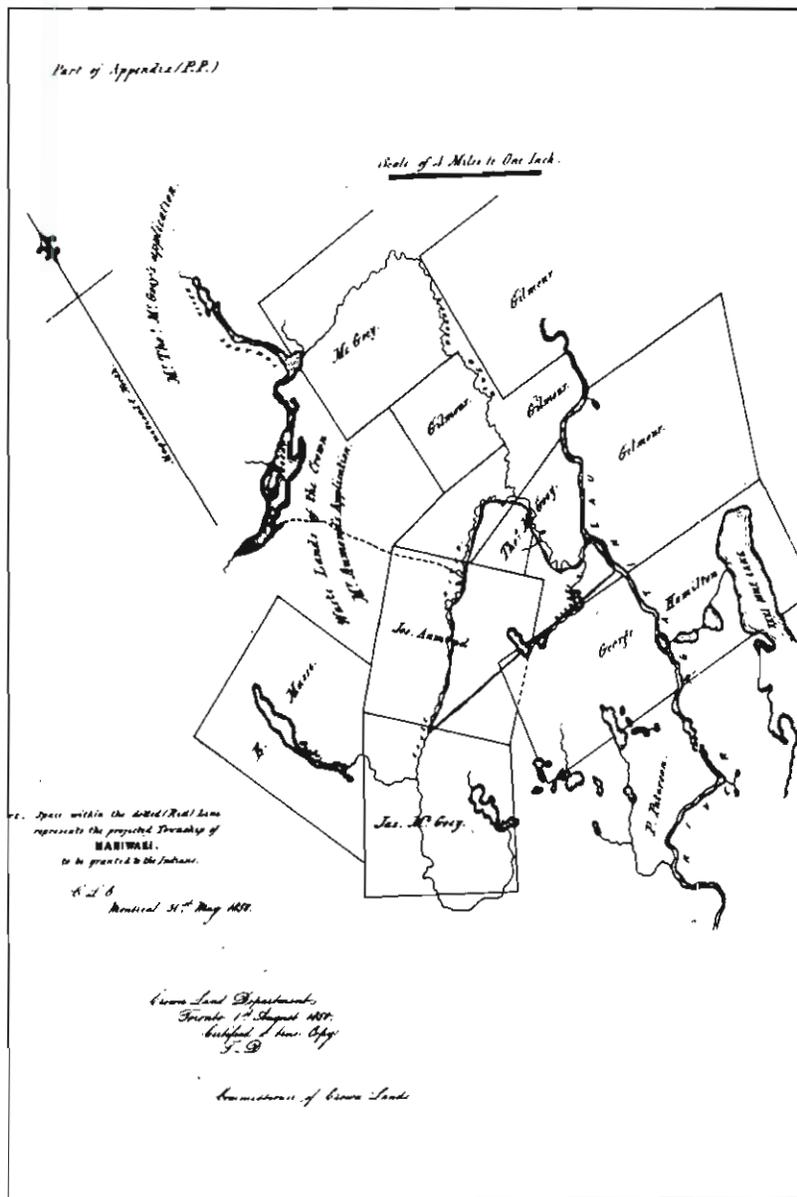
Les fils de Philemon Wright, qui possèdent, alors de grands entrepôts, des fermes d'approvisionnement, des magasins et des hôtels à Maniwaki, à Gracefield et en divers points de la Gatineau, se retirent peu à peu du marché; la compagnie

---

44. Important commerçant de bois, considéré à l'époque comme l'un des rois du bois de la région. Natif de l'Assomption. Dès l'âge de vingt ans, il se rend à Bytown, se lance dans le commerce du bois et deviendra l'un des plus grands marchands de bois de la vallée de l'Outaouais au XIX<sup>e</sup> siècle.

dirigée par George Benson Hall, de Québec, rachète leurs installations et leurs droits de coupe, puis revend les magasins et hôtels à des anciens commis désirant se lancer dans les affaires, comme Joshua Ellard, à Picanoc, ou comme John Backes ou Charles Logue, à Maniwaki. En 1851, les Wright cèdent leurs installations de la Haute-Gatineau à la famille Hall. Les Hall laisseront leur nom à la ferme qu'exploitaient les fils de Wright à Déléage, le long de la Gatineau (ferme des Hall, lac des Hall et crique des Hall...). La *George Benson Hall and Co. Ltd.* sera active et prospérera pendant plus de soixante ans; elle cesse ses opérations sur la Gatineau après 1888. Le gendre de Philemon Wright, Thomas McGoey, ainsi que ses fils, feront chantier pour les Hall, pour ensuite continuer à leur compte après la vente des installations de ceux-ci. Joshua Ellard sera leur principal agent avant qu'il rachète la ferme des Wright de Picanoc.

Une carte de la Commission des terres de la Couronne de 1850 montre pour la même année, la distribution des droits de coupe pour les environs de Maniwaki, en plus des limites projetées de la réserve indienne à créer. On y retrouve le nom des marchands qui, au lendemain du *privilege* qui fermait la Gatineau à une réelle concurrence, faisaient chantier dans notre région : Gilmour arrive en tête avec au moins cinq territoires exclusifs sur un peu plus d'une douzaine. James et Thomas McGoey, apparentés à Philemon Wright, suivent de près. Joseph Aumond, qui n'occupe qu'une concession, apparaît cependant comme ayant demandé des droits de coupe s'étendant du Grand lac des Cèdres jusqu'au lac Désert. En outre, en plus de George Hamilton qui possède les droits sur les deux rives de la Gatineau, au sud de la réserve indienne projetée, englobant le lac Blue Sea et le lac des Trente et Un Mille, on retrouve les noms de deux marchands moins connus : E. Masse et P. Paterson.

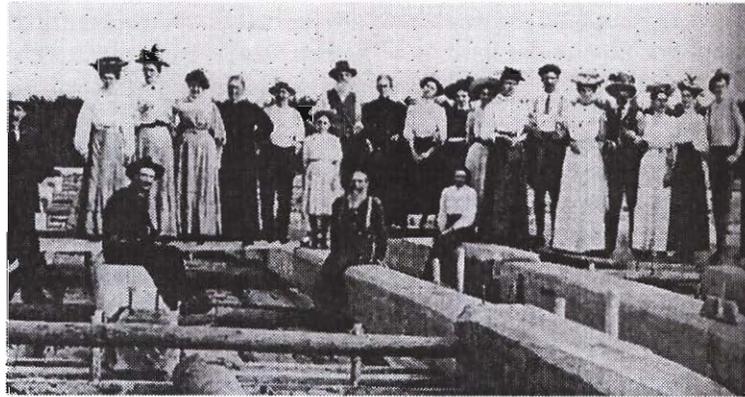


Collection : Le Comité socio-culturel de Maniwaki

Les limites des compagnies forestières aux environs de Maniwaki, en 1850.

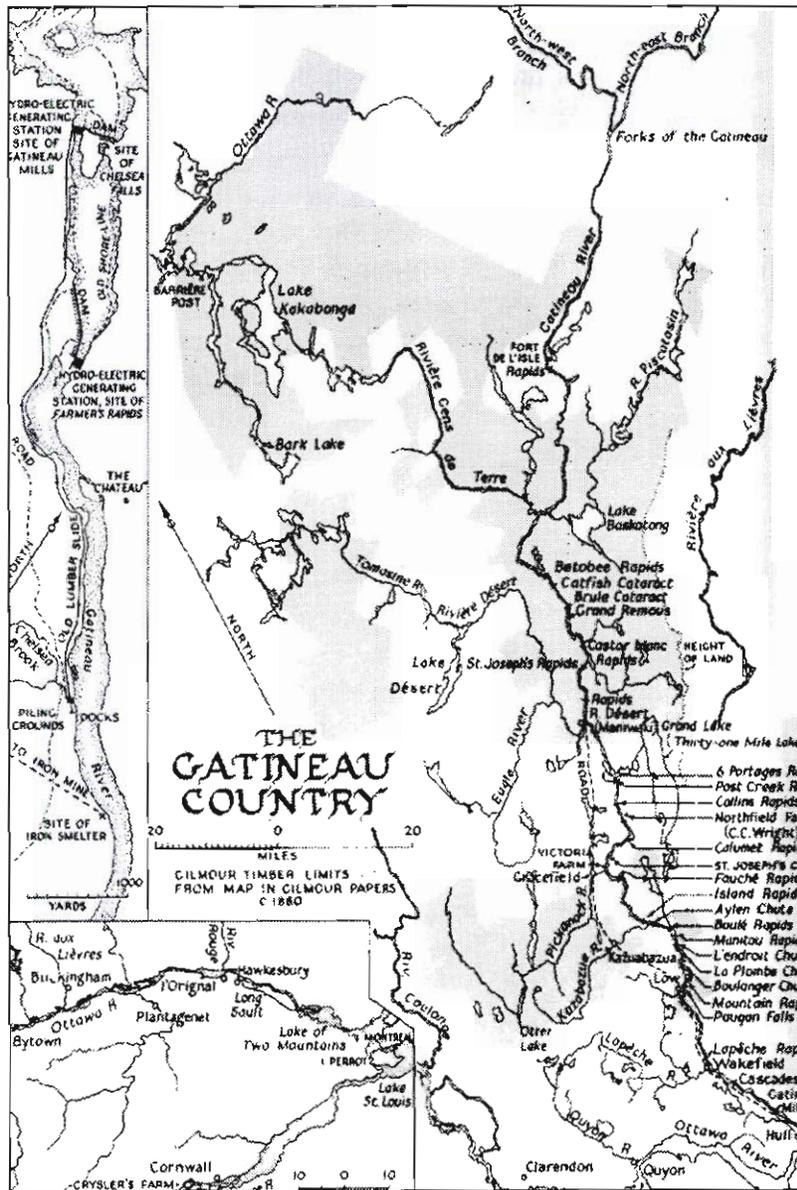
*Hamilton et Lowe*

George Hamilton qui, l'un des premiers, a contribué au développement de l'industrie forestière sur la Gatineau depuis 1809, a fait faillite. Établi d'abord à Québec, il avait lui-même financé, puis saisi un moulin à scie situé à Hawkesbury. Son entreprise, la Hamilton Brothers, était pourtant la mieux structurée du marché : lui-même dirigeait les opérations forestières et opérait le moulin à scie de Hawkesbury; un de ses frères faisait acheminer les trains de bois jusqu'à Québec, où il était établi, et se chargeait de faire embarquer tout ce bois sur les navires à destination de l'Angleterre. Un troisième membre de la famille, établi en Angleterre, s'occupait de la réception des chargements de bois de charpente qu'il écoulait sur les marchés britanniques... George Hamilton réussira pourtant, avec le secours d'un ancien employé nommé Lowe, à redresser son entreprise... C'est George Hamilton qui a construit le dépôt forestier et la ferme (destinée à nourrir ses employés) qu'on appelle encore aujourd'hui la *Ferme des Six*; elle avait été ainsi nommée parce qu'elle était le dernier relais avant d'arriver à Maniwaki, et qu'il restait pour y parvenir six portages à



C.C.N. 172-35; *Histoire de l'Outaouais*, p. 132

*Le dernier train de bois en 1908.*



Hurling Down the Pine, couverture intérieure  
Le pays de la Gatineau

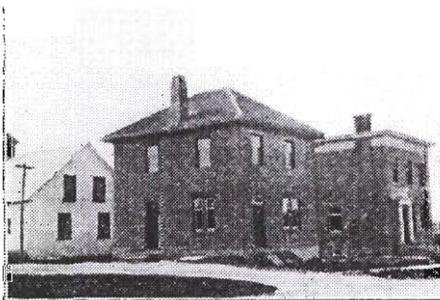
Carte des limites des Gilmour en 1880.

faire. En 1888 la compagnie des Hamilton vendra ses installations et ses droits de coupe à la *W.C. Edwards Co. Ltd.*, de Québec, qui opérait déjà depuis une vingtaine d'années sur la Gatineau. Le nom de Hamilton ne s'est pas transformé en toponyme, mais en revanche, son associé, Lowe, a laissé le sien au canton dont la municipalité de Low tire son nom. La principale ferme-dépôt des Hamilton était celle de la rivière Désert. Elle a donné naissance au village du même nom, vers 1850, et couvrait une bonne partie du centre-ville actuel de Maniwaki.

### *Les Edwards et les Gilmour*

Un autre entrepreneur de Québec, voué à faire fortune sur la Gatineau, commencera ses opérations sur la Gatineau en 1848 : Allan Gilmour. Dès le début il rachète un impressionnant moulin à scie, à Chelsea, où il achemine tout le bois coupé en amont. C'est lui qui exploite désormais l'immense ferme d'approvisionnement de Maniwaki, les chantiers de l'Aigle, de la Désert, du Bras-Coupé, de la

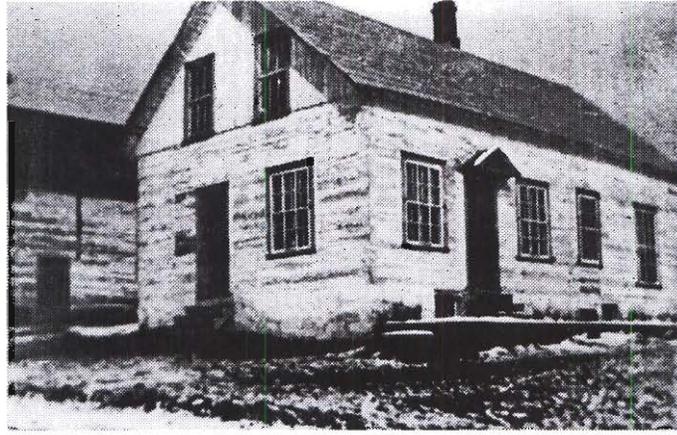
Tomasine, du Baskatong, etc. La compagnie *Gilmour* sera celle, bien avant l'époque moderne, qui aura embauché le plus de travailleurs dans toute la Haute-Gatineau. Ses bureaux étaient situés à même les installations de la ferme des Gilmour<sup>45</sup>.



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p.107*

*Bureaux de la W. C. Edwards Co. Ltd.  
à Maniwaki.*

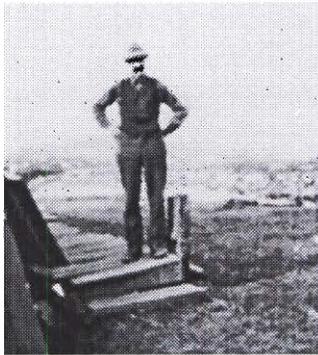
<sup>45</sup>. Les bureaux de la Compagnie Gilmour étaient situés au bout de la rue Gilmour, à Maniwaki. Aujourd'hui, la ferme Gilmour appartient à M. Maurice Nault.



Collection : Le Comité socio-culturel de Maniwaki

*Bureau d'embauche de la Gilmour & Hughson, à Maniwaki.*

Les entrepreneurs forestiers de la seconde moitié du dix-neuvième siècle sont donc mieux aguerris, plus structurés et mieux armés pour faire face à la compétition et aux fluctuations des marchés. Après les années 1880, seulement deux grandes compagnies forestières monopolisent pratiquement tout le travail des chantiers de la Gatineau : la W.C. Edward Co. Ltd. et la Gilmour & Hughson <sup>46</sup>.



Collection : Darlene Lannigan

*Jeremiah Quail, agent  
des Gilmour au village  
de Baskatong, vers 1900.*

Vers le tournant du siècle, ces compagnies, à leur tour, se départissent de certaines installations, qui sont reprises entre autres par Charles Logue, qui se charge alors de faire couper du bois pour leur compte et d'alimenter leurs chantiers à partir des grandes fermes qu'il leur aura rachetées. Ces deux entreprises cesseront leurs activités sur la Gatineau dans les années

<sup>46</sup>. On disait simplement à l'époque, travailler pour «les Edwards» ou pour « les Gilmour»...

1920. Après une crise majeure dans l'industrie du bois, elles vendront leurs installations à une multinationale américaine, la *Riordon*, qui deviendra la *International Paper and Power Co.* (IPP), mieux connue sous le nom de CIP.

## LES PIONNIERS-COMMERÇANTS

Quand les principales entreprises forestières de l'époque remettront en cause leur activité de coupe, en amont de la Gatineau, la première étape de leur retrait de l'industrie sera de se départir des installations qu'elles jugent trop coûteuses et trop difficiles à contrôler de loin. Elles liquident les magasins et les hôtels qu'elles avaient elles-mêmes ouverts près de leurs installations pour accommoder les milliers d'ouvriers qui y venaient travailler chaque année. On voit donc s'établir en Haute-Gatineau, sur le site même des principales fermes d'approvisionnement, de nouveaux commerçants ayant acheté l'un le magasin, l'autre l'hôtel ou encore des terres désormais moins utiles mais fort bien situées... Les équipements nécessaires au transport des voyageurs des chantiers, aux principaux points de traverse (il y en avait deux à Maniwaki) sont vendus à des particuliers et deviendront le gagne-pain de nouveaux commerçants <sup>47</sup>.

### *Le village des commerçants*

La situation privilégiée de Maniwaki, au confluent de deux des principales rivières de drave de l'Outaouais, y attire, dès le début des chantiers, les marchands de bois qui y installent

47. À Maniwaki, deux passeurs (chalands) étaient en opération : l'un reliait les deux rives de la Gatineau, à peu près où se trouve aujourd'hui le pont Maniwaki-Déléage (pour les chantiers de la Joseph et du Baskatong); l'autre raccordait les deux rives de la Désert, exactement à l'endroit où est construit le pont actuel et desservait les chantiers de l'Aigle et de la Désert.

des relais (*stopping places*) et des fermes d'approvisionnement. La Compagnie de la baie d'Hudson devient, quant à elle, une sorte de magasin général pour tous ceux qui fréquentent la région. Mais à partir de 1850, avec l'afflux des colons et la croissance des chantiers, d'autres commerçants viendront ouvrir leurs portes au *Désert*.

John Backes fut le premier marchand général à venir s'établir à Maniwaki, en 1850, si on exclut le poste de traite qui servait de magasin général depuis 1826. Backes était auparavant, selon toute vraisemblance, commis de magasin pour les frères Wright, probablement à la traverse de la Désert. Backes ne se contenta pas d'approvisionner les fermes environnantes et les travailleurs des chantiers en marchandises de détail. Il se lança dans la traite des fourrures avec les Algonquins de Maniwaki et les autres Algonquins nomades, de la tête des rivières. À sa mort accidentelle, en 1876 (selon Anastase Roy, il se noya à l'Esturgeon sur la Gatineau en 1876, lors d'un voyage de traite des fourrures, ou au Dépôt du Michomis <sup>48</sup>), il laissait un petit empire comprenant un magasin général, un hôtel, des terres agricoles louées à des journaliers et beaucoup d'équipements (animaux, chariots, canots, etc.). Son magasin était situé près de l'actuel pont de la rivière Désert. Il a été repris plus tard par les Donovan, puis par J.-H. Poirier.



Collection : Eldeen Moore-Lévesque

*Magasin Donovan, (Magasin J.-H. Poirier)  
Aujourd'hui : Édifice Fortin.*

Un autre ancien commis des Wright, Joshua Ellard, leur racheta en 1856 leurs installations, leur ferme, l'hôtel et le magasin construits à la traverse de la Picanoc. Il deviendra,

48. Dépôt de l'Esturgeon, au nord du réservoir Baskatong.

à compter de cette date, le premier entrepreneur forestier indépendant de la région, sous-contractant pour les Wright; il est devenu prospère en alimentant leurs chantiers en marchandises et en fournissant aux hommes gîte et matériel... Un autre marchand de l'endroit, lors de la construction de la voie ferrée, paiera de sa poche la construction de la gare locale, à la condition que son nom y figure en grosses lettres. Il s'appelait Patrick Grace; le village naissant deviendra donc Gracefield.



*Hôtel Picanoc*

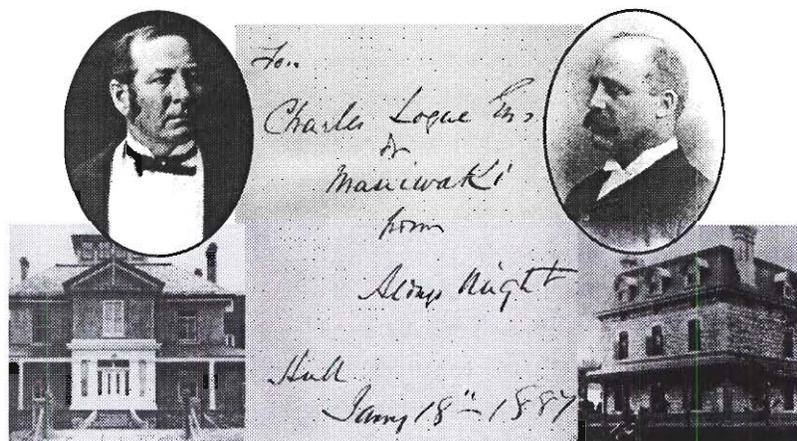
### *Charles Logue*

Charles Logue est le plus connu de ces fameux marchands généraux, qui accumulèrent des petites fortunes en allant chercher à Hull et Bytown des stocks de marchandises et de provisions qu'ils revendaient au détail dans les petites communautés en voie de s'organiser.

Né à Straban, en Irlande, il arriva au Québec vers 1850 avec ses frères William, John Patrick et James. De Québec, puis Montréal, il arriva sur la Gatineau en passant par Bytown. Il commença vraisemblablement à travailler dans les chantiers de la Gatineau, puis fut peut-être commis pour l'un ou l'autre des gros entrepreneurs forestiers avant de se lancer lui-même dans le commerce. Installé comme marchand général à la traverse de la Gatineau (près du Château Logue) dès 1867, avec ses frères, il y demeura jusqu'à sa mort en 1900. Le magasin qu'on retrouvait encore à cet endroit il y a quelques années, est le second qu'il y construisit. Il datait de 1874. En 1887, il fit

bâtir, à côté de son magasin, la splendide demeure de style second empire que les gens du coin allaient aussitôt surnommer le *Château Logue*, à l'exemple de la maison d'Alonzo Wright, petit-fils de Philemon Wright et député d'Ottawa qu'on appelait le *roi de la Gatineau*....

Outre son magasin de la Traverse de la Gatineau, Charles Logue construisit un autre commerce du même genre au coin des rues Roy et des Oblats. Il fut aussi agent des Indiens, propriétaire d'hôtel, exploitant forestier, marchand de fourrure, maître de poste... Marié en premières noces à Elisabeth Farrell <sup>49</sup>, puis à Annie Marjorie Kennedy. À sa mort, sa famille continua ses activités commerciales. Charles Logue laissa un petit empire à ses héritiers, dont Charles Edward



La Société historique de la Gatineau;  
*Un tour des deux Chelsea*, p. 5

*Alonzo Wright,*  
*le roi de la Gatineau.*

Histoire de l'Outrouais, p. 265

*Le château D'Alonzo Wright,*  
*(la « maison des Sœurs » au Collège Saint-*  
*Alexandre de Limbour).*

Photo par Maurice Carrière, d'après la photo  
exposée au Centre d'interprétation, du Château  
Logue

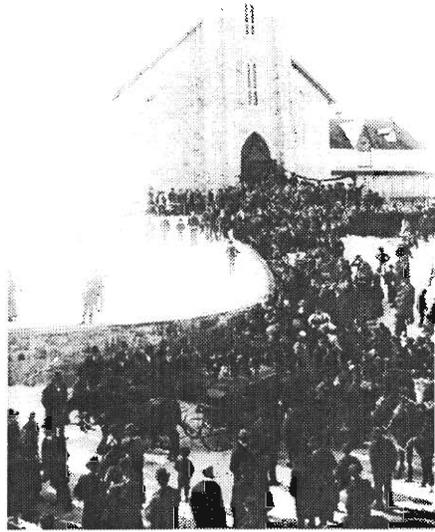
*Charles Logue, « le vieux »,*  
*le roi de la Désert*

Collection : Le Comité socio-culturel de  
Maniwaki  
*Le Château Logue en 1887.*

49. Fille de Patrick Farrell, marchand et maître de poste qui laissa son nom à Farrellton, entre Wakefield et Low.

Logue, son plus jeune fils, qui dirigera les destinées de l'entreprise jusqu'en 1930. C'est ce dernier qui restaurera le *château* et lui redonnera son aspect d'origine, après l'incendie de 1927. La Grande crise provoquera alors la faillite des entreprises de la famille Logue qui possédait alors trois magasins généraux, des chantiers, des fermes commerciales, etc.

Un autre fils de Charles Logue, James, le seul issu de son premier mariage, sera le premier maire de Maniwaki lors de l'incorporation municipale de 1904. Il exploitait aussi, depuis 1898, un magasin général à la traverse de la Désert.



Collection : Le Comité socio-culturel de Maniwaki

*Funérailles de Charles Logue,  
« le vieux », en 1900.*

Les deux éléments les plus déterminants de la prospérité de Logue sont, d'une part, la mort accidentelle de John Backes en 1876, et d'autre part la décision de la Compagnie de la baie d'Hudson de fermer son poste de traite et magasin général, le principal commerce de la région, en 1874. Agent des Indiens pour Maniwaki et le haut des rivières dans les années 1880, Logue succédera avec succès à la Compagnie de la baie d'Hudson comme principal acheteur de fourrures de la Haute-Gatineau jusqu'au tournant du siècle.

### *Les Irlandais de la Gatineau*

Après un premier élan de colonisation de notre région entre 1830 et 1850, de bien tristes circonstances allaient attirer le long de la Gatineau des centaines de nouveaux venus. C'est qu'à partir de 1845, l'Irlande, pays soumis à l'Angleterre comme le Québec, devenait la proie d'une série d'épidémies et de famines entraînant une misère et une mortalité incroyables. Des milliers et des milliers d'Irlandais, dont un bon nombre se retrouvèrent au Québec, ont été forcés de quitter leur île pour échapper à cette misère.



Source : *The Irish Famine*, p. 120

*Maison typique d'une famille irlandaise vers 1870.*

Charles Logue, Patrick Grace, John Cavanaugh et beaucoup d'autres pionniers de la Haute-Gatineau avaient un point en commun : ils étaient arrivés au pays après s'être exilés d'Irlande, alors en proie aux pires famines. De 1845 à 1868, la population de leur pays natal sera disséminée par la faim et par un exode massif vers l'Amérique du Nord. Affaiblis par l'extrême pauvreté, la faim et une suite de maladies contagieuses, les immigrants irlandais de la région durent traverser

la mer dans des bateaux de bois prévus pour le transport des marchandises. Ils durent d'abord passer par Grosse Île, sur le Saint-Laurent, puis Québec, Montréal, et enfin Bytown, où un agent des Terres les dirigeait vers la Gatineau.

Ils constituent pour une bonne partie des colons qui ont développé la Haute-Gatineau et défriché ses terres. Ces Irlandais se sont le plus souvent intégrés à des familles québécoises et ont laissé leurs noms en divers lieux de la Gatineau : Brennan's Hill, Mulligan's Ferry, l'île Lannigan, Château Logue, Gracefield, Farrellton, hôtel Murphy, ferme des McSheffrey, etc... Ces immigrants ont été fermiers, employés de chantiers, commerçants, hôteliers, et ainsi de suite. L'industrie forestière, en pleine expansion, et l'activité commerciale en faisant suite à la vague de colonisation, ouvrirent toutes grandes les portes de la région à ces nouveaux venus...

### *L'économie locale et le premier réseau de communication*

L'activité forestière, à la base de tout le développement de notre région depuis près de deux siècles, a donné aux autres activités économiques leurs premiers débouchés, leur raison d'être. Les magasins généraux et les hôtels, souvent construits avant la création des villages et, le plus souvent la raison de l'apparition de ces villages, ne sont qu'un aspect de cette activité grouillante. Tout ceci se passait avant que les colons ne soient vraiment nombreux, souvent même avant leur arrivée. C'est le développement des chantiers en forêt, au début, qui faisait vivre les premiers commerçants.

Les compagnies forestières ont eu la charge de construire la première route qui reliait Hull et Maniwaki. Cette route était praticable surtout l'hiver, alors que le gel

durcissait le sol et que la glace créait partout des ponts naturels. En plusieurs endroits, les voyageurs préféraient carrément faire route sur la rivière gelée quand le terrain était trop accidenté, ce qui était impossible durant les autres saisons.

Bien que la première route de terre aménagée le long de la Gatineau jusqu'à Maniwaki date de 1830, les ponts traversant les affluents de la Gatineau comme la Kazabazua, la Picanoc ou la Désert ne seront construits qu'entre 1885 et 1900. Durant toutes ces années, les compagnies forestières engageront des bateliers, ou passeurs, chargés de faire traverser les hommes des chantiers d'une rive à l'autre sur des chalands. Quand les compagnies ont commencé à se départir des grandes fermes d'exploitation, des magasins et des dépôts, des commerçants indépendants reprendront à leur compte le transport aux points de traverse, ajoutant à cette activité l'hébergement des voyageurs et la vente de marchandises, de vivres et de boissons. Un de ces passeurs, bien malgré lui, a marqué son époque d'un souvenir difficile à effacer...

### *Le passeur Sévigny*

Stanislas Sévigny opérait un chaland à la traverse de la Gatineau, à peu près à l'endroit où est construit l'actuel pont reliant Déléage à Maniwaki. Il possédait un *stopping place*, comme on disait à l'époque, une sorte de magasin-hôtel-taverne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le dépanneur-station service du boulevard Déléage. Au cours de l'été 1870, Sévigny, qui revenait d'un voyage épuisant à Hull et Bytown, où il s'était procuré des marchandises diverses et surtout une impressionnante quantité de boissons

alcoolisées, allait marquer notre histoire d'un façon bien triste. On se souviendra longtemps du drame de cet été, où Sévigny allait tout perdre : marchandise, fortune, réputation... Plus de 50 ans plus tard, dans les années 30, Anastase Roy, mentionne que les vieux parlaient encore du drame.

À la tombée de la nuit, ayant laissé sur la rive, son chariot, rempli de toutes les marques d'alcool disponibles, Sévigny, pressé d'aller se restaurer et dormir après une bonne semaine de voyage sur un chemin épouvantable, n'avait eu la force que de traverser ses chevaux et de mener son chaland sur l'autre rive. Malheureusement, son chariot n'était pas passé inaperçu. Sur la réserve indienne, les femmes algonquines qui avaient trop souvent à souffrir des excès de leur maris, se mirent à le suivre de loin, dans l'intention de faire disparaître la cargaison d'alcool... Une heure ou deux, après que le passeur eut laissé son chariot sur la rive, le groupe de femmes arriva à la traverse et commença à défoncer les bariques et à en vider le contenu par terre...

Quelques villageois se rendirent rapidement compte qu'un stock impressionnant de rhum, scotch, whisky, brandy et autres boissons était en train de se perdre... Plusieurs se précipitèrent avec des récipients, d'autres se couchèrent carrément par terre pour boire à même les flaques. Puis arrivèrent les hommes de la réserve indienne, aussi pressés de profiter de la manne qui se perdait; les femmes voulurent à tout prix les en empêcher et une belle bousculade s'ensuivit, tandis que Sévigny, se rendant compte qu'on dilapidait son inventaire, retraversait la rivière en hurlant et en criant à l'aide. Des coups de fusils retentirent.

Les villageois qui n'étaient pas déjà en train de boire à même les fûts sortirent en panique de leurs maisons;

entendant le passeur crier et sans doute tirer en l'air des coups de feu, on crut à une émeute devant la bagarre qui commençait sur la rive... Ce n'était rien, comparé à celle qui s'en venait : elle fut terrible et son souvenir resta gravé longtemps dans la mémoire des habitants des environs. Selon certains, il y eut des morts, à tout le moins des blessés. Les relations entre Algonquins et Blancs furent compromises pour longtemps, et la réputation du passeur, ternie à jamais. On le tenait responsable de tout : s'il n'avait pas eu l'habitude de vendre d'alcool aux Indiens, ce ne serait jamais arrivé. Et s'il se contentait de traverser les gens d'une rive à l'autre, et de leur offrir repas et gîte, on n'en serait pas venu là... Tout était de sa faute.

Le passeur ne fut pas long à comprendre qu'il n'avait plus sa place dans le patelin. Dès le lendemain l'hôtel et le chaland étaient à vendre et lui partait en catastrophe. On sut plus tard que Stanislas Sévigny s'était finalement installé au Castor Blanc, où il avait ouvert un autre magasin et hôtel (*stopping place*), au nord du village naissant d'Aumond. Il y rejoignait Vital Émard, le compagnon du grand Jos Montferrand. Ce sont les deux frères de Charles Logue, James et Patrick, qui achetèrent le chaland et l'hôtel de Sévigny, qu'ils revendront ensuite à Louis Ayotte, jusque-là gérant du magasin de Patrick Grace à Bouchette. Louis Ayotte et son batelier Jos Marcil seront les derniers à opérer le chaland de 1875 à 1897 lorsque le premier pont sur la Gatineau fera disparaître ce commerce...

## LA COLONISATION S'ORGANISE

En 1835, Jean Beaudoin décidait de *monter* au « Désert » et de s'y établir pour de bon avec sa femme et ses

jeunes enfants. Il note que le vieux Burke y possède déjà une ferme et que les chantiers des environs sont depuis longtemps en exploitation. La ferme du vieux Burke lui permettra de travailler à salaire et de survivre pendant quelques années, le temps de défricher sa terre et de la rendre productive. Les familles algonquines, jusque là campées sur la seigneurie des Sulpiciens, à Oka, ont déjà commencé à peupler le confluent de la Gatineau et de la Désert et quelques autres endroits sur la Gatineau. À la même époque, quelques familles s'établissent sur les rives du lac Sainte-Marie. Augustin Éthier arrive quant à lui en 1840 sur la Gatineau et s'installe sur la rive opposée à celle du futur village de Gracefield... Derrière ces premiers colons, des milliers d'autres arriveront qui peupleront les terres vierges des futurs cantons de la Gatineau; ils créeront des villages autour des anciens dépôts et à proximité des magasins généraux et des hôtels qui surgissent ici et là...

Après 1850, la surpopulation des rives du Saint-Laurent devient le principal problème du Québec. Il y a trop de monde pour les terres disponibles, les familles y sont trop nombreuses et les conditions de vie en sont durement affectées... Les marchands britanniques, qui se sont emparés de plusieurs des anciennes seigneuries françaises, spéculent en les divisant et en les revendant à fort prix, ce qui aggrave la crise. Le gouvernement colonial, pour réduire encore le nombre de terres indispensables à toute une génération de Québécois qui cherche désespérément à s'établir, appliquait à la lettre le rapport de Lord Durham<sup>50</sup> qui recommande d'inonder le Bas-Canada d'immigrants d'origine britannique afin d'angliciser l'ancienne colonie française. De plus en plus de jeunes en âge de fonder une famille se retrouvent ainsi en surnombre. Plusieurs de ces jeunes hommes, s'étant dirigés à Montréal pour chercher de l'emploi, s'engagent, comme on l'a

50. John George Lambton (1792-1840), gouverneur général du Canada (1838-1840).

vu, pour les chantiers de l'Aigle et de la Gatineau. Un grand nombre d'entre eux, après avoir passé quelques saisons en Haute-Gatineau, décident de retourner dans leur région d'origine pour *prendre femme*, puis remontent dans *les Pays-d'en-Haut*, c'est-à-dire dans tout le bassin de l'Outaouais, de la Gatineau, jusqu'aux Grands Lacs. Les premiers à s'établir dans la région, comme Beaudoin ou Éthier, vivent d'abord dans une pauvreté extrême. Ils ont tout à faire : prendre possession d'une terre, la défricher, construire une maison, trouver des animaux, fonder une famille... Pourtant, aussitôt la terre défrichée, les premières récoltes sont d'une abondance étonnante... Des centaines d'autres colons s'établiront rapidement sur les rives de la Gatineau et de ses affluents, colonisant les terres les plus fertiles et les plus facilement accessibles.

Augustin Éthier, arrivé à Northfield en 1840, racontait qu'après avoir pris possession de sa terre, il était resté trois jours sans trouver à manger. Il devint pourtant un des agriculteurs les plus dynamiques de la région. Il participa, avec les autres colons arrivés après lui, aux pétitions visant à faire cadastrer les terres situées au nord de Wakefield où, faute de limites précises, on était en butte aux querelles des compagnies forestières ou en désaccord avec d'autres colons qui cherchaient à s'établir.

Les missionnaires montent depuis quelques années déjà dans ce qu'ils appellent les *chantiers*, c'est à dire à la fois les communautés naissantes, les points de rendez-vous comme les traverses, les fermes forestières et les chantiers proprement dits, opérant à la tête des rivières. Quand les pères oblates prendront finalement le relais des missions des chantiers, ils feront de la colonisation de la Gatineau un défi qu'ils relèveront de façon impressionnante.

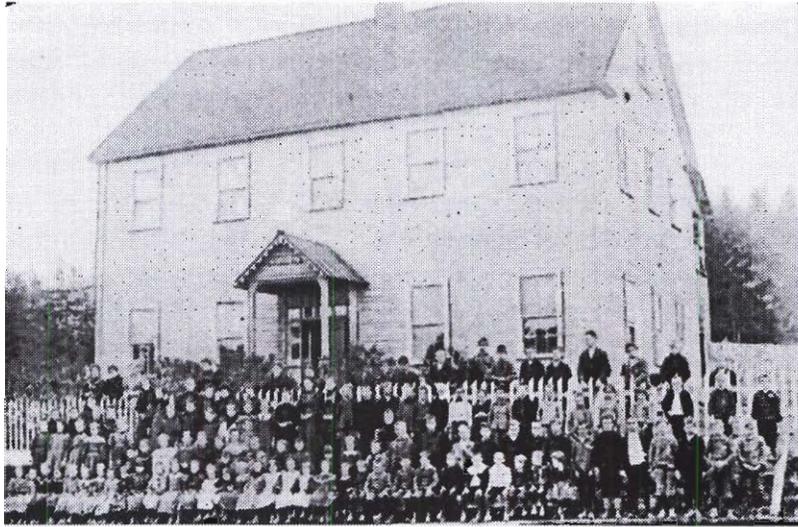
### *Le village des pères oblats*

Installé depuis 1848-49 au Désert, du côté nord de l'actuelle rue des Oblats, le père Clément peut être considéré comme l'un des fondateurs de Maniwaki. Dès 1849, il a fondé le village de Notre-Dame-du-Désert, à la traverse de la Gatineau. Le nouveau village comprend les quelques maisons algonquines des environs, les fermes de Jean Beaudoin et du vieux Burke, les dépôts et fermes forestières des Hamilton, Hall, Aumond, Gilmour et autres marchands de bois établis à proximité, et le poste de traite, où réside désormais un agent durant toute l'année. Le fort attire chaque printemps plusieurs dizaines de Têtes-de-Boule ou Gens des terres<sup>51</sup>. C'est ainsi que les coureurs des bois français nommaient les Algonquins nomades vivant aux alentours des lacs Barrière, Grand lac Victoria, Rapide, etc.

Dès 1851, ce premier village ne convient plus tout à fait aux missionnaires oblats, désormais plus nombreux et mieux organisés à Bytown. Le père Clément a aussi reçu des renforts. Maniwaki doit devenir une base permanente pour les longues expéditions qu'exigent les missions des chantiers et celles des Indiens disséminés le long des rivières jusqu'à la baie James. On décide alors de faire du *Désert* une nouvelle paroisse, structurée à neuf et organisée en quartier général des pères oblats pour tout le nord de l'Outaouais. Ce nouveau village-paroisse s'appellera Maniwaki, pour souligner le culte particulier qu'Algonquins et Oblats vouent à Marie<sup>52</sup>. Les Oblats exerceront désormais une influence déterminante sur toute la région et dans tous les aspects de la collectivité.

51. Les Têtes-de-Boule ou Gens des terres étaient des Indiens nomades qui fréquentaient la tête des rivières des Outaouais et Gatineau. Ils ont pour descendants, entre autres, les Algonquins du Grand lac Victoria.

52. Parmi plusieurs explications possibles de l'origine du nom de Maniwaki, on trouve celle que donnaient les Oblats eux-mêmes : Terre de Marie (*Mani* pour Marie, en langue algonquine, et *waki* désignant la terre, le pays). Autres explications : Terre du Grand Esprit, Rivière qui serpente (se référant à la Désert)



Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 76

*Couvent-école des Sœurs Grises, rue des Oblats, avant 1902.*

Le père Clément sera nommé supérieur de la communauté oblate et résidera en permanence à Maniwaki à compter de 1851. Les missions de la Petite-Visitation-du-Lac-Rond (Bouchette), de La Visitation (Gracefield) et celles des chantiers de l'Aigle, de la Désert, de la Joseph et de toute la Haute-Gatineau seront placées sous son autorité. La petite maison de Passanjewan, quoiqu'agrandie par le père Clément, ne suffit évidemment plus. Une chapelle convenable<sup>53</sup> sera construite à côté, et la résidence temporaire des missionnaires y sera aménagée. Après la construction du presbytère, puis de l'église actuelle, la bâtisse sera prêtée aux soeurs Grises de la Charité, arrivées à Maniwaki pour organiser une première école française. Les pères Oblats se construiront, dès 1868, une résidence beaucoup plus spacieuse sur la colline, l'actuel presbytère l'Assomption. L'église de pierre date de 1869. Quand les Soeurs Grises, se seront fait construire un couvent-résidence

53. Ce bâtiment, situé à l'emplacement actuel de l'épicerie de Nelson Richard, sur la rue des Oblats et servira à la fois de presbytère et de chapelle jusqu'en 1869.

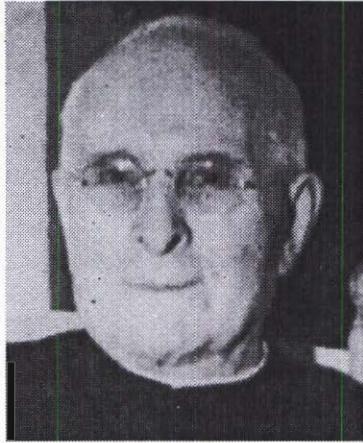
près de la grande église, les pères vendront le terrain où s'élevait la maison de Passanjewan ainsi que leur première chapelle au forgeron Dennis Cavanaugh, qui y construira un magasin général.

### *Les missions des chantiers*

Les pères oblats sont venus s'installer au confluent des rivières Gatineau et Désert pour une raison principale : faire de cet endroit le point de départ des missions des chantiers et des Indiens sur la rivière Gatineau, de la Victory à la tête des rivières des Outaouais, Gatineau, Saint-Maurice et jusqu'à la baie James...

On peut difficilement imaginer aujourd'hui la fougue et la ferveur qui poussaient ces hommes à parcourir des milliers de kilomètres sur des rivières dangereuses et franchir des portages éreintants, pour atteindre, au prix de grandes fatigues, les chantiers situés dans les endroits les plus reculés. Le but de ces pénibles périple : confesser des géants qui travaillaient dur et menaient une vie de misère. Dans les chantiers, les hommes étaient exposés à des dangers constants, les accidents étaient nombreux et de fréquentes rixes opposaient des hommes rudes où les plus forts faisaient la loi et devenaient des héros... Les missionnaires poussaient toujours plus loin leurs expéditions régulières afin de rejoindre les chantiers éloignés de la Gatineau et offrir leur ministère aux groupes de chasserurs indiens sur les bords mêmes de la baie James.

Les missions ne sont qu'un aspect du rôle assumé par les Oblats en Haute-Gatineau. Depuis le moment où le père Clément a pris l'initiative de fonder un village au lieu dit du Désert, et pendant des dizaines d'années, les missionnaires



Programme-souvenir du centenaire de  
Maniwaki, p. 38

Le père J.-Étienne Guinard <sup>54</sup>,  
o.m.i. (1864-1965)

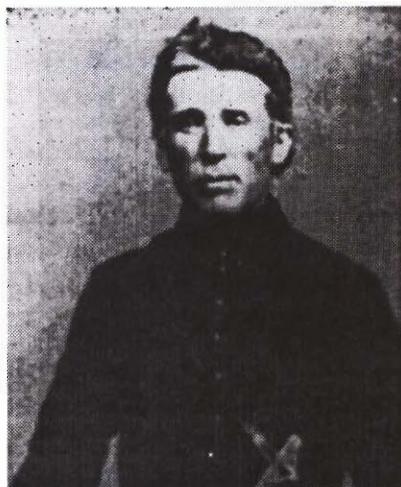
oblats auront véritablement construit notre bout de pays. Ils ont défriché des terres, colonisé la région, construit des moulins, encouragé l'industrie... Le noyau du village d'Aumond s'est d'ailleurs longtemps appelé le *Moulin-des-Pères*, avant de prendre le nom de Ferme-Joseph, en mémoire du commerçant Joseph Aumond. Les Oblats seront également les premiers entrepreneurs à construire un pont sur la Gatineau... La rue qui débouche en face de l'ancienne résidence de Charles Logue nous rappelle

le souvenir du père Camille Laporte <sup>55</sup>. Il mourra en 1900, après s'être épuisé à faire dresser les piliers du premier pont. On lui doit également la construction du deuxième couvent de Maniwaki, juste à côté de la grande église. La municipalité de Déléage porte le nom d'un autre supérieur oblat de Maniwaki qui, à force de voyages à pied et en canot, de pétitions et d'efforts acharnés est arrivé à coloniser un canton presque complet avec des effectifs catholiques alors que le gouvernement colonial cherchait plutôt à le remplir d'immigrants anglo-protestants... La fondation du village de Notre-Dame-du-Désert, qui deviendra rapidement Maniwaki, est véritablement due à l'implication des pères oblats et à leur volonté d'y

54. Père oblat, né à Maskinongé, le 17 octobre 1864, ce fils de fermier s'engage tardivement dans la prêtrise; sa première affectation est la région de la baie James, dans le nord de l'Ontario, de 1892 à 1898. Il passe la plus grande partie de sa vie missionnaire en Haute-Gatineau. Il s'attache aux populations amérindiennes qu'il dessert, en apprenant leurs langues et en explorant leurs territoires. En 1960, il publie un ouvrage très utile en toponymie arborigène : *Les noms indiens de mon pays : leur signification, leur histoire*. (Commission de toponymie du Québec)

55. Curé résident à Maniwaki de 1892 à 1900. Au détriment de sa santé, le père Laporte se dévoua sans compter, effectuant des collectes d'argent et organisant des corvées pour ériger ce pont où il travailla lui-même plus que tout autre.

voir s'organiser une communauté prospère. La présence des marchands de bois et l'afflux des travailleurs forestiers et des colons leur aura permis de concrétiser leur vision d'une région à coloniser. Ils ont donné à Maniwaki les institutions propres à une petite ville destinée à être le centre d'une vaste région. Dès les premiers moments de son développement, ils ont encadré la Haute-Gatineau et lui ont permis de passer d'un bassin d'exploitation des richesses naturelles à une région de colonisation, en plus d'assurer l'équilibre ethnique de l'immigration, ce qui était loin d'aller de soi à l'époque.



Corporation municipale de Déléage  
(1881-1981), p. 12

*Le père J.-R. Déléage* <sup>56</sup>, o.m.i  
(1821-1879)

### *Les premiers villages de la Gatineau*

Outre Maniwaki, fréquenté depuis la nuit des temps par les chasseurs algonquins et les coureurs des bois et où on retrouve des chantiers dès 1820 et un fort de traite en 1819, les villages de Lac-Sainte-Marie, de Gracefield et de Bouchette sont les plus anciens de la région. Ils remontent à l'établissement des premiers chantiers forestiers et à la construction par la famille Wright, par G. B. Hall et par George Hamilton des premiers dépôts de marchandises le long de la rivière Gatineau.

56. Jean-François-Régis Déléage, né à Saint-Sigolème en France. Supérieur des Oblats à Maniwaki (1853-1879), il est à l'origine de la fondation de plusieurs paroisses. L'histoire le surnommait *le roi du Désert*. Il arrive de Gloucester près d'Ottawa, en 1853. Il est à l'origine de la venue des premières familles irlandaises, Milmore, Donohue, Brady, Ryan, Vanance, Logue, Thompson, Lynche, qui répondant à l'appel de leur ancien curé, s'établissent sur les terres de Maniwaki. (Jean Cournoyer, *Dictionnaire des noms propres : le petit Jean*)

Par ailleurs, dès 1848, Mgr Guigues, dirige, de son nouvel évêché d'Ottawa (que l'on prononce Outaouais), la Société de colonisation de l'Outaouais. C'est à ce titre que l'évêque accueille la requête des premiers colons de la Haute-Gatineau et la porte au gouvernement afin de faire cadastrer les cantons du nord de la Gatineau. Mgr Thomas Duhamel lui succédera ensuite, tant comme évêque que comme président de la Société de colonisation. C'est surtout lui, en fait, qui donnera l'impulsion nécessaire au peuplement de la vallée de la Gatineau par des francophones. Malgré une crise de surpeuplement des anciennes seigneurie, comme nous l'avons déjà dit, rien n'est fait au niveau gouvernemental pour diriger le trop plein de population québécoise vers les régions nouvelles comme l'Outaouais. Étouffé par le régime anglais qui impose l'Union après l'écrasement des Patriotes, le gouvernement québécois ne peut fournir d'argent; le gouvernement anglo-colonial refuse toute forme d'aide à la colonisation française tant sur la Gatineau que dans la région de l'Outaouais, qu'il réserve à l'immigration britannique. Malgré tout, depuis le début des années 1830, des bûcherons ont commencé à défricher à leurs frais et à s'établir sur des terres bordant la rivière Gatineau et ses affluents.

### *Lac-Sainte-Marie*

Le lac que forme un bras de la Gatineau, à peu près à mi-chemin entre Bytown et Maniwaki sera un des premiers endroits où s'établiront les pionniers de notre région, outre Maniwaki. On raconte que le nom du village de Lac-Sainte-Marie <sup>57</sup> viendrait du prénom de la première femme à y arriver, vers 1835 : Marie Léveillée. Dès 1848, les missionnaires qui ont précédé Mgr Guigues sur la Gatineau ont noté une

57. ANC. : Hincks; ouvert à la colonisation vers 1840; municipalité de Hincks (1872) dans le canton de Hincks. Fondée en 1840, la paroisse de Saint-Nom-de-Marie reconnue officiellement en 1902; bureau de poste dénommé Lake St. Mary à compter de 1882; en 1875 : hommage à une pionnière, Marie Léveillée. Il recevra son nom présent en 1916. (Commission de toponymie du Québec)

petite communauté organisée aux abords d'un petit lac et qui porte « le doux nom de Marie... » Comme les autres villages, celui-ci est né des chantiers développés aux alentours. Le lac, raccordé à la rivière Gatineau, seule voie de communication à l'époque, est un site exceptionnel qui attire les premiers colons. Les forestiers y ont vraisemblablement défriché les berges, laissant de grandes clairières. C'est là que s'établiront quelques-uns des premiers colons de la Gatineau. L'évêque d'Ottawa, à son passage en 1848, note que quatorze familles y vivent, toutes très pauvres.

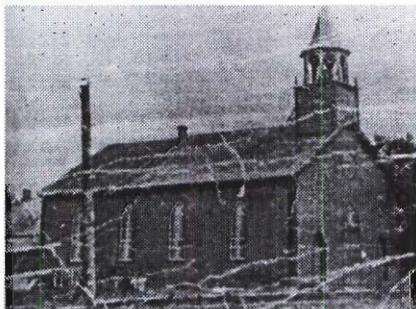


Collection : Françoise Lafrenière

*La maison Henri.*

La maison Balthazar Henri est l'une des plus anciennes de toute la Haute-Gatineau. Construite aux alentours de 1850, elle fut habitée jusque vers 1970.

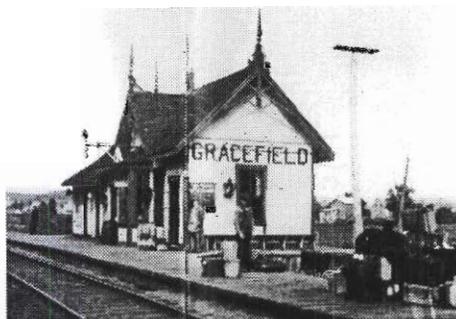
## *Gracefield*



*Première église de Gracefield, construite en 1857, par le père Andrieux, supérieur oblat de Maniwaki.*

*Au cœur de la Gatineau*

Comme nous l'avons dit précédemment, très souvent, les entrepôts et magasins forestiers – propriétés des grandes compagnies et premier point de ralliement, deviennent le noyau de futurs villages. Ainsi est né Gracefield, où deux fils de Philemon Wright possédant l'un, la ferme Victory (ou Victoria), au bord de la Picanoc, et l'autre la ferme Northfield, ont attiré les premiers colons. Les pères oblates donneront le nom de La Visitation à cette mission, qu'ils desservent alors à partir de la maison d'Augustin Éthier, à Northfield. Pendant près de cinquante ans, La Visitation gardera son nom, malgré le fait que les arpenteurs gouvernementaux aient baptisé le nouveau canton environnant Wright.



*Up the Gatineau, Vol. 7, page couverture.*

*Ancienne gare du chemin de fer de Gracefield*

Plus tard, au moment de la construction de la voie ferrée, le marchand Patrick Grace fournira de sa poche la somme nécessaire à la construction d'une petite gare du côté nord de la Picanoc, à la condition que son nom y figure en grosses

lettres. Le village qu'on appelait jusqu'alors, selon que l'on parlait français ou anglais, Wright ou La Visitation <sup>58</sup>, devint donc Gracefield...

### *Bouchette*

Comme la plupart des villages de la région, Bouchette doit son apparition au développement des chantiers environnants. Vers 1830, les frères Wright y ont établi une ferme forestière, laquelle fut par la suite donnée à George Hamilton, puis à la W. C. Edwards Co. Ltd en 1888. Une chapelle de mission a été établie à la « Petite-Visitation-du-lac-Rond » par les Oblats et remplacée en 1854 par l'église de Bouchette. La municipalité est constituée en 1872 <sup>59</sup>.

Les terres du canton qu'on mesura aux environs de Bouchette, et celles de Cameron, de l'autre côté de la rivière, comptent parmi les plus fertiles de la Haute-Gatineau. Bouchette reste aujourd'hui une communauté où l'agriculture est pratiquée avec succès.

### *Lac-Cayamant et Chénier*

D'autres villages naîtront de l'exploitation forestière le long de la Gatineau et de ses affluents. Ainsi, le Dépôt-de-l'Aigle, le plus riche chantier mis en exploitation au dix-neuvième siècle, est accessible en remontant la rivière Désert, puis la rivière de l'Aigle; on peut également l'atteindre en remontant le cours de la rivière Picanoc depuis les environs de Gracefield. C'est la route que privilégieront les hommes des chantiers, dont les familles s'installeront bientôt sur les rives du lac Cayamant.

58. anc. : Wright, Picanoc, Victory; 1849 : mission de La Visitation et paroisse officielle en 1901; 1864 : municipalité canton de Wright; 1883 : bureau de poste de Gracefield et officiellement érigée en 1905; la MRC de La Vallée-de-la-Gatineau, créée en 1983 y a installé son siège administratif. (Commission de toponymie du Québec)

59. anc. : Six-Portages; municipalité érigée en 1858 et le canton en 1872, l'actuel territoire provient de la fusion, en 1980, de la municipalité du canton de Bouchette et de celle de Cameron; cette dernière créée l'année de la Confédération. (Commission de toponymie du Québec)

La maison construite par Louis Lachapelle avant 1883, sert de premier bureau de poste (Lake-Cayamant) à la petite communauté naissante que les hommes des chantiers nommaient d'un nom algonquin plus ou moins bien prononcé et qui devint Lac Cayamant <sup>60</sup>.

Un magasin général-bureau de poste, construit en 1892 par Isidore Chénier est, quant à lui, à l'origine de ce qui fut un jour un hameau, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un lieu dit de la municipalité de Wright. La maison Chénier existe encore aujourd'hui; elle sert d'épicerie-dépanneur.

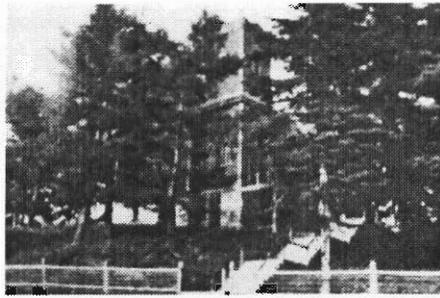
### *Les deux villages du Désert*

La traverse de la Gatineau, où se sont installés Jean Beaudoin, les pères oblats, Charles Logue et la plupart des colons de religion catholique, c'est en fait le premier village de Maniwaki. C'est cet endroit qui dès 1849 a été nommé Notre-Dame-du-Désert <sup>61</sup>. La paroisse, elle, recouvrait dans les faits toute la Haute-Gatineau, de la source des rivières jusqu'au lac Sainte-Marie... Les catholiques avaient un peu tendance à confondre, à Maniwaki, paroisse et village. D'autant que Notre-Dame-du-Désert, (oubli ou négligence) n'a jamais été dûment incorporée... Il s'en suivit une certaine frustration chez les anglo-protestants, Anglais comme Écossais, qui choisirent de se concentrer plutôt à la traverse de la Désert. Le fort de traite, tenu par des Écossais, et la ferme forestière et dépôt de la compagnie *Hamilton* deviennent le point de rattachement de cette petite communauté. Une église

---

60. Cayamant serait une adaptation de l'Algonquin Kakgama, Kandikagamaw ou Kandikagama (lac Porc-épic) ou Kantuagama (lac à la grande baie); aussi anc. Kantuegama, Kadikagaman, Cauyemont et Caugemont; bureau de poste : Lake Cayamont (1902-1943); paroisse : Saint-Roch-du-Lac-Cayamant (1918); municipalité de Cayamant à la fin de 1988.(Commission de toponymie du Québec)

61. Anc. : mission Notre-Dame-du-Désert : River Desert; Maniwaki (avant 1850); 1826 : poste de traite; 1851 : l'Assomption-de-Maniwaki érigée canoniquement en 1851; depuis 1854 : River Desert; 1875 : Maniwaki; 1904 : municipalité de canton; 1930 : village; 1957 : ville. (Commission de toponymie du Québec)

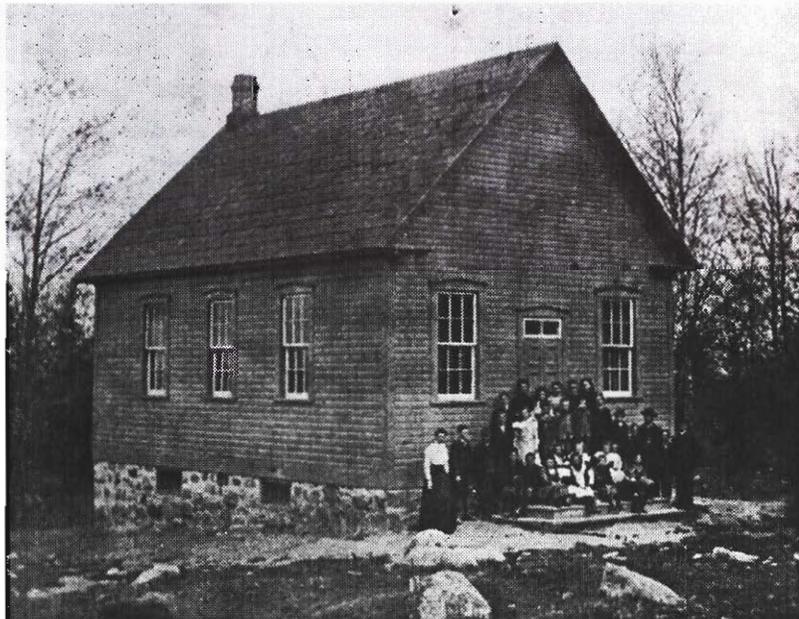


*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 33*

*L'église anglicane*

presbytérienne fut construite près du poste de traite, puis un magasin et une école... Après un incendie, on reconstruisit l'église écossaise en face de l'hôtel-de-ville actuel, rue Principale Sud. On finit par donner le nom de *Rivière Désert* (pronon-

cé à l'Anglaise) à ce semblant de village qui occupait les deux rives de la rivière Désert à l'endroit où passe aujourd'hui le pont de la rue Principale. Les anglicans construisirent aussi une église, sur le site aujourd'hui occupé par l'Auberge de la Désert, rue Commerciale. Elle sera la proie des flammes en 1903, et reconstruite sur son site actuel, rue Notre-Dame.



Collection : Le Comité socio-culturel de Maniwaki

*La première école protestante.*

Ce ne sera qu'en 1904, lors de l'incorporation officielle de Maniwaki comme village, avec un maire et un conseil municipal, que Rivière-Désert et Maniwaki ne feront plus qu'un.

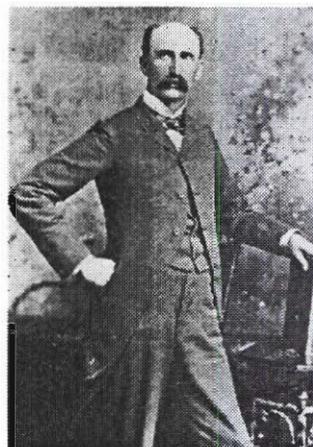


ANQ, Hull, Fonds Foster Bennett

*La traverse de la Désert, à Maniwaki, vers 1880.*

### *Les premiers notables de Maniwaki*

Vers la fin du siècle dernier, après plus de cinquante ans de développement continu et de croissance économique à peu près soutenue, Maniwaki et la Haute-Gatineau comptent un petit cercle de notables. Ils sont le médecin de la paroisse, le notaire, les commis-gérants des compagnies forestières, les marchands généraux, les entrepreneurs, etc. On les retrouve partout, créant des clubs de loisir, organisant des courses de chevaux, toujours au centre des activités tant économiques que sociales.



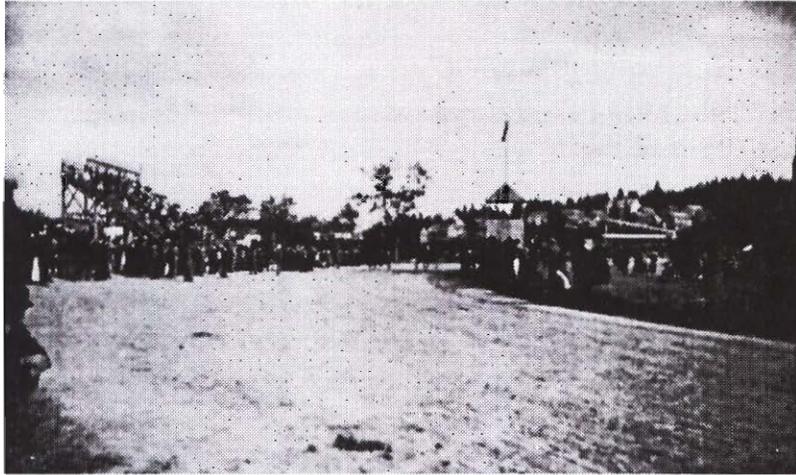
*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 87*

*Dr Joseph Comeau,  
médecin et agent des Terres, de  
Maniwaki. (1878-1897)*

Ainsi, le notaire Timoléon Lacourcière, de Maniwaki, qui voit défiler chez lui la plus grande partie de la population de la région, tient également le bureau de poste, point central de la petite communauté. Il sera l'initiateur du projet de construction du barrage du Corbeau, en aval de Maniwaki, construit en 1905. Le docteur Joseph Comeau, en plus d'être pendant de

longues années, le seul médecin pratiquant des environs, est, avec le marchand Anastase Roy et quelques autres, à l'origine de la création d'une section locale des *Forestiers Catholiques*, le premier club social à exister en Haute-Gatineau. La branche de Maniwaki sera mise sur pied en 1893.

Charles Logue, dont nous avons déjà parlé, cumule le rôle de marchand général, de traiteur de fourrures, d'agent des Indiens, d'entrepreneur forestier, d'industriel...

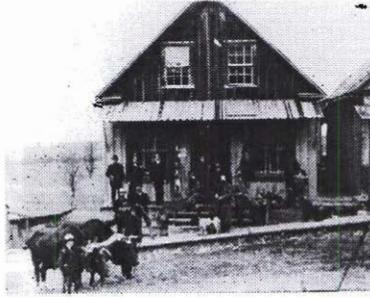


*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 132*

*Terrain de courses sur la Pointe des Pères, vers 1890.*

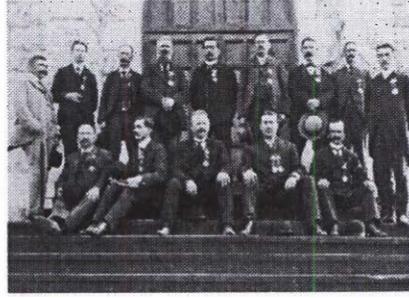
## NAISSANCE D'UN VILLAGE

Au tournant du siècle, Maniwaki commence à ressembler à une petite ville campagnarde en voie d'industrialisation. Longtemps restée un simple lieu de rendez-vous pour les chasseurs et les marchands de fourrure, elle est devenue au début du XIX<sup>e</sup> siècle une plaque tournante de la coupe du bois. Après



Collection : Le Comité socio-culturel de Maniwaki

Les Forestiers catholiques,  
au retour de la chasse, vers 1893  
devant le bureau de poste du notaire  
Timoléon Lacourcière,  
rue des Oblats, local qui leur  
servait de lieu de réunion.  
(Au centre de la photo, on aperçoit le  
Dr Joseph Comeau, tenant  
un chien en laisse.)



Collection : Eldeen Moore-Lévesque

Photo prise vers 1897-1900

1<sup>re</sup> rangée :

France Nadon, Edmond Joanis  
W.-J. McSheffrey, Anastase Roy,  
John Cavanaugh.

2<sup>e</sup> rangée :

Jos Paquette, Tancrede Tremblay,  
Alfred Noël, Tom Fitzgerald,  
Napoleon Vaillancourt, Arthur Roy,  
John Brennan, John Cavanaugh.



Collection : Pierre Deslauriers

Charte de l'ordre des Forestiers catholiques, premier club social  
fondé à Maniwaki, en 1893.

1850, Maniwaki est le carrefour commercial de toutes les fournitures des chantiers de la Gatineau supérieure et des villages naissants environnants. La prospérité de la petite ville et le dynamisme de ses premiers habitants sont tels qu'elle est en voie de se transformer en sous-centre industriel aux allures très avant-gardistes pour l'époque.

Le chemin de fer est en construction et se dirige vers Maniwaki en provenance de Hull et Ottawa. On prévoit raccorder à Maniwaki le terminus du Train du Nord, en provenance de Montréal. Maniwaki sera au centre de tout le réseau ferroviaire de l'ouest du Québec. Les moulins à scie, de plus en plus nombreux, engagent de plus en plus de gens. Les compagnies forestières demandent non seulement des milliers d'hommes pour répondre aux besoins des moulins à scie et à papier, mais aussi des marchandises innombrables et des quantités impressionnantes d'outils, de vêtements, d'aliments... Bref: de tout ce que peuvent fournir les marchands de Maniwaki.

Le barrage électrique construit au rapide du Corbeau par la Compagnie d'électricité de Maniwaki, sera un des premiers à entrer en fonction et à fournir une assez large population par son propre réseau de distribution. Le télégraphe dessert déjà la Haute-Gatineau depuis 1872; il sera remplacé par le téléphone dès 1902.

« Des ponts relient maintenant les rives de la Gatineau et celles de la Désert, et ouvrent en permanence l'accès aux chantiers et aux villages de colonisation à Maniwaki. L'afflux incessant des nouveaux colons pousse toujours plus loin l'occupation du territoire et la construction des routes. La prospérité semble ne devoir jamais finir... Il ne fait aucun doute que le siège d'un futur évêché des « Pays d'en Haut » sera à Maniwaki et nulle part ailleurs.»<sup>62</sup>

62. Alexis de Barbezieux, *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*, (Ottawa : s.m., 1897)

## LE TRAIN S'EN VIENT... (1871-1904)

La construction de chemins de fer, au Québec, est synonyme de développement industriel et de politique de colonisation. Le développement de la région du Lac-Saint-Jean, par exemple, s'explique en bonne partie par la construction d'une voie ferrée qui, dans les années 1870-80, reliera la région à Québec. La première ligne de chemin de fer avait été construite en 1836 entre Saint-Jean-sur-Richelieu et Laprairie, au sud de Montréal. Il s'agissait de voitures attachées ensemble et tirées par un équipage de chevaux. En 1848, deux autres lignes de chemin de fer étaient ouvertes au Québec. Montréal sera rattachée au réseau en 1854. Quant à l'Outaouais, ce sont des motifs commerciaux et industriels qui justifient son rattachement à Montréal par chemin de fer. Puis, au fil du développement de la région, des lignes secondaires se rattachent au tronc principal...

En 1871, pour la première fois, des hommes d'affaires de Hull se réunissent pour amasser les capitaux nécessaires à la construction d'une ligne de chemin de fer reliant Hull à Maniwaki, et qui devait se poursuivre éventuellement jusqu'en Abitibi. Parmi eux, les forestiers Ezra Butler Eddy<sup>63</sup> et Alonzo Wright font figure de pionniers du *Ottawa & Gatineau Valley Railroad*. Alonzo Wright, un des héritiers des entreprises Wright et député de la région au parlement fédéral, se fait pompeusement appeler le *roi de la Gatineau*... Il

---

<sup>63</sup>. (1827-1906) Originaire de Bristol (Vermont), il s'établit à Hull en 1854, où il met sur pied une fabrique d'allumettes et des scieries. Député conservateur à l'Assemblée législative de la circonscription d'Ottawa (1871-1875), il a également servi sa municipalité comme échevin (1878-1888) et comme maire (1881-1888). (Commission de toponymie du Québec)

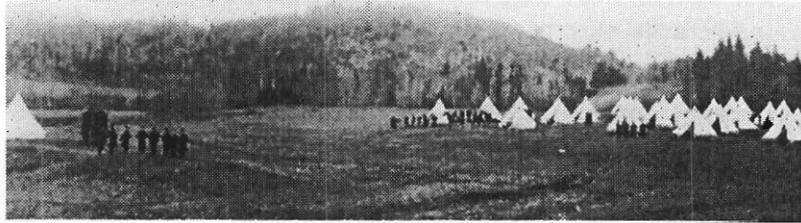
faudra pourtant seize ans de tergiversations pour que la construction de la voie ferrée à destination du nord de la Gatineau soit lancée.

En 1887, commence la construction du premier tronçon, qui doit relier Hull à Wakefield à compter de 1891. L'année suivante, la construction s'accélère pour rejoindre Low et Kazabazua. Une bonne raison permet alors d'injecter des fonds publics dans la voie ferrée : plusieurs familles irlandaises établies aux environs de Brennan's Hill et de Low refusent toujours de s'élire un conseil municipal pour ne pas avoir à payer de taxes foncières (municipales et scolaires). Le gouvernement québécois se résout à faire appel à la milice, qui hésite à utiliser la route peu praticable de la Gatineau pour aller remettre au pas les irréductibles fermiers irlandais...

### *Les troubles de Low*

Refusant d'incorporer en municipalité le territoire sur lequel elles se sont établies, plusieurs familles irlandaises défient l'autorité gouvernementale depuis des années lorsque des percepteurs d'impôt, envoyés par Québec, réclamant le montant des taxes impayées se font éconduire et menacer. Le 13 novembre 1895, excédé, le gouvernement québécois envoie huit policiers de la ville de Québec et quelques constables de Hull pour accompagner le bailli et le trésorier du comté, messieurs Groulx et Desjardins. La plupart des fermiers sont partis travailler aux chantiers et, comme la visite des agents de l'ordre avait été annoncée, les familles avaient pris la précaution de cacher le bétail et les objets de valeur. Le trésorier Desjardins est accueilli avec des menaces par quelques femmes : on promet de lui lancer de l'eau bouillante au visage et s'ils persistent à les embêter, le sang coulera...

Les percepteurs du fisc reviennent en panique à Hull et lancent un appel à Québec. Leur rapport est clair : une rébellion s'est organisée dans le canton de Low ! C'en est assez pour les autorités locales qui appellent à leur secours la milice québécoise qui, à son tour, fait appel à l'armée.



Historical Society of the Gatineau; *Up the Gatineau*, numéro 23, p.10  
*Troupe de soldats au camp de Low.*

Le 17 novembre 1895, un détachement de quarante-deux hommes appartenant à l'*Ottawa Field Battery* arrive à la gare de Low. La matinée suffit aux militaires pour « pacifier » le village de Low et celui de Martindale. Le lendemain, la petite troupe revient vers Brennan's Hill où les derniers insoumis se retranchaient. Ils se rendront avant même de voir arriver les soldats. En quarante-huit heures, la municipalité du canton de Low est organisée et les taxes réglées, avec les arrérages. Edward McSheffrey, un des leaders de la pseudo-rébellion, est élu maire. Les fermiers de tout le canton paient leurs taxes avant même qu'on les mette en demeure de le faire. Le 20 novembre, au retour du train, les militaires repartent en direction de Hull et d'Ottawa. L'affaire de Low aura fait les manchettes des quotidiens de Hull et d'Ottawa, et les militaires en seront quittes pour une promenade en train...

En octobre 1895 est inauguré le service ferroviaire jusqu'à la rivière Picanoc. La construction est bloquée à cet

endroit, du côté sud du pont actuel de la route 105, faute de finances. Il faudra que le marchand Patrick Grace s'engage à construire à ses frais la gare du village de Wright, rebaptisé Gracefield pour l'occasion, pour que la compagnie consente à poursuivre deux kilomètres de construction et à traverser la Picanoc en 1900. Pendant cette période, les voyageurs doivent descendre du train près du pont, et monter dans une voiture tirée par des chevaux. Le père Guinard qui montait à Maniwaki en 1899-1900 décrit ainsi son trajet :

*« À cette époque, on se rendait à Maniwaki par le chemin de fer de la Gatineau qui s'arrêtait à Gracefield, aussi appelé La Victory. Le voyage se poursuivait à bord de la voiture de la poste qui complétait le trajet jusqu'à Maniwaki »<sup>64</sup>.*

*« Le gouvernement ne s'occupait pas de l'entretien des chemins. Les compagnies investissaient le minimum d'argent dans ces opérations et ne faisaient que le nécessaire. Les résultats étaient pitoyables. À l'automne et au printemps la plupart de ces chemins étaient impraticables. On pontait les marécages et les trous de boue avec des troncs d'arbre que les gelées faisaient ressortir de terre. »<sup>65</sup>*

L'objectif que visaient les entrepreneurs de relier Maniwaki à Hull, est repoussé indéfiniment après que la construction se soit avancée jusqu'aux abords du lac Bitobi, sur la réserve indienne. La ligne n'est pas rentable. C'est tout juste si les actionnaires de la *Ottawa & Gatineau Valley Railroad Co.* ne perdent pas leur chemise. En 1901, on évite de justesse la banqueroute en fusionnant la compagnie à une autre et en rescindant le tout sous le nom d'*Ottawa Northern and Western Railway Company*. Les capitaux restent cependant insuffisants

<sup>64</sup>. Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire : le père Joseph-Étienne Guinard o.m.i. 1864-1965*, (Québec : MAC, 1980), p. 69.

<sup>65</sup>. *Ibid.*, p. 75.

et, dès 1902, on cède, par bail de 100 ans, les droits d'exploitation au *Canadien Pacifique* qui amènera la ligne de chemin de fer jusqu'à Maniwaki. La construction reprend en 1903 pour se terminer l'année suivante. Les premiers passagers doivent cependant attendre jusqu'en février 1904 pour monter à bord du premier train à destination de Hull et d'Ottawa. La liaison commence donc officiellement à sept heures du matin, le 8 février 1904.



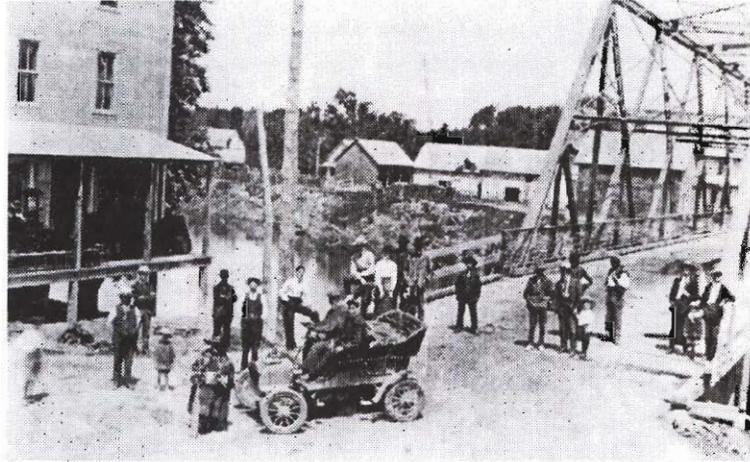
Photo d'après une carte postale.

*Gare du Canadien Pacifique à Maniwaki.*

Maniwaki devient le terminus de la ligne de la Gatineau, en attendant que la voie ferrée en provenance de Montréal par les Laurentides ne vienne la joindre. Ensuite, un nouveau tronçon sera construit de Maniwaki jusqu'à l'Abitibi pour traverser en Ontario. Avec la prospérité qu'apportent les chantiers et le début de l'industrialisation, tous les espoirs sont permis. Maniwaki s'affirme chaque jour davantage comme la capitale du nord de l'Outaouais, une région dont la prospérité grandit chaque année...

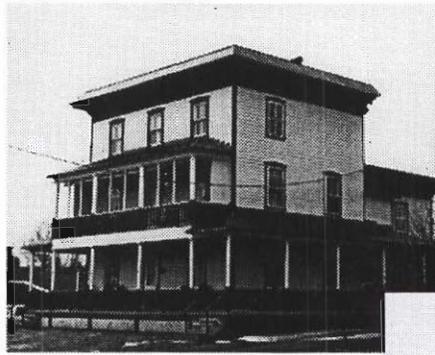
\* \* \*

*Une ère de prospérité  
et de changement  
(1904-1930)*



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 95  
Première auto vue à Maniwaki. - 1905.*

- Organisation officielle de Maniwaki en municipalité
- Maniwaki, un centre industriel
- De nouvelles paroisses
- Le tourisme et la villégiature, une véritable industrie d'appoint
- Les Algonquins et le 20<sup>e</sup> siècle : la fin des traditions ?
- Les années de malheurs : guerre, épidémie, crise du bois, conscription, grippe espagnole
- Restructuration de l'activité forestière et des grands travaux

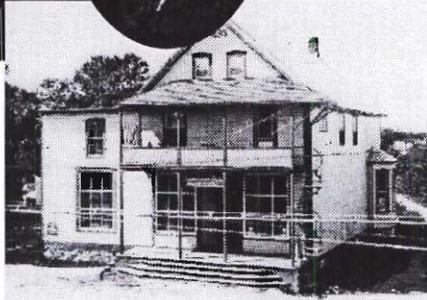


Collection : Stéphane Frappier  
*Maison d'Anastase Roy.*

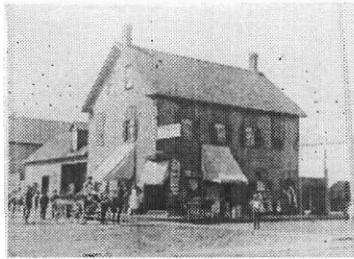


*Anastase Roy.*  
*Maniwaki et la vallée*  
*de la Gatineau, p. 2*

Collection : Margo Roy-Hubert  
*Le magasin général d'Anastase Roy,*  
*à Maniwaki, construit en 1895.*



Collection : Margo Roy-Hubert



Collection : Eldeen Moore-Lévesque  
*Magasin Thomas Fitzgerald.*



Collection : Le comité socio-culturel de Maniwaki.  
*Magasin Joanis sur la rue des Oblats*  
*à Maniwaki.*



Collection : Thérèse Thériault  
*Théâtre Plaza (cinéma), rue Laurier*  
*en 1946.*

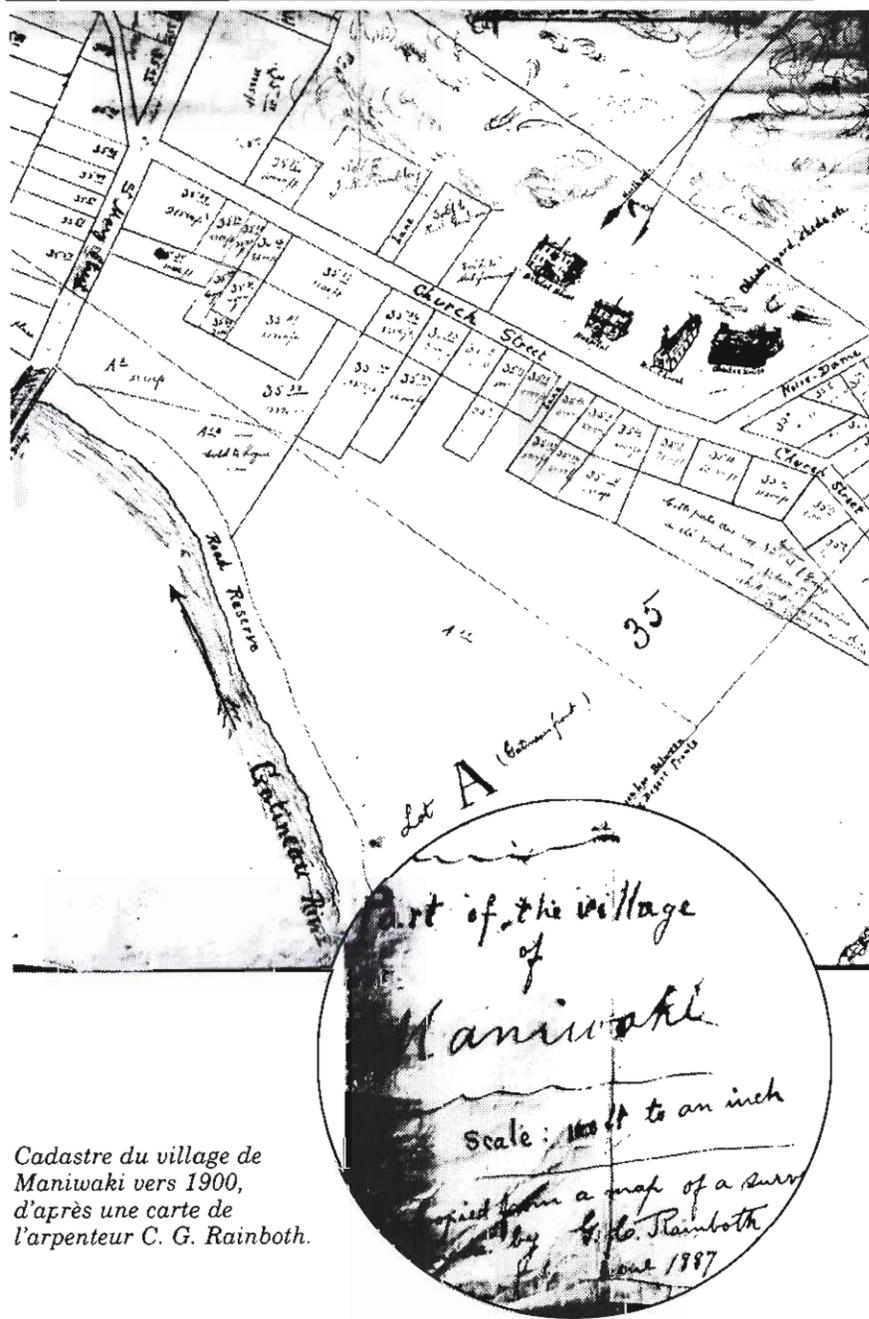
## INTRODUCTION

### *Période de 1904 à 1930*

Durant la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, Maniwaki et toute la Gatineau connaissent une période de très forte prospérité. L'implantation de centaines de familles autour des noyaux de services que sont devenus les villages et les fermes forestières vient accélérer l'effet de croissance des nouvelles structures industrielles : scieries, barrages privés avec centrales hydroélectriques, fromageries, beurreries, carderies, boulangeries... À ces industries, s'ajoutent les bureaux de poste, les magasins, les hôtels, les banques, les bureaux de médecin, celui des notaires, et parfois, les bureaux d'embauche des compagnies forestières.

Des infrastructures industrielles et de transport, de même que des institutions publiques sont implantées, favorisant l'essor de la région de la Gatineau. Maniwaki s'affirme de plus en plus comme grand carrefour de toute l'activité forestière, agricole, industrielle et commerciale. Des institutions régionales s'y établissent, s'ajoutant aux services et aux commerces de plus en plus nombreux. Les familles des employés et des dirigeants s'installent à leur tour, créant des secteurs résidentiels qui consolident les commerces et les services établis. Le pays de la Gatineau connaît à cette époque une croissance formidable.

Une rivière qui vient du nord...



Cadastré du village de Maniwaki vers 1900, d'après une carte de l'arpenteur C. G. Rainboth.

## ORGANISATION OFFICIELLE DE MANIWAKI EN MUNICIPALITÉ

Le 21 mars 1904, après près de soixante ans d'existence comme paroisse, et quatre-vingts ans après la construction du poste de traite de la Baie d'Hudson, Maniwaki se dote enfin d'un conseil municipal en règle et s'organise en municipalité. Jusqu'ici, on appelait *village de Notre-Dame-du-Désert*<sup>67</sup> toute la partie du village construite dans les limites de l'ancienne ferme des pères Oblats, c'est à dire de la traverse de la Gatineau à la rue Roy.

Malgré l'appellation de village, aucune structure municipale n'a vraiment existé à Maniwaki avant 1904. La petite agglomération formait plutôt une paroisse, nommée soit Notre-Dame-du-Désert ou l'Assomption-de-Maniwaki, selon qu'on était laïc ou religieux. L'organisation de Maniwaki en municipalité change un certain nombre de choses pour les résidents. D'une part, des taxes sont désormais perçues sur les propriétés, de manière à pouvoir défrayer certains services comme la voirie et l'aqueduc. D'autre part, les autorités ne seront plus paroissiales mais municipales et des règlements pourront être adoptés pour encadrer les moeurs des résidents d'une région qui, depuis des siècles, avaient vécu dans la plus totale liberté...

Le père Guinard rapporte ainsi comment les Oblats ont favorisé l'incorporation municipale officielle de façon à

67. anc. : mission Notre-Dame-du-Désert, Maniwaki; 1826 : poste de traite; 1851 : L'Assomption-de-Maniwaki; depuis 1854 : River Desert; 1875 : Maniwaki; 1904 : municipalité de canton 1930 : village; 1957 : ville. (Commission de Toponymie du Québec).

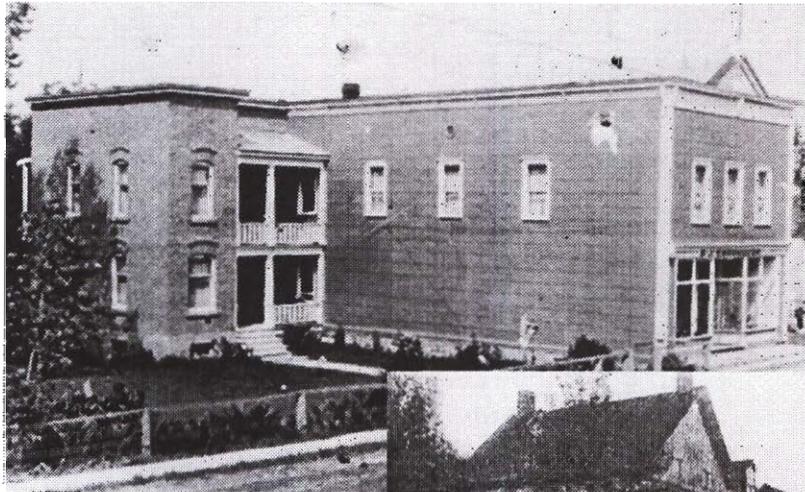
pouvoir faire adopter un règlement prohibant la vente d'alcool, alors que les marchands et les hôteliers en tiraient profit et voulaient le statut quo.

*«À cette époque, Maniwaki était une petite ville ouverte qui comptait six hôtels pour cinquante maisons<sup>67</sup>. Deux magasins vendaient en outre du gin et du whisky au gallon. Les compagnies John Gilmour et W. C. Edwards ayant leurs bureaux d'embauche à Maniwaki, des milliers de bûcherons passaient et s'arrêtaient au village. Or, ces bûcherons buvaient beaucoup d'alcool, vivaient et parlaient selon tous les principes contraires à la morale chrétienne. Ils exerçaient une triste influence sur nos Indiens qui, à leur tour, s'enivraient... Le village vivait sans loi, dans le désordre le plus complet.»*

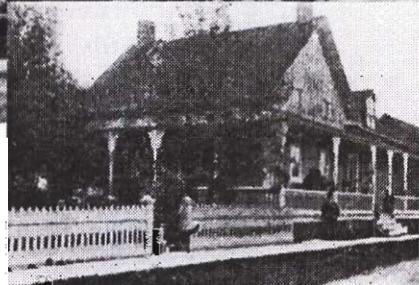
De toute évidence, les intérêts des commerçants et des hôteliers étaient diamétralement opposés à ceux des missionnaires oblats. Pourtant les bons pères, malgré leurs désirs et leurs démarches pour faire incorporer la municipalité et élire un conseil municipal doté de pouvoirs de réglementation, malgré les poursuites judiciaires qu'ils intenteront, n'arriveront jamais à gagner la lutte qu'ils mènent contre les hôteliers. Comme les propriétaires fonciers sont les seuls à payer la taxe, ils sont également les seuls à élire les conseillers et le maire. Le premier conseil municipal est élu en mars 1904. Tous les élus sont commerçants : le maire est John Patrick Logue (le fils du vieux Charles, dont l'autre fils possède aussi trois magasins et un hôtel), qui est l'un des commerçants à qui les Oblats reprochent de vendre de l'alcool au gallon. Les conseillers sont : Anastase Roy, marchand général, Dennis Cavanaugh, marchand général (ces deux derniers vendent de l'alcool dans leur magasin), Mathias Joanis, marchand général,

<sup>66</sup>. Anastase Roy dénombre plutôt douze hôtels et trois marchands qui vendent aussi de l'alcool, dont lui-même.

William J. Ardis, sellier, Napoléon Vaillancourt, charpentier-menuisier, François-Xavier Nadon, bijoutier-horloger.

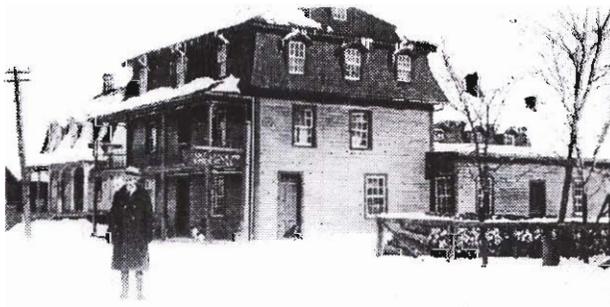


Collection : Nelson Richard  
Magasin général des frères Cavanaugh  
(aujourd'hui l'épicerie Nelson Richard),  
vers 1920.



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau*, p. 161

Résidence de la famille Cavanaugh en 1904.



Collection : Margo Roy-Hubert

Hôtels Lauriault et Caron, rue Roy.

66. Anastase Roy dénombre plutôt douze hôtels et trois marchands qui vendent aussi de l'alcool, dont lui-même.

*La querelle des marchands et des Oblats,  
et la perte de l'évêché*

L'offensive des Oblats, malgré cette bataille remportée par les marchands et hôteliers, aura toutefois, pour un moment, un effet positif : Anglais et Français, catholiques et protestants s'unissent pour contrer le projet des Oblats... Mais cette lutte, qui continue<sup>68</sup> aura un effet désastreux sur toute la région : la hantise des marchands pour la tempérance forcée que tentent en vain d'imposer les Oblats leur fera bloquer l'installation du siège d'un nouvel évêché à Maniwaki, ce qui fait bien le jeu de la poignée de notables des Laurentides qui tentent de se l'accaparer. Une grande partie des institutions et infrastructures normalement rattachées au siège d'un évêché s'en vont vers un petit village appelé à devenir le grand concurrent de Maniwaki...

En 1913, Les Oblats perdront ce nouvel évêché au profit d'un abbé séculier, trop heureux d'échapper à l'autorité des Oblats en établissant son siège dans un village tout neuf qu'on appelle Rapide-de-l'Original, mais que les notables de l'endroit rebaptisent Mont-Laurier pour s'attirer les faveurs du Premier ministre fédéral... Aucun effort n'est ménagé pour obtenir le siège du nouvel évêché et, par voie de conséquence, le plus grand nombre possible d'institutions qui y sont rattachées.

Mentionnons un des effets déplorable qu'aura la création d'un évêché dans une région concurrente à la nôtre : la ligne de division entre les évêchés de Hull et de Mont-Laurier sépare la région naturelle de la vallée de la Gatineau en deux parties, chacune soumise administrativement à une autre. Au fil des années cette division s'accroîtra et nuira énormément au développement des paroisses de

notre région en faisant s'opposer des élus et des notables qui auraient avantage à se serrer les coudes...

Cependant les effets secondaires de cette perte se feront sentir beaucoup plus tard et Maniwaki restera pour plus d'une génération le centre de fait de toute la région s'étendant des collines de l'Outaouais aux sources des rivières Gatineau, des Outaouais et Saint-Maurice... C'est à Maniwaki qu'on retrouve les principales activités d'embauche et de services et le carrefour commercial reconnu de l'industrie de la coupe de bois et de toute l'importante activité marchande qui en découle.

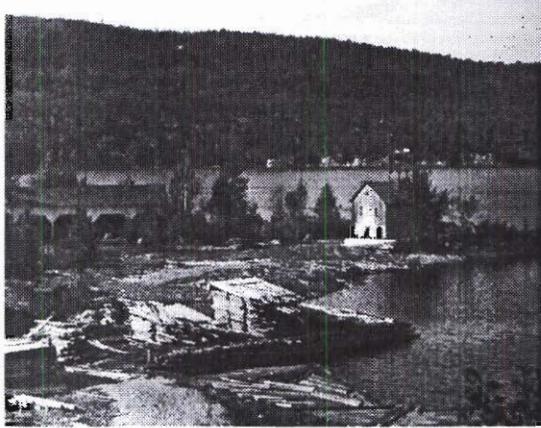
### MANIWAKI, UN PETIT CENTRE INDUSTRIEL

Derrière ces luttes opposant les idéaux chrétiens des pères oblats aux intérêts commerciaux des bourgeois, on voit se dessiner, sans que personne n'en prenne vraiment conscience, une profonde transformation de l'économie de la Gatineau. Les bûcherons et draveurs se sont établis en grand nombre dans les environs, et les chantiers se font toujours plus nombreux et engagent un nombre toujours plus grand d'employés. La construction du chemin de fer et les travaux réalisés sur les routes et les ponts permettent désormais l'explosion de l'activité commerciale, dont les besoins entraînent à leur tour le développement de l'activité industrielle. Après les premiers moulins à scie plutôt rudimentaires, la construction de maisons, de dépendances, de bâtiments de ferme et de commerces nombreux entraîne une demande continue pour la

67. Les Oblats réussirent à faire adopter un règlement prohibant la vente d'alcool, et les marchands réussirent à le faire annuler par les autorités.

planche, le bois de construction, la brique, le bardeau, etc. Puis on voit apparaître une carderie, un manufacture de portes et châssis, des embouteilleurs de bière et de boissons gazeuses, une fromagerie-beurrerie...

Le bois et la puissance des nombreuses chutes sur nos innombrables rivières permettent la construction de moulins à scie et de moulins à farine. Certaines compagnies de bois ont déjà construit près de leurs fermes forestières des moulins à scie fonctionnant à l'énergie hydraulique, ce qui leur permet de descendre du bois carré plutôt que des billes rondes et de fournir de la planche de construction au marché local. Le moulin des Pères, d'abord situé aux rapides des



*Scierie sur le lac  
des Trente et Un Milles,  
Pointe-Confort, en 1916.*

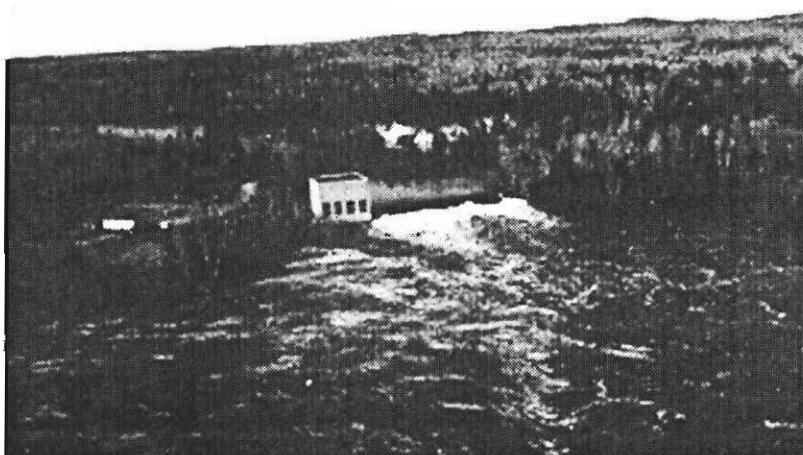
Collection : Leonard Davis  
ANC. 110896



*Scierie Jos Vaillancourt,  
en 1905-1919.*

*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 127*

Eaux à Egan, est reconstruit à la rivière Joseph en 1861 après qu'une trop crue l'eut renversé. Les pères oblats sont donc directement à l'origine de la création de ce village. Assez rapidement, des moulins à scie poussent aux principaux rapides des environs : Andrew Baxter en possède un sur le ruisseau Bitobi, tout près de la rivière Désert <sup>69</sup> et le docteur Comeau en exploite aussi un près de la traverse de la Gatineau; d'autres appartiennent à Jos Tremblay et à Joseph Vaillancourt <sup>70</sup>; d'autres encore sont en opération à Maniwaki, à Pointe-Confort, entre le lac des Trente et Un Milles et le Pemichangan, et à la Chute-Rouge, sur la Désert.



Maniwaki 1974

*Le barrage de la Compagnie Électrique de Maniwaki (absorbée en 1925 par la Gatineau Light and Electric Power) construit aux rapides du Corbeau.*

69. Le moulin de Baxter, qui passa ensuite entre les mains de Mortimer Cummings, puis de Brock, et enfin de Charles Logue (le jeune). Il se trouvait près du chemin Bitobi, à Maniwaki.

70. Incendié en 1919, il fut rebâti par H. Ramberg qui l'exploitera jusqu'au second incendie, en 1924. À cette date, les fils de Jos Vaillancourt le reconstruisent. Il se trouvait sur le site du Palais de Justice, rue Notre-Dame.

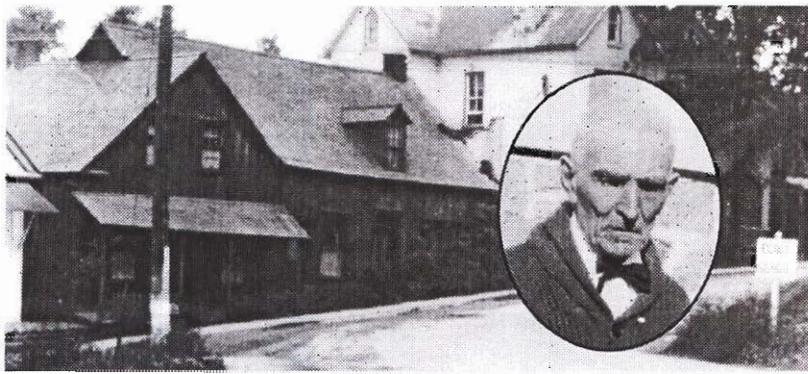
*La Compagnie électrique et  
la compagnie de téléphone de Maniwaki*

Le potentiel hydroélectrique des rivières, plus particulièrement de la rivière Gatineau à certains rapides, attire également l'attention des investisseurs. La compagnie Gilmour, de Québec, avait déjà fait construire ses moulins à Chelsea dans les années 1840, de façon à obtenir des droits de coupe sur la Gatineau. Philemon Wright opérait déjà le même genre d'équipement au rapide dit *Ironsides*, en face de l'actuel Collège Saint-Alexandre. La technologie du début du siècle permet d'envisager le harnachement d'une rivière de la taille de la Gatineau et la construction de digues et de turbines capables de subvenir aux besoins énergétiques d'une population urbaine telle celle de Maniwaki. L'entreprise n'est pas facile : le défi est de taille.

Le notaire Timoléon Lacourcière passe pour l'initiateur du projet de barrage hydroélectrique destiné à alimenter Maniwaki. Il est au centre de tout et connaît tout le monde. Sa profession le met en contact quotidien avec les gens d'affaires et la population de la région, et il est aussi maître de poste pour le village de Notre-Dame-du-Désert. Ses fréquents voyages à Hull lui permettent d'observer les infrastructures industrielles qui y naissent et grandissent chaque année. Il réunit autour de lui une vingtaine d'investisseurs<sup>71</sup> pour créer la Compagnie électrique de Maniwaki qui exploitera la force du courant aux rapides du Corbeau, à un peu moins de dix kilomètres au sud du village. On y construira une digue et un barrage hydroélectrique.

---

71. Parmi ces actionnaires, mentionnons Romuald-Montézuma Gendron, agent des Terres, Anastase Roy, Mathias Joanis, Charles Logue, Elzéar Boutin, marchands de Maniwaki et des environs, Henri Bourassa, député nationaliste à Ottawa, Adolphe Nault, hôtelier, Ernest-Séraphin Gauthier, Joseph-O. Roy, Émile Joanis, Dr J.-T.-D. Fontaine, Dr Caron, Dr Desrosiers, M. Tétreau, M. Boisvert.



Collection : Fernand Lacourcière

*Le notaire Timoléon Lacourcière, photographié par son fils Honoré Lacourcière, vers 1940. Sa maison était située sur la rue des Oblats à Maniwaki.*

Le premier président de la nouvelle compagnie fut Théotime Bonhomme, à compter de 1905 et jusqu'à la fusion de la société avec la CIP, en 1925. Joseph Raby, John H. Ramberg puis Lionel Bonhomme en furent tour à tour les gérants. À compter de 1908, la compagnie fournit en outre le téléphone. Ses lignes desservaient l'ensemble du village de Maniwaki et les principales industries environnantes. Après l'achat de la majeure partie des actions de la Compagnie électrique de Maniwaki, puis la création de la *Gatineau Power & Telephone*, une filiale de l'*International Paper Co*, un certain nombre des actionnaires initiaux, puis leurs héritiers, garderont leurs actions.



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 86.*

*La Gatineau Electric Telephone Company, à Maniwaki.*

En médaillon : *Théotime Bonhomme*  
(*The Ottawa Citizen* 25 octobre 1988, p. B-1)

La nouvelle compagnie refait à neuf le barrage Corbeau et ses installations, en 1925-26; les activités annuelles de drave seront

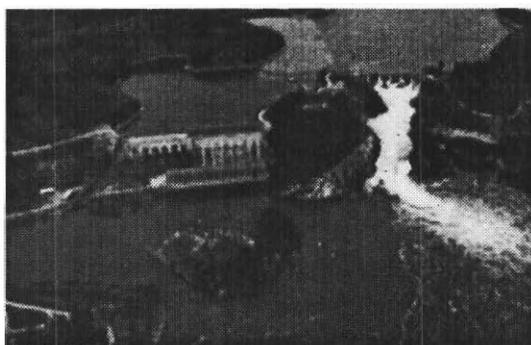
barrages et digues à travers une autre filiale de l'*International Paper Company*, la *Gatineau Boom*. La *Gatineau Power* construit en outre les barrages Farmer, Chelsea, Paugan, tous voués à produire de grandes quantités d'électricité, et les barrages Cabonga, Lacroix, Mercier destinés à régulariser le cours de la Gatineau.

La production d'électricité, accompagnant le développement du chemin de fer, ouvre grande la porte à d'autres activités industrielles. Par exemple, une carderie s'installe dans les bâtiments où le docteur Joseph Comeau avait opéré un moulin à scie, dans le secteur Comeauville. Elle est la propriété de l'ébéniste Henri Ledoux.<sup>72</sup>



ANC. 9354

*Les chutes Paugan, avant la construction du barrage à Low.*

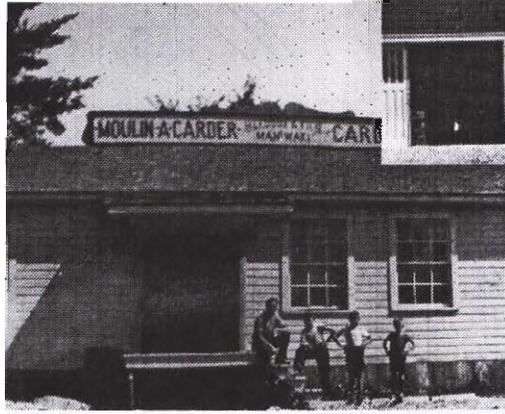


ANQ-O, P74-65, fonds Émile Laurent, *Histoire de l'Outaouais*, p. 282  
*Le barrage Paugan sur la rivière Gatineau.*

### *Deux briqueries, une cimenterie...*

Déjà, en 1882, la *Gilmour Brothers Company* fabriquait de la brique à même les installations de sa ferme. On fabriquait aussi de la brique à la ferme des Maclaren, près de la

72. Henri Ledoux arrive à Maniwaki avec sa famille en 1920. Il est originaire de Valcourt et avait travaillé comme ébéniste pour la compagnie Angus, de Montréal. Son entreprise comptait un moulin qui cardait la laine que lui apportaient les agriculteurs et éleveurs de toute la Haute-Gatineau, un moulin à scie et un atelier d'ébénisterie.



Collection : Suzanne Ledoux-Gauthier

*Le moulin à carder  
et la manufacture de portes  
et chassés  
de la famille Ledoux,  
rue Comeau à Maniwaki.*



Collection : Monique Gendron

*Romuald-Montézuma Gendron* <sup>74</sup>.

rivière Désert. De 1910 à 1921, les contracteurs Ramberg et Gendron <sup>73</sup> en plus de gérer leur entreprise de construction de maisons et un moulin à scie, ont fabriqué de la brique, des blocs de ciment, des tuyaux d'égout et divers matériaux. L'année suivante, et jusqu'en 1928, Patrice Thériault leur a succédé et a continué à opérer l'entreprise.

73. On retrouve ici deux personnages particulièrement actifs entre 1904 et 1924. Johann H. Ramberg, charpentier-menuisier, et R.-M. Gendron, agent des Terres de la Couronne, avaient formé une société dont le but était de construire des maisons et de fabriquer les matériaux tels le bois de charpente, la planche, la brique et les blocs de ciment. De nombreuses maisons de l'époque ont été construites grâce à ces artisans.

74. Romuald-Montézuma Gendron, agent des Terres à Maniwaki, à compter de 1897, député fédéral de 1921 à 1925.

*Quelques forges et forgerons*

Un métier plus traditionnel mais toujours essentiel, au début du siècle, était celui de forgeron. Même après l'apparition des premières automobiles, la très grande majorité des transports et des travaux agricoles et forestiers se faisaient à l'aide de chevaux. De plus, au besoin, pour contrer la baisse de leurs affaires, plusieurs forgerons de l'époque s'improvisaient mécaniciens... Pour les forgerons de Maniwaki, les compagnies forestières, représentaient une clientèle importante. La famille Cavanaugh, qui a donné son cinquième maire au village et qui y a opéré un magasin général pendant plus de quarante ans, a commencé par tenir une forge, tout comme Louis Ayotte, le dernier propriétaire de chaland de la traverse de la Gatineau. Les familles de Denis Éthier, de Honoré, puis de Docité Vallière et celle de William Rivet vivaient de cette seule occupation, pendant les premières décennies du siècle...



Collection : Huguette Lanthier-Ledoux

*Joseph Lanthier devant sa forge.*

Honoré Vallière, qui possédait une forge située en face de la ferme des Hamilton, rue Principale Sud, avait commencé comme apprenti chez le forgeron James Corregall, qui lui vendit, en 1913, la forge qu'il avait construite en 1876. La maison de Corregall existe toujours, à côté de son ancienne forge.

Joseph Lanthier fut certainement l'un des plus connus de ces forgerons <sup>75</sup>. Sa boutique de forge était située sur l'actuelle rue Commerciale, tout à côté de l'ancien Maniwaki Inn. C'est le cinéma Théâtre Azur qui a pris la place de la forge Lanthier, qui déménagea alors en face, en contrebas de la même rue. Le dernier forgeron de la famille Lanthier, Robert, fut engagé par la CIP pour ses chantiers où les chevaux ont été utilisés durant de nombreuses années.

## DE NOUVELLES PAROISSES

L'arrivée constante de nouveaux colons, due à la fois au développement continu des chantiers et au développement parallèle des industries secondaires, entraîne à son tour des conséquences palpables : de nouvelles paroisses s'organisent autour des noyaux où les dernières familles s'établissent. Messines, Blue Sea, Bois-Franc, Montcerf, Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau, Pointe-Confort, forment des embryons de paroisses, alors que Chute-Rouge, Baskatong, Castor Blanc, Lytton, Aylwin, Lac-Bitobig, tous des *lieux-dits*, prennent l'allure de véritables villages... Partout, l'agriculture se développe sous la poussée des colons et du défrichage, et les communautés naissantes se regroupent autour de magasins et de bureaux de poste qui ne tardent pas à s'établir. Tellement de colons sont venus cultiver la terre en Haute-Gatineau qu'on en vient

<sup>75</sup>. Joseph Lanthier était lui-même le fils du forgeron Aldebert Lanthier, qui était venu s'établir à Maniwaki en 1916.

presque à manquer d'espace pour les accommoder. Même les îles de la Gatineau sont mises en cultures (les îles Roy, Brady, Patry, Lannigan...). On pousse de plus en plus loin, *tirant* de nouveaux chemins de rang en rang ...

### *Aumond*

Aumond a été ainsi nommé d'après Joseph-Ignace Aumond, commerçant et important marchand de bois (un des seuls québécois à avoir concurrencé les *Barons de la Gatineau* vers 1840-1850).

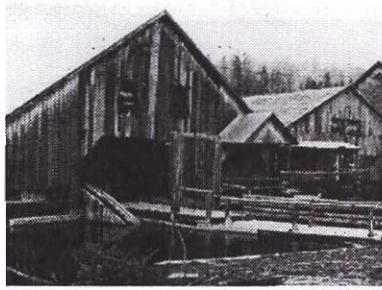
Le canton d'Aumond existait déjà en 1861 et avant lui, la mission de la Sainte-Famille, au confluent des rivières Joseph et Gatineau, avait été visités avant 1840. Le village actuel d'Aumond s'est organisé à l'emplacement du moulin des Pères construit en 1864 <sup>76</sup>.



*Castor Blanc, Rivière-Joseph, p. 48*

*Le village d'Aumond. Au premier plan, le magasin Fitzgerald qui deviendra le magasin Lévesque.*

76. Le premier moulin des Pères fut construit en 1855 sur la Gatineau, à cinq kilomètres au nord de Maniwaki (rapide des Eaux). Il est disparu lors d'une inondation en 1861.



Collection : Darlene Lannigan

*Le moulin des Pères.**Castor Blanc, Rivière-Joseph, p. 74**L'hôtel Moulin des Pères,  
anciennement l'hôtel Windsor.*

Un bureau de poste y est ouvert en 1870, un hôtel en 1873 et un magasin général en 1862. Le village s'anime autour du moulin à scie et à farine et il est un relais important sur la route des chantiers du nord.

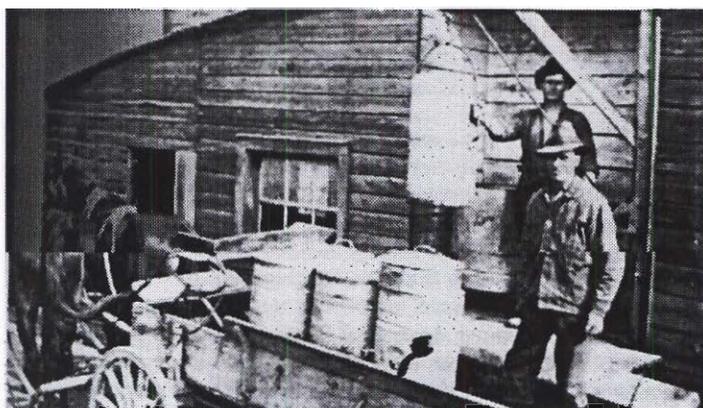
### *Bois-Franc*

C'est en 1879 que les pères oblats commencèrent à desservir la mission de Bois-Franc. Bien que considéré comme un village, on ne retrouve alors aucun cimetière ni église dans ce petit bourg où le père Guinard recense quarante-deux familles au tournant du siècle. Honoré Dufour y ouvrit, en 1888, un premier magasin général, auquel il ajouta un bureau de poste deux ans plus tard. Après sa mort en 1909, André Lachapelle, Antoine Chénier, puis, à compter de 1912, la famille d'Antoine Branchaud opérèrent un magasin général et le bureau de poste. Deux hôtels accueillèrent les voyageurs et travailleurs des chantiers à Bois-Franc, l'un tenu par madame Thomas Moar, jusqu'en 1893, l'autre par Pierre Chaudière, qui opérait en outre un moulin à scie à l'embranchement du chemin de Montcerf. Une fromagerie fut également mise en exploitation à compter de 1912, la même année où on ouvrit,



*Le premier magasin  
Branchaud acheté  
d'Antoine Chénier en 1912.*

*Conquérants sans gloire, pages 112 et 113*

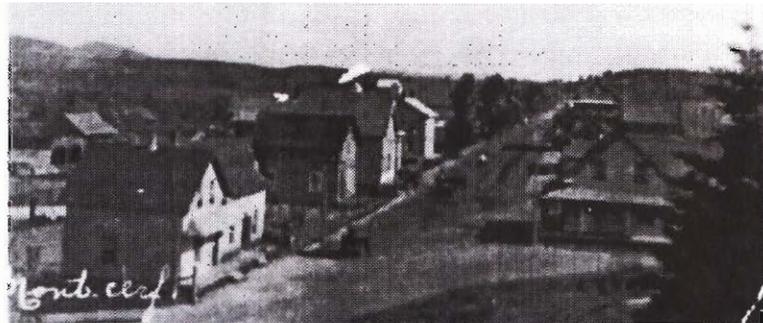


*Conquérants sans gloire, p. 119*

*Fédéric Branchaud et Vitalis Lafontaine.  
La fromagerie à Bois-Franc.*

sous l'initiative de Joseph Branchaud, la Caisse populaire Desjardins, dont il devint gérant. En 1910, on entreprit la construction de l'église <sup>77</sup> et en 1915, on fonda officiellement la nouvelle paroisse de Saint-Boniface, ce qui mettait fin à pratiquement quarante ans de mission par les Oblats de Maniwaki. À partir de 1920, on détacha la paroisse de Bois-Franc de la municipalité du canton d'Egan et on l'incorpora officiellement en municipalité. Joseph Brosseau fut le premier maire; il fut remplacé en 1923 par Léon Lyrette.

### *Montcerf*



*Montcerf... toute ma fierté, p. 67*

*Le village de Montcerf, en 1920.*

Les familles d'Isidore Groulx, Urgel Picotte et Pierre Major furent les premières à venir s'établir à Montcerf <sup>78</sup> en 1870. Un nommé Mercier construisit cette même année un moulin à scie à la chute qui porte son nom, sur la rivière Désert, en aval du pont rouge. En 1887 s'ouvrit un autre moulin, à Montcerf celui-là, appartenant à John Woods; il

77. Le père Simonet fait entreprendre la construction d'une chapelle en 1883; une fois terminée, cette chapelle est utilisée comme école durant la semaine. L'église est construite sur les terrains cédés par Déa D'Amour et Antoine Branchaud.

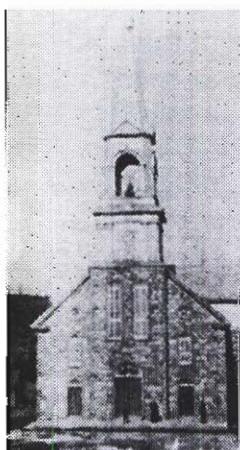
Luc Courso, *Un diocèse dans les cantons du Nord : histoire du diocèse de Mont-Laurier*, (Mont-Laurier : Evêché de Mont-Laurier, 1988), pages 48 et 49.

78. D'abord identifié sous l'appellation de Lytton, anciennement orthographié *Moncerf* parce que la montagne qui s'élève près du village fourmillait jadis de cerfs et d'originaux. Des chasseurs auraient proposé le nom Mont Cerf devenu Montcerf par agglutination. (Commission de toponymie du Québec).

sera repris par Charles Gauthier et ses fils à compter de 1895. Une manufacture de portes et châssis a également été en opération de 1887 jusqu'au lendemain de la Grande guerre, en 1918, sous la conduite de Philippe Paradis. Montcerf comptait aussi plusieurs hôtels et magasins généraux : celui de madame Antoine Denis (1911), celui d'Ernest Nault (1915), celui de Jos Paquette (1925), celui de Léonard Martineau (1929), etc.

Les pères oblats commencèrent à desservir la mission de Sainte-Philomène à partir de 1884, et ils construisirent la première église de bois en 1887 sur un terrain donné par Gilbert Pilon. Incendiée en 1909, l'église fut reconstruite, en pierre, en face de l'ancienne, la même année, puis fut à son tour détruite par les flammes en 1920. Une troisième église en pierre fut érigée en 1920, sur le site de la première.

C'est celle-là qui se dresse toujours au centre du village. Le premier curé permanent, l'abbé Félix Legendre, arriva en 1892 et fut remplacé en 1895 par l'abbé



*Montcerf... toute ma fierté,*  
p. 157  
*L'église de Montcerf.*

Cyrille Deslauriers, et lui-même par l'abbé Alphonse Arnault. Les soeurs du Sacré-Coeur s'installèrent au village en 1927 et prirent dès lors la direction de l'école.



*Montcerf... toute ma fierté, p. 82*  
*Léonard Martineau.*

Très prospère, le village de Montcerf comptait en 1930 plus de mille cinq cents habitants.

### *Chute-Rouge (Lytton)*

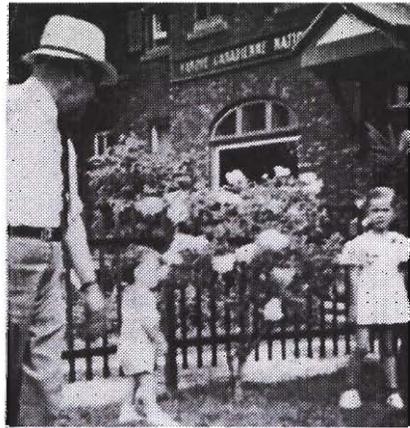
Le village de Chute-Rouge <sup>79</sup>, qui porte aujourd'hui le nom de municipalité de Lytton, fut officiellement détaché du canton d'Egan en 1909. Un moulin y avait pourtant déjà été construit dès 1889, sous l'impulsion de la famille Coursol. Ce moulin sera repris par la famille d'Eugène Alie en 1912, remplacée par Oscar Alie après 1918. Le marchand Harry Flynn, de Maniwaki, fut durant un certain temps, propriétaire exploitant de ce moulin, entre 1910 et 1912.

William O'Connor devint le premier maire du village en 1909. Trois épiciers s'y faisaient concurrence dans les années 1920-1930, et deux bureaux de postes, l'un pour Chute-Rouge, l'autre pour Lytton, ouvrirent respectivement en 1923 et 1927.



Collection : Darlene Lannigan

*L'école de Lytton.*



Les villages de la Gatineau sont les centres de services des cantons environnants. Ici, la banque Canadienne Nationale, à Gracefield, en 1940.

*Le marchand Oscar Lafrenière, avec ses enfants Jacques et Cécile.*

Collection : Cécile Lafrenière-Hubert

<sup>79</sup>. L'endroit répondait au nom de Chute-Rouge parce que deux familles du nom de McGee, dont la majorité des membres arboraient une chevelure d'un roux flamboyant, s'étaient installées près d'une chute de la rivière Désert. (Commission de toponymie du Québec)

*Baskatong (Saint-François-Xavier-de-Baskatong)*

Ce petit village prit naissance autour d'une ferme forestière et de deux chantiers ouverts, l'un par George Hamilton et l'autre, par les Gilmour, vers 1865. À l'époque de l'arrivée à Maniwaki du père Guinard, en 1899, Baskatong<sup>80</sup> comptait une centaine d'habitants, une chapelle de mission, un très vieux pont et une école. Un chemin y aboutissait<sup>81</sup>. Mission desservie par les pères oblats depuis leur arrivée sur la Gatineau en 1847, le petit village devint une

*Intérieur de la  
maison Beauregard au  
village de Baskatong,  
vers 1910.*



Collection : Darlene Lannigan



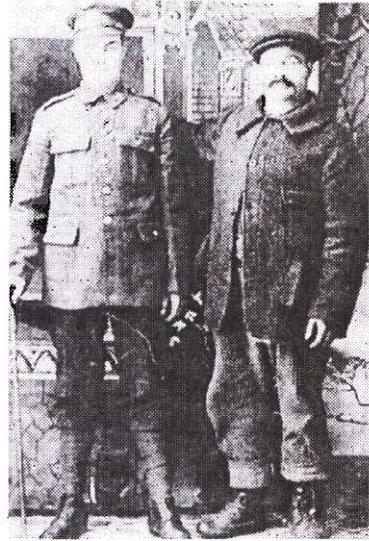
*Groupe d'enfants  
photographiés  
vers 1910, devant la  
rivière Baskatong.  
À l'arrière-plan, on  
aperçoit l'un des deux  
hôtels du village de  
Baskatong.*

Collection : Darlene Lannigan

80. Baskatong est un mot algonquin qui provient probablement de OBISKITAWANG, OBASKITAONG, signifiant endroit où l'eau est resserrée par du sable. Père Guinard donne la signification de lac plié, provenant de BSKATON pour PISKITA. (Commission de toponymie du Québec)

81. La vieille route de Sainte-Famille servait à relier Maniwaki aux chantiers du nord, dont le village de Baskatong était le pivot. Aumond et St-Cajetan étaient avant eux des relais importants sur cette route des chantiers.

paroisse<sup>82</sup> à part entière sous l'impulsion du père Guinard, qui trouvait le village si misérable qu'il le mit sous la protection de Notre-Dame-de-la-Pitié. Suite à la construction des barrages Lacroix et Mercier et à l'élévation du niveau du lac Baskatong, en 1927, le village disparut sous les flots. La chapelle, construite par le père Guinard en 1906, avait été transportée par cages jusqu'au nouveau village de Grand-Remous, et le cimetière de la paroisse relocalisée à proximité de la Pointe-à-David.



*Conquérants sans gloire, p. 170*

*Ben David et son frère Alex., qui ont laissé leur nom à la Pointe à David, près de l'ancien village de Baskatong.*

### ***Castor Blanc***<sup>83</sup> (*Saint-Cajetan*)

Entre le Moulin-des-Pères (Aumond) et les chantiers et le village de Baskatong, au nord de Maniwaki, on trouvait un autre village aujourd'hui disparu. Il s'était créé, comme Baskatong, autour d'un chantier forestier. Vingt familles y vivaient encore, au début du siècle. Les Oblats y venaient faire mission<sup>84</sup> dans une chapelle en bois équarri qu'entretenaient

82. Le premier acte de la mission Baskatong est inscrit au registre du Saint-Maurice; il s'agit du baptême de Pascal David, en août 1884.

Luc Courso, *Un diocèse dans les cantons du Nord : histoire du diocèse de Mont-Laurier* : (Mont-Laurier, : Évêché de Mont-Laurier, 1988), p. 59.

83. Deux hypothèses peuvent expliquer l'origine du toponyme, déjà connu à la fin du siècle : d'une part, il pourrait évoquer un Amérindien du nom de Joseph Castor Blanc, qui a habité la région; d'autre part, on aurait déjà vu et capturé des castor blancs, c'est-à-dire des albinos. (Commission de toponymie du Québec).

84. Le père Prévost célèbre son premier mariage en mars 1884 : il unit Luc Émard, le fils de Vital Émard, à Marie-Aimée Forêt.

Luc Courso, *Un diocèse dans les cantons du Nord : histoire du diocèse de Mont-Laurier* : (Mont-Laurier, : Évêché de Mont-Laurier, 1988), p. 59.

les femmes du village. Stanislas Sévigny, le célèbre batelier de la Traverse de la Gatineau, était venu y ouvrir un hôtel-magasin en 1871, lorsqu'il fut obligé de quitter Maniwaki (voir chapitre précédent). Une autre célébrité d'un âge avancé y vivait encore, lorsqu'arriva le père Guinard : il s'agit de Vital Émard, dit Potvin, l'ancêtre des Potvin de la Haute-Gatineau. Fidèle lieutenant du grand Jos Montferrand, il fut avec lui de toutes les batailles, et on se rappelait encore les raclées qu'il donnait volontiers aux anglo-protestants qui prétendaient humilier ses compatriotes québécois... L'endroit qu'il défricha avec sa famille porte toujours le nom de Val-Émard, tout près du lac Murray.

### *Val-Guertin*

À Val-Guertin, situé entre la réserve indienne et l'aéroport régional de Maniwaki, ont été construites les premières maisons de ce qui allait devenir la municipalité de Messines, qui était à l'époque une partie du canton de Bouchette. Pierre Guertin était un des lieutenants de Joseph Montferrand qui choisit de s'établir en Haute-Gatineau après une vie mouvementée dans les chantiers forestiers... Il s'installa en 1850 à l'endroit qui allait prendre son nom. Après lui arrivèrent d'autres colons. L'actuelle route 105, n'y était à l'origine que le chemin divisant les rangs primitifs. Le premier chemin menant à Hull et Bytown depuis Maniwaki longeait plutôt le bord de la rivière Gatineau. C'est le chemin de la Ferme-des-Six.

### *Farley*

Conséquence directe de la construction de la ligne de chemin de fer, le lieu dit Farley n'était, à l'origine, qu'un

point d'arrêt sur la terre d'un immigrant irlandais du nom de Farley. La voie ferrée permit en fait, de développer un peu et de mettre en valeur les terres environnantes. Elle rendit aussi particulièrement accessibles aux villégiateurs et amateurs de chasse et pêche, les Grand et Petit lacs des Cèdres.

### *La ferme des Six-Portages et la Petite-Visitation-du-Lac-Rond*

Entre le village de Bouchette et le hameau de Val-Guertin, en remontant la rivière Gatineau vers Maniwaki, on trouvait encore deux embryons de villages. Autour des installations des compagnies forestières des Hamilton, on retrouve des petits groupes de maisons construites en pièce de bois d'épinette. D'abord la ferme des Six-Portages, dépôt principal de la compagnie *George Hamilton & Sons Co. Ltd.*, de Québec, qui s'appelait ainsi, parce qu'elle était située juste en aval des six portages qu'il restait à faire pour rejoindre Maniwaki<sup>85</sup>. Cette ferme était la fierté des agents à l'emploi de la *Hamilton Brothers*<sup>86</sup>. Elle existe toujours, et porte encore le nom de Ferme des Six, le mot *portages* ayant été escamoté. John Cameron, qui laissa son nom au canton situé sur l'autre rive de la ferme, fut un des agents des *Hamilton Brothers*.

Un peu plus en amont, tout près du ruisseau de décharge du lac Rond et de la décharge du lac Bitobig, sur la rive est de la Gatineau, existait à l'époque un autre hameau. Les Oblats, qui y faisaient mission, nommaient l'endroit la Petite-Visitation-du-Lac-Rond. Ce site était fréquenté sans

85. Le portage suivant était celui du Bonnet Rouge, puis venait celui du Corbeau et celui de Maniwaki.

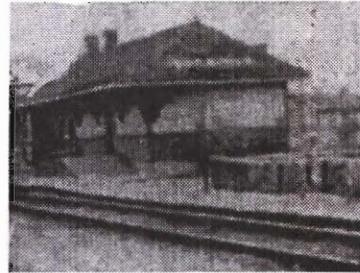
86. George et William.

interruption bien avant l'arrivée des Européens. La crique de la décharge du lac Rond, qu'on appelle crique du Poste et que les entrepreneurs forestiers anglophones appellent *Post Creek*, était en fait la première étape sur la route des fourrures, entre le poste de traite du Désert, à Maniwaki, et celui du lac des Sables, à l'arrière du lac des Trente et Un milles. Les chasseurs algonquins l'empruntaient pour rejoindre la rivière du Lièvre par le lac Rond, le Grand Lac (Trente et Un Milles), le Pemichangan, le Petit lac Poisson-Blanc et finalement le lac des Sables, où se trouvait un second poste de traite. C'est également la route que suivit dans le sens inverse monsieur de Tilly, à la poursuite des Iroquois, mandaté par le gouverneur de Frontenac, à la fin du dix-septième siècle. Ce sont vraisemblablement les voyageurs et coureurs des bois français, dès cette époque, qui donnèrent le nom de crique du Poste à ce ruisseau, puisqu'il leur permettait de rejoindre depuis la Pointe du Désert le poste de la compagnie, celui-là construit à l'embouchure de la rivière du Lièvre, et qui deviendra Masson. Les forestiers, qui prendront le relais des voyageurs au tournant du dix-huitième siècle, emprunteront aussi ce chemin qui permettait aux équipes menées par Montferrand de rejoindre les fermes de Bowman et de McGill, près de Notre-Dame-du-Laus. Les gens de Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau ont longtemps appelé l'endroit le *Coin Flambant*, parce que là, un vieil hôtel, relais des hommes des chantiers sur la route de la drave, y avait une réputation plutôt corsée... On appelait aussi l'endroit Lac-Bitobig, simple traduction du nom que lui donnaient les Algonquins, qui signifiait : *lac d'où on peut passer à un autre lac...*

### Messines

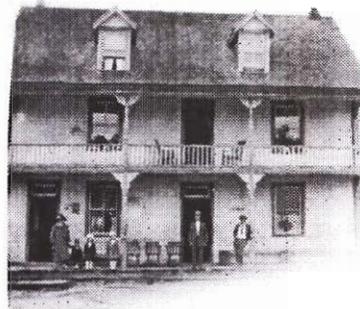
Messines était, jusqu'au début du siècle, une simple partie du canton de Bouchette, dont les cinquième et sixième rangs étaient également plus ou moins mis en valeur. Les maisons du chemin Saumure, au nord du village semblent plus anciennes que celles qui sont à proprement dit dans le village. Encore une fois, c'est la construction du chemin de fer qui relança cette petite communauté, l'amenant à se regrouper et à demander son incorporation officielle en 1906.

La gare, construite en 1904, porta d'abord le nom de Burbidge, en l'honneur de l'un des premiers villégiateurs du lac Blue Sea à Messines, le sous-ministre de la Justice, George Wheelock Burbidge (1847-1908). On la rebaptisa en 1908. D'autres villégiateurs peuplèrent rapidement les bords du lac, et les



Paroisse St-Raphaël

Gare Burbidge.



Collection Cécile Lafrenière-Hubert

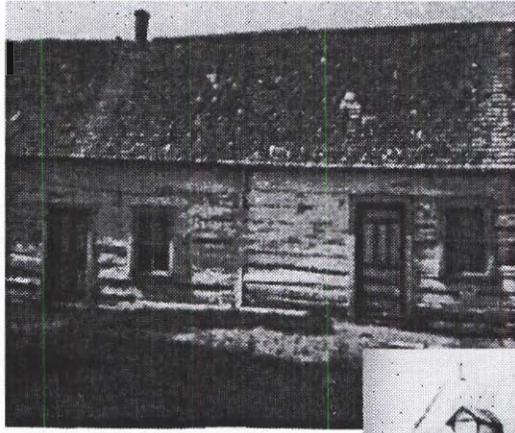
Hôtel d'Eugène Marimier à Messines.  
Incendié en 1927.



Intérieur du magasin  
Alexandre Lafrenière,  
à Messines, vers 1940.

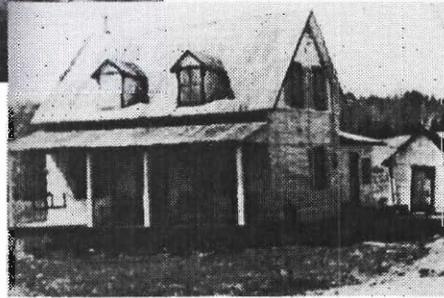
Paroisse Saint-Raphaël, p.92

maisons se rapprochèrent... Bientôt un second hôtel fut construit (le premier datait de 1902), puis trois, quatre et bientôt cinq magasins généraux ou épiceries virent le jour... L'épicerie Alexandre Lafrenière et Fils est la continuité de l'un d'eux. Elle existe depuis 1915. L'église, quant à elle, a été construite en 1912.



*Maison Honoré Cronier, au début du XX<sup>e</sup> siècle, à Messines*

*Paroisse St-Raphel, p. 105*

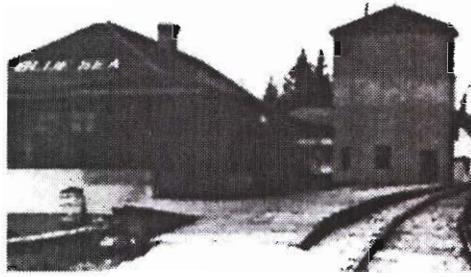


*Maison Napoléon Marinier, à Messines*

### ***Blue Sea***

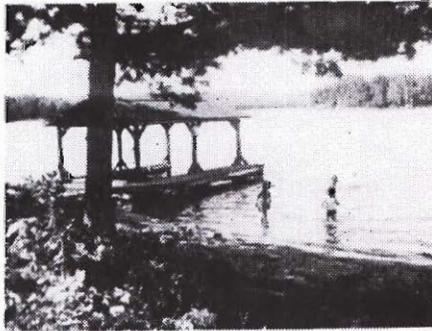
La naissance du village de Blue Sea s'explique par la réunion de trois facteurs : la poussée de la colonisation jusqu'aux rives du *grand lac bleu*, la construction du chemin de fer sur ses rives, et l'attrait extraordinaire que ce lac exerce depuis sur les villégiateurs de la Gatineau et d'un peu partout en Amérique du Nord. On le détacha en 1920 des cantons de

Wright et de Bouchette. On construisit la chapelle en 1909, sur un terrain donné par Hyacinthe Gauthier et une nouvelle église est érigée en 1956. Le magnifique pont couvert qui enjambait le ruisseau, à l'extrémité du village, est malheureusement disparu. Le premier maire de Blue Sea fut Joseph Lacroix.

Album-souvenir du 125<sup>e</sup>

La gare de Blue Sea.

De nombreux villégiateurs célèbres firent la renommée du lac Blue Sea et contribuèrent à la prospérité du petit village. Parmi ceux-ci, des juges, des députés, des évêques, des marchands, des notables; mentionnons simplement le sénateur Napoléon-A. Belcourt<sup>87</sup> et le premier ministre du Québec, Simon-Napoléon Parent<sup>88</sup>, à partir de 1906, et le gouverneur général du Canada, Lord Devonshire, de 1916 à 1921.



Scène de villégiature, vers 1940.  
Petit lac Poisson Blanc (Lac Heney,  
Northfield).

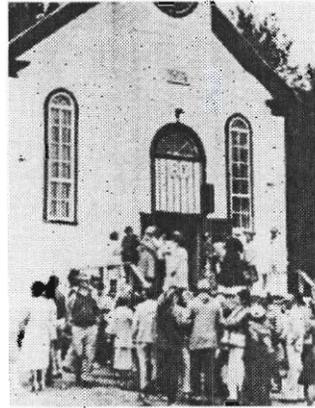
Collection : Cécile Lafrenière-Huabert

87. Avocat et homme politique. Né à Toronto le 15 septembre 1860. Décédé à Blue Sea Lake, Québec, le 7 août 1932. Élu député libéral d'Ottawa à la Chambre des communes en 1896; président de la Chambre en 1904, membre du Conseil privé, 1905, sénateur, 1907.

88. Premier ministre et président du Conseil exécutif du 3 octobre 1900 au 21 mars 1905. *Dictionnaire des parlementaires du Québec*, (Sainte-Foy : Les presses de l'université Laval, 1993), p. 583.

*Le village de Pointe-Confort*

Le village de Pointe-Confort<sup>89</sup> est né autour du moulin à scie et du barrage, construit vers 1890 par les frères Alie à la décharge du lac Pemichangan, sur le lac des Trente et Un Milles, et autour des quelques terres défrichées aux environs. Très rapidement, l'exceptionnelle beauté de l'environnement et la qualité de la chasse et de la pêche y ont provoqué l'apparition d'un club privé, le *Gatineau Fish and Game Club* comptant surtout comme membres des Américains fortunés et à qui le gouvernement donna une sorte de droit d'exclusivité – sur l'ensemble des lacs Trente et Un Milles et Pemichangan. Peu à peu les membres de ce club se firent construire des chalets sur les rivages et sur les îles de ces lacs, et leur familles venaient y passer la belle saison.



*Au cœur de la Gatineau*

*Église de Pointe-Confort.*

Dès 1904, les familles d'agriculteurs furent assez nombreuses pour former une paroisse en règle, et avec le nombre grandissant des villégiateurs attirés l'été, la petite église de Notre-Dame-du-perpétuel-Secours n'eut pas de mal à se remplir les dimanches...

<sup>89</sup>. Hameau et paroisse de la municipalité de Wright. Le Club de chasse et pêche de la Gatineau, autrefois *Gatineau Fish and Game Club*, est établi à Pointe-Confort en 1890. Ce club de renommée constituait un lieu de repos et de confort privilégié pour de nombreux hommes politiques américains.

## LE TOURISME ET LA VILLÉGIATURE, UNE VÉRITABLE INDUSTRIE D'APPOINT

Depuis la fin du dix-neuvième siècle, les activités de chasse et de pêche cessent d'être uniquement des opérations économiques ou de subsistance. Elles deviennent un divertissement à la mode pour une élite seule à posséder les moyens et le temps pour profiter d'une résidence d'été.

### *Les premiers villégiateurs*

Avec la construction de la ligne de chemin de fer, les communications et les transports se font plus facilement et plus rapidement entre la haute vallée de la Gatineau et le centre urbain que constituent les villes de Hull et d'Ottawa, elles-mêmes reliées au réseau ferroviaire de Montréal et des États-Unis. Les riches vacanciers du début du siècle découvrent donc cette région de lacs et de rivières, aux forêts infinies et aux collines si attrayantes qu'est la nôtre. Les lacs, à l'époque, regorgent de poissons et les pêches sont presque miraculeuses, comme d'ailleurs les chasses.

Plusieurs familles aisées d'Ottawa, comme celle de l'ancien Premier ministre québécois Simon-Napoléon Parent et celle du sénateur Belcourt, prennent alors l'habitude de *monter* sur les bords du lac Blue Sea, passer la saison estivale. Bientôt, de plus en plus de villégiateurs s'y retrouvent chaque été, politiciens, notables, marchands. La renommée du lac Blue Sea et des autres plans d'eau devient proverbiale. Le nom même qui est donné au lac Blue Sea (la Mer bleue) illustre l'image que s'en font les premiers villégiateurs.

*Les premiers clubs de chasse et pêche*

À la même époque commencent à se fonder des clubs de chasse et pêche, qui jouissent le plus souvent de droits de chasse et pêche exclusifs sur plusieurs lacs et d'immenses territoires boisés... Ce sont d'abord les marchands les plus aisés et les directeurs locaux des compagnies forestières, qui mettent



ANQ, Hull, Fonds Foster Bennett

*Club du lac Serpent.*

en place ces clubs. Même les pères oblats, s'organisent un club à eux, au lac Serpent, puis au lac Achigan. L'exceptionnelle qualité des sites choisis et la beauté générale de la région a pourtant vite fait d'attirer des touristes et villégiateurs venus de fort loin... Petit à petit, ce

sont les propriétaires des grandes compagnies eux-mêmes qui s'approprient ces clubs et qui viennent en Haute-Gatineau passer leurs vacances.



*Birchbark Canoe, David Gidmard, p., 89*

*Guides indiens au Club du lac Désert.*



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 154*

*Expédition de chasse  
au lac à la Truite vers 1900.*

Le club du lac Serpent, racheté par le marchand général Foster Bennett en 1914, avait été mis en valeur par le frère Landry qui l'avait construit en 1899. Après avoir vendu à Bennett leur petit chalet, les pères oblats s'emménagent un nouveau club, cette fois au lac Achigan

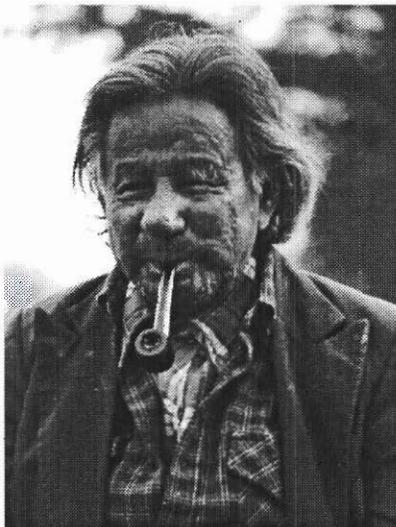
Le marchand Anastase Roy et quelques amis, également à partir de 1899, exploitent à leur compte un club sur les rives du lac Bois-Franc, puis au lac Castor Blanc. Le Dr Leduc, dentiste et député fédéral, en fondera un sur le lac Trente et Un Milles...

### LES ALGONQUINS ET LE 20<sup>e</sup> SIÈCLE : LA FIN DES TRADITIONS ?

Jusqu'au tournant du siècle, et depuis des centaines et des milliers d'années, les familles algonquines de la Gatineau avaient gardé presque intacts leur mode de vie et leurs traditions. La chasse et le commerce des fourrures sont alors la principale occupation de chaque ménage. Les Algonquins se déplacent encore en groupes durant l'hiver, et ils reviennent à Maniwaki au printemps pour vendre le produit de leur chasse aux commis de la Compagnie de la baie d'Hudson ou à l'un des

marchands du village<sup>90</sup>. Mais les choses ont commencé à changer. Certes les Algonquins ont adopté la religion des Blancs : la présence des missionnaires en est la cause et la manifestation. Ils ont aussi commencé à cultiver la terre, à travailler dans les chantiers, à guider les constructeurs des lignes de chemin de fer et les chasseurs...

Mais les traditions restent vives. Les vieilles croyances persistent et prennent toutes sortes d'expressions, telle la coutume de suspendre aux arbres les os des animaux tués à la chasse<sup>91</sup>. L'agriculture, quant à elle, n'est encore qu'une façon d'ajouter des légumineuses au menu bien maigre des familles et sert à nourrir les chevaux et quelques bêtes. Et si quelques Algonquins travaillent aux chantiers et sur les lignes de chemin de fer, c'est que leur parfaite connaissance de la forêt et leur facilité à s'y retrouver en font les meilleurs guides et les plus habiles tireurs de ligne...



*Bircbark Canoe*, p. 3, par David Gidmark  
Photo par Claude Nault

*Patrick Maranda (1901-1987).*

Tout, ou presque, va pourtant changer. La prospérité soutenue et le développement constant des chantiers va, tout en accroissant le commerce, amener un nombre toujours plus grand de colons qui s'établissent sur la Gatineau et ses affluents. L'amélioration des routes et la construction du chemin de fer va

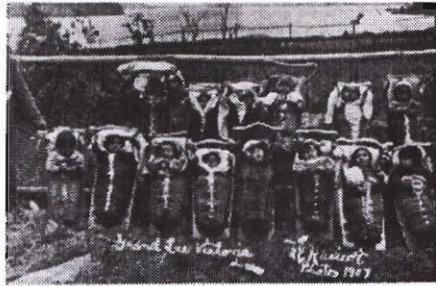
<sup>90</sup>. John Backes et Charles Logue, entre autres, firent concurrence à la Compagnie et, par la suite, Anastase Roy devint agent de la Baie d'Hudson à Maniwaki.



ANQ, Hull, Fonds Aimé Guertin

*Couple de guides algonquins,  
avec leur bébé dans les années 1920.*

en outre attirer en Haute-Gatineau un nouveau type d'habitants : les villégiateurs. Un certain nombre se contenteront de construire, au bord d'un lac encore vierge, une maison de vacances pour y pratiquer un peu de pêche. D'autres, plus nombreux, surtout en provenance des États-Unis<sup>92</sup>, entreprennent des expéditions de chasse et de pêche et se font octroyer des droits exclusifs sur des territoires parfois immenses, en créant des clubs... puis engagent des Algonquins pour les guider en forêt et sur les lacs et rivières.

Archives National Museums of Canada;  
David Gidmark, *Birchbark Canoe*, p. 30

*Bébés algonquins emmitoufflés et prêts  
à accompagner leurs parents pour la chasse  
(Grand lac Victoria, 1907).*

Le vingtième siècle est donc, plus que jamais, la croisée des chemins pour la peuplade arrivée d'un long exil derrière son leader historique, le grand chef Pakinawatik. Trois ou quatre générations plus tôt, jusqu'à l'arrivée des Algonquins à Maniwaki, en 1835, bien peu de choses avaient

91. Le père Guinard remarque qu'il s'en compte par centaines, distribués le long des portages, sur le pourtour des missions du nord.

92. Les Américains commencent à investir des sommes colossales dans l'industrie papetière au Québec, et particulièrement en Outaouais et sur la Gatineau.

changé pour eux. Le développement, ne favorisant guère le semi-nomadisme traditionnel, le peuple algonquin se trouve maintenant confronté à un mode de vie diamétralement opposé au sien...

Le père Guinard, arrivé à Maniwaki en 1899 pour desservir les missions des chantiers, décrit ainsi la Pointe-des-Pères.

*«...La réserve indienne elle-même se trouvait en retrait du village de Maniwaki et c'était difficile de l'apercevoir du chemin puisqu'elle comprenait peu de constructions... À l'embouchure de la rivière Désert, sur la pointe nord, se dressait un magasin désaffecté de la Compagnie de la baie d'Hudson. Quelques familles indiennes avaient gardé l'habitude de camper sur la pointe sud, en face du vieux poste abandonné. Je revois leurs canots renversés sur le rivage, leurs tentes de toile montées sous les gros ormes, aujourd'hui abattus, leurs chaudières bouillant au-dessus du feu, accrochées au bout d'un bâton planté en terre, leurs couvertures de laine et du linge aux couleurs vives jetés sur des perches. Au milieu de ce décor, des enfants jouaient et des hommes tranquilles fumaient leur pipe...»<sup>93</sup>*

Mais le père Guinard, qui écrit ces lignes en 1943, parle au passé. Les familles algonquines ne s'assemblent plus sur la Pointe-des-Pères et déjà, les vieux bâtiments du poste de traite disparaissent, s'effaçant sur la pointe du Désert comme pour mieux symboliser la fin d'un mode de vie. En effet, les Algonquins habitués à la vie nomade, allaient devoir se résigner à vivre en permanence au même endroit. Ils devaient maintenant vivre dans des maisons de bois, eux qui étaient habitués de coucher sur le sol nu dans des tentes vite montées. Au lieu de trimer dur pendant une saison entière, comme ils l'avaient toujours fait, pour mieux se reposer et

---

93. Serge Boucharcé, *Mémoires d'un simple missionnaire : le père Joseph-Étienne Guinard o.m.i. 1864-1965*, (Québec : MAC, 1980), p. 71.

recommencer ensuite, ils devaient dorénavant cultiver patiemment la terre ou monter chaque hiver aux chantiers. Les Algonquins de la Rivière-Désert finirent pourtant par se construire des maisons semblables à celles du village voisin, ils travaillent pour les compagnies forestières et adoptent un mode de vie qui nie leurs valeurs ancestrales et le fonctionnement traditionnel de leur société.

### *Les troubles de 1924-27*

Le potentiel forestier de la réserve indienne de la Rivière-Désert intéresse depuis toujours les entrepreneurs forestiers. Avant l'établissement de la réserve, alors même que ses limites avaient été définies, le gouvernement fédéral continuait d'y octroyer des droits de coupe comme sur les terres environnantes. Par la suite, les Algonquins durent résister aux demandes sans cesse répétées de ces entrepreneurs secondés par les agents des Indiens souvent eux-mêmes entrepreneurs. Ainsi Charles Logue *le vieux*, avec l'aide de son successeur au poste d'agent des Indiens, réussit-il à se faire donner des droits de coupe et à construire un moulin à scie sur la réserve. Mais le phénomène resta marginal et les coupes cessèrent à la mort du vieux Charles. Son fils et principal héritier, le jeune Charles, se fit octroyer à son tour, des droits de coupe sur la réserve indienne, malgré l'opposition du chef et d'une partie de la population algonquine. De l'automne 1923 jusqu'en janvier 1924 un nouveau moulin à scie fut construit à la décharge du lac Bitobi, alors que des dizaines d'employés de Logue coupaient du bois aux alentours. À la mi-janvier, voyant que son opposition ne dérangeait personne, le chef William Chabot <sup>94</sup> se fit accompagner de trois hommes forts et tenta de faire cesser les opérations forestières. Une bagarre s'ensuivit,

94. Chef de 1920 à 1924 et de 1939 à 1951.

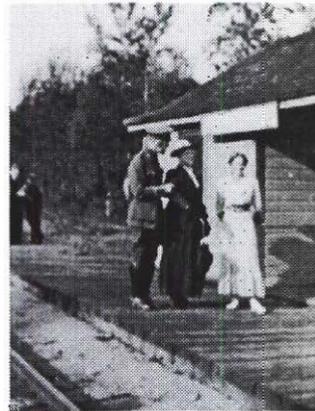
et l'agent des Indiens eut recours à la police fédérale pour faire arrêter le chef et ses hommes.

Le fédéral alla même jusqu'à destituer le chef pour faire cesser les troubles : en vain. Les Algonquins restèrent unis derrière le chef Chabot. Deux événements contribuèrent à la solution de cette crise : l'incendie accidentel du moulin, en 1927, et la faillite de la *Charles Logue Co. Ltd.*, en 1929-30 qui mirent fin aux coupes de bois au milieu de l'une des pires crises économiques.

## LES ANNÉES DE MALHEUR : GUERRE, ÉPIDÉMIE...

### *Automne noir de 1918*

La conscription, cette loi qui obligeait les hommes valides à s'enrôler dans l'armée et à partir pour la Grande guerre, a été votée par les députés fédéraux malgré l'opposition unanime des Québécois en dépit des promesses qui leur avait été faites. Adoptée en 1917, cette loi prend effet en juin 1918 pour les jeunes hommes de la Haute-Gatineau. Des policiers spéciaux patrouillent Maniwaki, les villages, les rangs, et nombre d'endroits inaccessibles.... Tous doivent se



Collection : Hugh Dale Harris  
*Départ pour la guerre de  
William Dale Harris,  
septembre 1916,  
gare de Rockhaven,  
entre Messines et Blue Sea.*

sacrifier. Les messes et pénitences organisées par les pères oblats ne sauveront pas leurs ouailles...

Et comme si le ciel portait le deuil devant la folie des hommes, le climat s'est complètement détraqué. Anastase Roy, à la page soixante-huit de son livre, nous rapporte que, du début du mois de septembre jusqu'au milieu du mois de décembre, le ciel s'assombrit chaque jour un peu plus, la pluie tombe sans arrêt, les récoltes sont gâchées et le foin déjà récolté pourrit dans les champs et dans les granges. L'air reste continuellement chargé d'un brouillard très sombre, humide à glacer les os. Quatre longs mois de pluie et d'obscurité s'écouleront ainsi.

*«...De la fin de septembre jusqu'au mois de décembre, le soleil paraissait éclipsé. Les jours se succédaient sans amélioration... Il faisait tellement sombre que parfois il fallait allumer les lampes pendant le jour.»*<sup>95</sup>

Puis avec le mois d'octobre, tombent les premières victimes de la grippe espagnole. L'influenza tuera des dizaines de personnes à Maniwaki et dans la région. Venue d'Asie par l'Europe, ce virus très contagieux, atteint la Haute-Gatineau vers le 20 octobre.

*«L'épidémie de < Grippe espagnole > sévissait ... On voyait jusqu'à quatre enterrements dans la même journée... »*, ajoute encore Anastase Roy<sup>96</sup>.

Les rassemblements publics sont interdits. Il n'y a plus de messe. Les gens se fuient et restent enfermés chez eux. Tous les éléments d'une véritable apocalypse sont réunis. La

95. Anastase Roy, *Maniwaki et la vallée de la Gatineau*, (Ottawa : Le Droit, 1933), p. 168.

96. Ibid.

jeunesse, promesse d'avenir, est partie se faire massacrer dans les tranchées. La main d'oeuvre a manqué pour les foins et l'activité des chantiers a ralenti pendant l'automne. La pluie et l'humidité gâtent ce qui malgré tout a pu être cultivé. Cette atmosphère de jugement dernier et l'épouvantable épidémie qui fauche famille, amis et voisins, finit de miner le moral de la population...

Enfin, à la mi-novembre, les armées allemandes et autrichiennes, malgré leur avance persistante, doivent capituler sans condition pour éviter une révolution générale de leur population. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre : les cloches sonnent sans arrêt dans toutes les églises, les commerces se remplissent, les fêtes se multiplient... Depuis quelques jours l'épidémie avait pris fin, aussi brusquement qu'elle avait débuté. Il faudra encore quelques semaines pour que le climat s'éclaircisse.

## **RESTRUCTURATION DE L'INDUSTRIE FORESTIÈRE ET GRANDS TRAVAUX**

Le tournant du vingtième siècle marque, pour l'industrie forestière, la fin d'une époque. Jusque-là, l'Outaouais avait été le principal fournisseur de bois de tous les marchés de l'est de l'Amérique du Nord après avoir alimenté l'Angleterre. Mais l'épuisement des ressources provoqué par une coupe intensive, rend difficile l'approvisionnement en bois équarri. Les plus longs et les plus gros pins blancs et pins rouges, qu'on trouvait jusqu'ici en abondance près des affluents de l'Outaouais et de la Gatineau deviennent rares.

Ces billots étaient équarris sur place. Une fois flottés et descendus jusqu'à Hull et Bytown, ils étaient assemblés en *cages* et descendus sur l'Outaouais et le Saint-Laurent jusqu'au port d'embarquement de Québec. Mais voilà : les denses peuplements de pins ont pratiquement tous été rasés en Outaouais et ailleurs. La crise économique de 1870-1880 fait chuter la demande de bois équarri et affecte celle du bois de sciage. L'ère des *cageux* a déjà fait place à un autre genre d'exploitation de la forêt : le bois de sciage. À son tour, cette industrie sera supplantée par une autre dans les chantiers de la Gatineau : l'industrie papetière.

### *Le bois de sciage*

Si la coupe du bois dans le but d'en faire des billes équarries a entraîné la construction de quelques moulins à scie en Haute-Gatineau, cette industrie était surtout profitable aux investisseurs des grands centres. Ceux-ci, à la suite de maigres investissements en région voyaient arriver, sur l'Outaouais et le Saint-Laurent, des milliers de billots taillés et assemblés en *cages*, déjà prêts à être exportés en Angleterre ou aux États-Unis. La chute graduelle de la demande pour ce genre de produit, a entraîné son remplacement par la coupe de billots moins grands et non équarris. On flottait ces billots jusqu'aux principales scieries qui les transformaient en planches pour la construction domiciliaire. Le prodigieux développement économique des États-Unis, parallèlement au développement des chemins de fer au Québec, permit alors d'orienter ce nouveau type de bois vers un nouveau marché... Et ce nouveau marché pour le bois correspond à une nouvelle offre de produits : les grands peuplements de pins géants, blancs et rouges se font désormais très rares, mais les forêts mélangées et les essences

moins grandes sont encore très abondantes. On s'oriente donc vers une nouvelle exploitation de la forêt, plus intensive, qui fait appel à un plus grand nombre de bûcherons et de draveurs qui viennent s'établir à Maniwaki et dans toute la vallée de la Gatineau. C'est l'époque des Gouin et le début de la drave intensive sur la Gatineau et ses affluents.



Collection : W. Robert Hilliker

*Un chantier du XIX<sup>e</sup> siècle : le camp forestier du Notakim.*

Les chantiers de la Gatineau se transformèrent rapidement pour produire et flotter des billots moins gros mais plus nombreux. Cette fois, le bois est destiné à fournir les scieries de l'Outaouais plutôt que des chantiers d'assemblage comme celui de Hull, qui était un transit pour Québec. Le bois scié est ensuite acheminé par train jusqu'aux grandes villes américaines et anglaises pour servir de matériau de base dans la construction des maisons. Mais ce marché est fragile. Et la grande crise économique des années 1870 à 1880 aux États-Unis vient encore déprimer le marché du bois de sciage. Les différentes compagnies forestières qui se sont succédées sur la Gatineau (voir chapitre précédent) en sont le témoignage. Les dernières compagnies ayant coupé du bois de sciage ont réussi à survivre en adaptant leurs chantiers à la nouvelle demande de bois à papier.

### *Les pâtes et papiers*

Le début du vingtième siècle marque donc le passage de l'industrie du bois de sciage à celle des pâtes et papiers. L'industrialisation accélérée et la croissance démographique des grands centres américains créent une demande prodigieuse pour le papier. Le réseau ferroviaire qui, de Montréal, se ramifie maintenant sur tout le territoire québécois, permet d'acheminer aux États-Unis les formidables quantités de bois nécessaires à la fabrication du papier. Qui plus est, presque toutes les espèces de conifères sont requises et acceptées dans ce nouveau marché. Les forêts de la Gatineau redoublent donc d'activité de coupe et les chantiers, qui constituent le cœur de l'économie de la vallée de la Gatineau, ne déroutent pas. De plus en plus de bûcherons y trouvent de l'emploi et des camps de mieux en mieux établis. Les *draveurs* deviennent le symbole de cette nouvelle activité forestière, et leurs exploits font oublier ceux des *cageux* du siècle passé. On les voit partout, racontant leurs exploits buvant sans retenue et pleurant leurs amis disparus dans le cours meurtrier des rivières couvertes de billots...

De la fin du dix-neuvième siècle jusqu'au tournant des années 1920, les deux compagnies *Gilmour & Hughson Co. Ltd.* et *W.C. Edwards Co. Ltd.* connaîtront une prospérité remarquable qui se répercutera dans tous les villages de la région. Les communautés se développent, les maisons se font plus belles, plus nombreuses et mieux construites; la population vit mieux et crée une demande pour les produits secondaires qui entraîne à son tour la création d'emplois diversifiés pour les nouvelles industries : beurreries et fromageries, manufactures de portes et châssis, scieries, briqueteries, etc.

Les deux grandes compagnies, qui exploitent leurs chantiers sur la Gatineau depuis plus d'un demi-siècle, sont mal préparées aux transformations majeures qui se dessinent dans l'industrie forestière à l'échelle de l'Amérique du Nord. Les quatre ans de guerre, entre 1914 et 1918 ont ralenti sensiblement les transformations du marché, ce qui a eu pour effet de retarder l'inévitable choc de l'après-guerre. Toute l'activité économique des sociétés occidentales devra maintenant se réorienter dans un système économique de temps de paix.

Les compagnies *Gilmour & Hughson Co. Ltd.* et *W.C. Edwards Co. Ltd.* ne survivent pas à l'après-guerre. En 1921 elles vendent tous leurs actifs du bassin hydrographique de la Gatineau à la *Riordon Company Ltd.*<sup>97</sup>, créée expressément pour la coupe du bois destiné aux papetières américaines. Celle-ci reprend à son compte toutes les fermes forestières et les chantiers de ses prédécesseurs, et, en plus de la traditionnelle drave, utilise, entre autres, le chemin de fer de la Gatineau pour expédier son bois. Cette nouvelle compagnie, a bien compris le nouvel enjeu qu'est la modernisation intensive des méthodes de coupe et de transport du bois vers les marchés américains mais elle manque des capitaux indispensables pour réaliser ces travaux de modernisation. Ce sera la *IPP* qui, ayant racheté la *Riordon Co. Ltd.*, réalisera le grand dessein.

La croissance des chantiers de la Gatineau entraîne un contexte bénéfique pour les habitants de la région : la production des anciennes fermes forestières est devenue insuffisante pour nourrir les hommes des chantiers et les draveurs qui sont de plus en plus nombreux. Les compagnies forestières doivent donc s'approvisionner chez les marchands et les agriculteurs

97. La *Riordon Co. Ltd.*, qui voulait moderniser les chantiers québécois et orienter en bloc la production vers la pulpe à papier des marchés américains, était une société montréalaise. Faute de capitaux et dans un contexte économique difficile, la *Riordon* fit faillite moins d'un mois après et fut rachetée par l'*International Paper and Pulp Company Ltd.*, société multinationale américaine.

de la région. Ces derniers deviennent entièrement dépendants des compagnies forestières pour leur survie. Ils connaissent cependant une prospérité remarquable suscitée par une forte demande pour tous leurs produits qui sont souvent achetés en bloc..

### *Intensification de la drave et grands travaux*

La drave, ou le flottage, en plus d'acheminer le bois vers les usines de transformation, sert aussi à préparer les billes pour la transformation en pulpe de papier. En effet, le séjour de plusieurs semaines des troncs d'arbres dans l'eau, leur permet de s'imbiber d'eau et d'oxygène et les débarrasse d'une grande quantité de résine, ce qui les rend plus facilement réductibles par la suite.

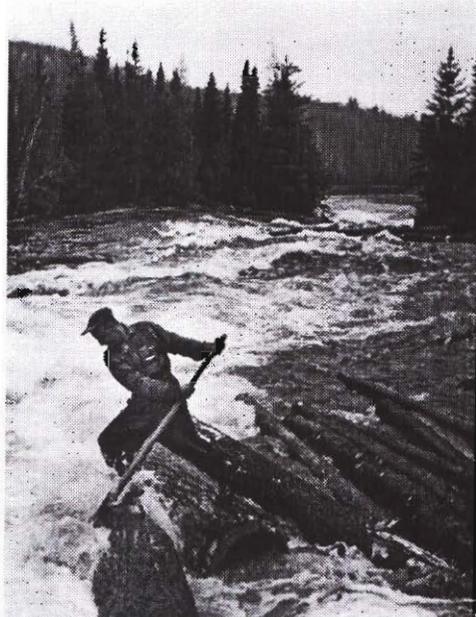


Photo : Malak

*Draveur à l'œuvre sur la rivière Tomasine, en 1948*  
*Titre original : A CANADIAN RITE OF SPRING –*  
*A LOG DRIVE ON THE TOMASINE RIVER,*  
*NORTH OF MANTWAKI, QUEBEC*

### Jack Lannigan (1875-1946)



Collection : Darlene Lannigan  
Jack Lannigan

Né le 13 mars 1875, John Timothy Lannigan est l'un des géants qui ont contribué à faire du pays de la Gatineau à l'époque de la drave, un pays légendaire où l'héroïsme était quotidien et les conditions de vie extrêmement dures.

Fils des immigrants irlandais, Martin Lannigan et Catherine Grant. Tout jeune, il s'engage dans les chantiers de la famille Guilmour, au nord de Maniwaki. Il cultivera ensuite une terre dans le canton de Cameron, avec son épouse Marcelline Beauregard.

Les anecdotes portant sur Jack Lannigan sont nombreuses. Toutes mettent en valeur sa force herculéenne et son courage légendaire. Le père Guinard en a perpétué quelques-unes...

- Un jour qu'il inspectait sa ligne de trappe, aux environ du lac d'Argent, Jack Lannigan est surpris par un ours qui s'était coincé dans un de ses pièges. Celui-ci saute sur l'Irlandais qui l'assomme d'un coup de rame. L'ours n'est qu'engourdi et s'élance sur Jack... Un combat débute alors et les deux belligérants se retrouvent dans le lac voisin où Jack Lannigan finit par noyer l'animal en le maintenant sous l'eau.

- J. Edgar Boyle rapporte avoir vu Jack Lannigan prendre sur ses épaules son patron, John Cameron, qui pesait 260 livres, et lui avoir ainsi fait traverser la rivière Notawissi en crue sur un tronc d'arbre jeté en travers du cours d'eau.

Une coupe aussi active et des chantiers de plus en plus productifs pour une demande énorme de bois résineux ont une conséquence directe sur le bassin hydrographique de la Haute-Gatineau. Désormais remplies à capacité de *pitoune*, les rivières secondaires et la Gatineau ne suffisent plus aux besoins. Si les eaux du printemps sont abondantes et provoquent d'année



Collection : Thérèse Thériault

*Procession de la Fête-Dieu devant la maison d'Anastase Roy, à Maniwaki.*

en année des inondations (que les gens prennent l'habitude d'appeler les *eaux hautes*)<sup>98</sup>, le niveau des rivières baisse considérablement dès les premières chaleurs et le courant devient alors trop faible pour qu'on puisse les draver efficacement. Parsemées de bancs de sables et de troncs vieillis prisonniers des fonds, surtout à partir de juin, les rivières de la vallée de la Gatineau ont pourtant un potentiel formidable.

98. L'eau haute arrivait fin avril, début mai. À partir de juin, les zones inondables se retrouvaient découvertes. Dans l'intervalle, on se déplaçait sur les fameux trottoirs de bois (trottoirs flottants) qui se soulevaient avec la montée des eaux lorsque les rues étaient inondées. Certaines autres rues, comme l'actuelle section de la rue des Oblats longeant la Désert, étaient complètement fermées à la circulation parceque disparue sous la crue. Cette rue porte encore le surnom de *chemin de l'eau basse*.

### J. Edgar Boyle



Petit-fils du légendaire Jack Boyle, maître draveur pour les Gouin et fils de Michael Boyle, agent de la W.C. Edwards à Maniwaki. Entre 1870 et 1908, J. Edgar Boyle est un témoin privilégié de l'âge d'or de la Gatineau et de la transformation de l'industrie du bois précédant la Grande crise de 1929.

Né à Maniwaki en mai 1901, il y revient en 1923, après des études en médecine qu'il interrompt pour faire carrière dans l'industrie du bois qu'il ne quittera qu'en 1968, à la vente de

ses actions dans la *W.C. Edwards* dont il est jusque là président.

Son livre *My Life and times in the Bush* est une source d'anecdotes et un très intéressant témoignage de son époque.

### Début de l'ère de la CIP

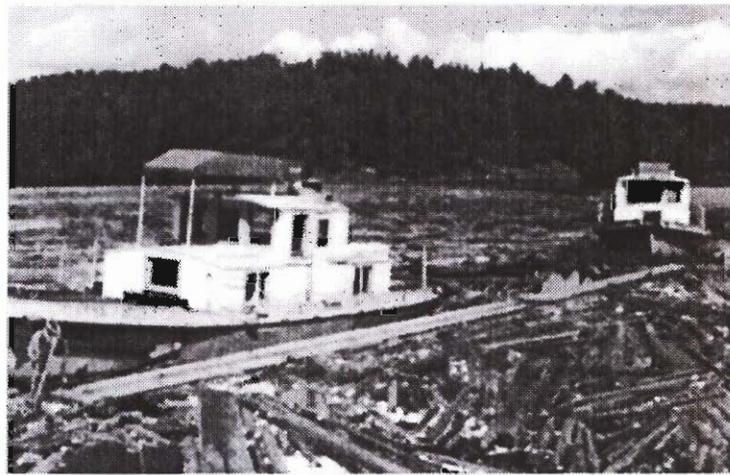
C'est plus qu'il n'en fallait pour décider les grandes compagnies à investir massivement dans la construction d'immenses barrages et d'innombrables digues et dans la modernisation des camps forestiers. Faute de capitaux et acculée à la faillite, la Riordon cède, le 1<sup>er</sup> février 1921, l'ensemble de ses droits et de ses chantiers à la IPP. Cette multinationale américaine, spécialisée dans les pâtes et papiers, débourse alors la rondelette somme de 3 016 777 \$<sup>99</sup>.

La Commission des eaux courantes du Québec, ancêtre d'Hydro-Québec, engage alors une équipe d'ingénieurs campés pour l'occasion sur l'île Roy et plus haut, près du Baskatong.

99. Courthey C. J. Bond et John W. Hugson, *Hurling Down the Pine*, (Chelsea, The Historical Society of the Gatineau, 1987), p. 59.

L'une doit effectuer une étude sur la Gatineau puis élaborer les plans des barrages à construire pour régulariser le cours de la Gatineau, colonne vertébrale des chantiers du nord de l'Outaouais. Le gouvernement du Québec accepte de financer une partie de la construction de ces infrastructures et transfère sans discussion les anciens droits de coupe en échange de la construction d'une usine de pâtes et papier en Outaouais ainsi que l'amélioration des conditions de travail dans les chantiers.

La IPP, en prévision de problèmes éventuels entraînés par la construction de barrages et la hausse subséquente du niveau des eaux, acquiert les droits de propriété sur des cantons entiers. Ainsi, prévoyant des inondations éventuelles dans certaines zones habitées, elle achète le village de Baskatong et déplace sa population en 1927. « À Lac-Sainte-Marie, le curé et la municipalité négocient avec la compagnie le déménagement d'une partie du village. »<sup>100</sup>



Collection : Éditions AVG

*Bateaux de drave de la CIP sur le lac Baskatong.*

100. *Histoire de l'Outaouais*, p. 282

Les opérations forestières de la CIP commencent à Maniwaki en 1925. La même année, la multinationale achète la *Compagnie d'électricité et de téléphone de Maniwaki*, de même que le barrage du Corbeau et en fait la *Gatineau Electric and Light Co.* qui ne sera en fait qu'une filiale de la Compagnie Internationale de Papier. Une autre filiale, la *Gatineau Boom*, s'occupera de l'ensemble des opérations de drave du bassin de la Gatineau et ses affluents, alors que la *Gatineau Power* contrôlera les opérations de production et de mise en marché de l'électricité et du téléphone. Tout le bassin de la Gatineau et l'ensemble de ses affluents deviennent le fief exclusif de la nouvelle compagnie qui engage massivement les équipes des compagnies disparues, en faillite ou absorbées.

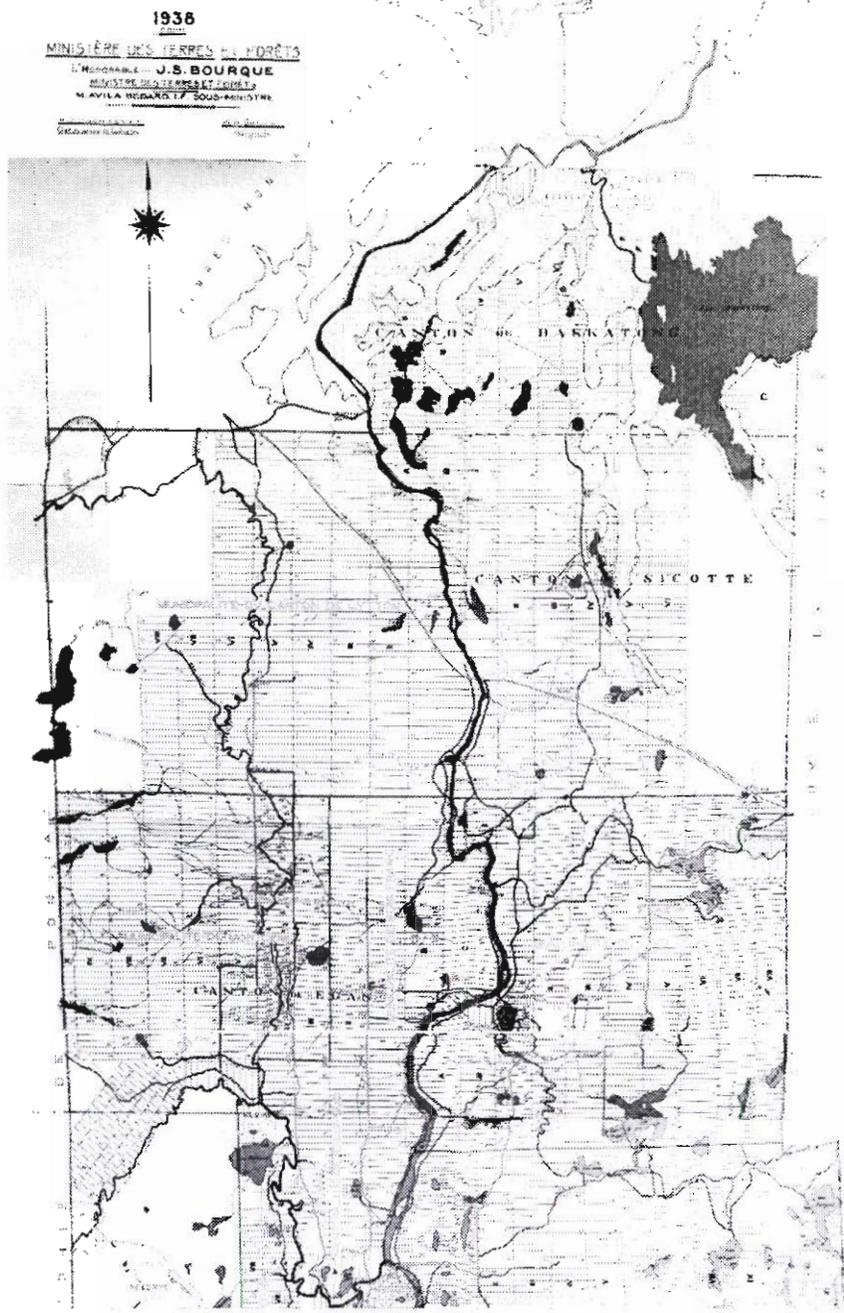
La *International Paper and Power Co.* (IPP) qu'on appela tout simplement CIP, respecta sa promesse faite au gouvernement québécois de construire en Outaouais une usine de pâtes et papiers. Elle choisit un emplacement situé dans le canton de Templeton, en face d'une île. L'endroit était idéal pour concentrer les millions de billots descendant de la Gatineau, de la rivière des Outaouais et de tous leurs affluents. On donne à l'usine et au hameau qui se développe à proximité le nom de *Gatineau Mills*, parce que ce sont les forêts et le bois du pays de la Gatineau qui les alimentent. Ainsi prend naissance le futur village de Gatineau, qui en 1972, devint la ville de Gatineau, absorbant toutes les municipalités qui le bordent. Ce nom fut donné au village pour rappeler que le principal centre de coupe de la CIP était Maniwaki, chef lieu du comté de Gatineau et depuis des siècles, rendez-vous de tous les voyageurs de la Gatineau...

### *Sous l'empire de la CIP*

À compter de 1925, le pays de la Gâtineau passe sous le contrôle économique de l'*International Paper Company*. Des capitaux colossaux sont investis dans le rachat des droits de coupe, la modernisation des équipements forestiers et la construction de barrages...

Si de grands travaux font presque oublier le début de la Crise économique, ils monopolisent en revanche l'ensemble des ressources. La population, travailleurs forestiers, commerçants, agriculteurs, devient dépendante d'un empire qui contrôle pratiquement les richesses naturelles de toute la région...

Quand la CIP fermera ses chantiers de 1930 à 1932, la désillusion sera brutale...



*Carte de la colonisation de la région de la Gatineau  
 publiée par le Ministère des Terres et Forêts en 1938.*

*Industrialisation  
et modernité  
(1925-1965)*



Maniwaki 1974

*Les « eaux hautes » de 1936 et les trottoirs de bois*

- Introduction - Période 1925-1965
- La Grande crise
- Les grandes transformations de l'industrie du bois
- 23 mai 1925, dans le journal *La Presse*...
- Le nouveau comté de Gatineau
- La Seconde Guerre mondiale et l'exode rural
- Le *Baby-Boom*
- Les années 1945-1960 - une Révolution presque tranquille
- Le déclin de l'agriculture

## CHRONOLOGIE (1925-1965)

- 1924-1925 Faillites des entrepreneurs Johann Ramberg et Harry Flynn.
- 1925-1927 Construction des barrages hydroélectriques pour régulariser le cours de la Gatineau.
- 1929 Krach boursier et début de la Grande crise.  
Début de la Grande crise.
- 1930 Faillite de la *Charles Logue Co. Ltd.*
- 1930 Création du comté de Gatineau.
- 1930 Ouverture de la Cour provinciale.
- 1931 Ouverture du bureau d'enregistrement.
- 1931-1933 Fermeture complète des chantiers de la Gatineau.
- 1939-1945 Deuxième grande guerre
- 1942 Crise de la conscription
- 1944 Prise du pouvoir par Duplessis.
- 1946 Fondation de Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau
- 1957 Incorporation de la ville de Maniwaki.
- 1958 Construction d'un nouvel hôpital à Maniwaki
- 1959-1960 Décès de Duplessis et début de la Révolution tranquille.

## INTRODUCTION

### PÉRIODE DE 1925 À 1965

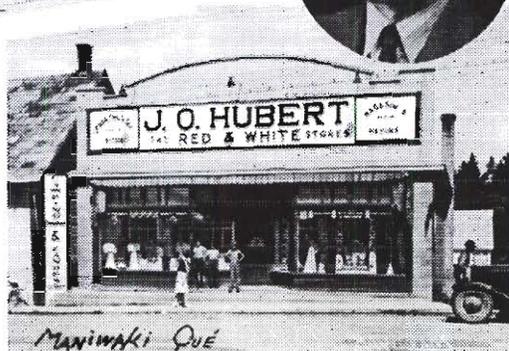
Après le désespoir des années 1917-1918, avec leur lot de guerre, de deuil, de mauvaises récoltes, de grippe espagnole... la population de la Gatineau commence à voir briller le soleil avec l'Armistice de novembre 1918. Quelques années d'accalmie, marquées par une profonde transformation de l'industrie du bois, rendent aléatoire l'économie durant les années 1919-1920, mais un optimisme rêveur remplace bientôt la prudence de la fin de la guerre : on croit la prospérité revenue, et pour toujours. À partir de 1920, les entrepreneurs de la Gatineau se lancent dans des investissements considérables et des dépenses parfois douteuses. Les traditionnelles compagnies opérant des chantiers sur la Gatineau, la *Gilmour & Hughson* et la *W.C. Edwards*, qui devraient sentir la fin d'une époque, celle où elles tiraient des profits gigantesques de la centaine de chantiers qu'elles opèrent à elles deux sur les affluents de la Gatineau, opèrent comme si rien n'avait changé. Les propriétaires continuent leurs activités forestières en se disant que, si les chantiers ne sont pas tout à fait rentables, ils le redeviendront sous peu.

La Grande crise économique de la fin des années 1920, qui s'étire jusqu'à la fin des années 1930, balayera sans merci les individus et les entreprises qui ont cru que la prospérité reviendrait toute seule, que les choses reviendraient comme elles étaient avant la guerre... Des années de profonde misère accompagnent des transformations économiques en profondeur, et une mutation complète de la société rurale. Pendant que disparaissent les vieilles



Le magasin J. O. Hubert, ouvert en 1924-1925, et son fondateur Joseph-Olivier Hubert.

Collection : Lucile Hubert



Collection : Claire Poirier



Collection : Antoinette Hubert-Calvé

Téphore Calvé, dans sa chaise de barbier.



Collection : Maurice Nault

Ernest Nault, homme d'affaires, maire de Montcerf de 1925 à 1926 et de 1931 à 1935. Fils du marchand et hôtelier J.-Baptiste Nault, il sera l'un des principaux hommes d'affaires de la vallée de la Gatineau.



Collection : Famille McConnery

Le Garage McConnery, ouvert en 1927, et son premier propriétaire, William P. McConnery.

compagnies de bois et que se dresse un nouveau géant américain, l'*International Paper and Power Co.* (IPP), une onde de choc renverse les petites fortunes locales. Faillites, fermeture d'entreprises et chômage sont le lot des familles de la région.

Au milieu de tout cela, grâce à la lucidité et à la persévérance d'une classe de notables locaux, la vallée de la Gatineau hérite de ses premières institutions véritablement régionales : un comté, une division d'enregistrement, une Cour de justice, un député...

Quand éclate la Deuxième guerre mondiale, à la fin des années trente, la Grande crise se termine enfin. Cependant, elle aura emporté avec elle les plus belles années de prospérité de notre région. Plusieurs entreprises créatrices d'emplois et de richesse disparaîtront, de même que toute une classe d'entrepreneurs et de notables laissant sans véritable élite une région en pleine transition.

Avec la Seconde Guerre mondiale et l'industrialisation des chantiers de la Gatineau, les travailleurs retrouvent des emplois, désormais mieux payés et moins dangereux, mais souvent, hélas, à l'extérieur de la Haute-Gatineau. Les moulins et usines du sud de l'Outaouais, et les services du gouvernement fédéral, à Ottawa, attirent en masse la population jeune vers les grands centres urbains. L'augmentation systématique des naissances, qui suit la Seconde Guerre mondiale et s'accompagne d'une hausse généralisée du niveau de vie des familles, donne pourtant à la Haute-Gatineau un élan de prospérité et de modernité incomparable. Rien ne semble désormais devoir mettre fin à la croissance économique et démographique de la région. La vallée de la Gatineau est chaque année plus riche, plus populeuse, mieux équipée en routes, en industries, en infrastructure de loisirs... Non, rien ne semble devoir désormais ralentir la prospérité de la Gatineau, si ce n'est, peut être, l'exode rural.

## LA GRANDE CRISE

Les années 1920 sont caractérisées par une série d'investissements majeurs dans la vallée de la Gatineau. Les chantiers sont désormais mécanisés, de grands barrages modernes sont construits sur la Gatineau et sur ses affluents pour régulariser son cours, des usines sont mises en place pour fabriquer ici du papier, là de l'électricité... La CIP, en prévision des inondations qu'entraîneront les nouveaux barrages, défraie le déménagement d'un village complet, au lac Sainte-Marie, et achète pratiquement tout le canton de Baskatong, où s'étendra un réservoir immense qui noiera le village du même nom. Des investisseurs plus modestes tentent à leur tour de profiter du climat de relance et de la croissance des années folles pour moderniser ou construire des moulins à scie, des manufactures, des fromageries, des beurreries, etc.

Mais ces investissements ne sont pas les seuls. L'optimisme qui est dans l'air pousse à emprunter pour investir. Un grand nombre des maisons bourgeoises de Maniwaki ont été construites entre la Première Guerre mondiale et la Crise. Plusieurs entrepreneurs se lancent également en affaires au cours de ces années. Quant à la population en général, elle reste dépendante, à tous points de vue, de l'industrie forestière. La presque totalité des hommes travaillent dans les chantiers comme bûcherons ou draveurs, pendant que leurs familles subsistent grâce au travail de la terre. Beaucoup de familles vivent également à Maniwaki, carrefour des commerces et des services de toutes la région. Commis, livreurs ou employés dans les magasins, les forges, les manufactures, les moulins à scie s'y multiplient...

Quelques centaines d'emplois sont générés par les commerces durant ces années. À leur tour, les commerces sont directement dépendants des chantiers de la CIP. Cette compagnie achète des agriculteurs toute leur production de foin, de céréales, de légumes, etc., et commande des commerçants vêtements, outils et denrées nécessaires à ses opérations...

Fortement dépendante des exportations de bois vers les États-Unis, plus importantes d'année en année, la population de la Haute-Gatineau ressentira durement les effets de la crise économique qui frappe en octobre 1929. Le krach boursier de New York, paralysera complètement en quelques mois l'économie internationale et plongera tout l'univers occidental dans une dépression que seule la Guerre mondiale pourra juguler.

Au Québec, une énorme partie de l'économie dépend des exportations vers les États-Unis. Dans des régions comme la Gatineau, toute l'activité économique dépend en fin de compte des exportations de bois et le krach boursier est une catastrophe. Le marché américain cesse brusquement, en 1929-1930, d'acheter le bois de construction et le bois de pulpe à papier. Il s'ensuit une dégringolade des prix et un rapide surplus des stocks, ce qui force la CIP à stopper toutes ses opérations de coupe. Des milliers de bûcherons, draveurs, commis et même de cadres qui, pourtant, étaient toujours restés protégés contre les fluctuations du marché se retrouvent alors au chômage... Ça ne s'était jamais vu depuis les débuts de l'exploitation forestière sur la Gatineau.

Suite à la fermeture des chantiers, qui a mis au chômage la plus grande partie des travailleurs salariés, les entreprises de service comme les magasins, les épiceries, les forges, et les entreprises d'industrie secondaire comme les manufactures de

portes et châssis ou les moulins à scie, subissent à leur tour le choc d'une baisse brutale de la demande. Les commis et livreurs sont mis à pied et remplacés par les membres des familles immédiates des commerçants. Le taux de chômage, qui n'était au Canada que de 3% en 1929, grimpe en une seule année à 18,25%. Comme aucun mécanisme de soutien aux chômeurs n'existe alors, des familles se retrouvent à la rue, incapables de payer leur loyer. À leur tour, les propriétaires éprouvent de sérieuses difficultés puisque les revenus de location ne permettent plus d'assumer les investissements faits à crédit auprès des banques. Ces dernières rappellent les prêts et saisissent les immeubles des propriétaires en difficulté qui se retrouvent à leur tour à la rue... Les usines et moulins à scie ferment leurs portes, dans l'attente d'une reprise des activités qui ne vient pas. Le creux de la crise est atteint dans les années 1932-33.

#### *Le « Secours direct »*

En vue de sortir l'économie du marasme en donnant aux chômeurs québécois un peu d'argent, le gouvernement québécois entreprend alors une série de travaux publics, ce qui permet d'embaucher pour de courtes périodes quelques milliers de sans-emploi. À Maniwaki, le conseil municipal entreprend en 1932 la construction de l'aqueduc et ces travaux sont évalués à plus de 52 000\$. Le gouvernement québécois, avec la participation financière du Canadien Pacifique et du gouvernement fédéral, entreprend, quant à lui, la réfection complète du viaduc surplombant la voie ferrée à Maniwaki. En outre, des travaux déjà en cours, (comme la jetée de la rivière Désert en vue de relever un peu la route à cet endroit et de mieux contrôler l'érosion) prennent de l'ampleur et donnent du travail à quelques dizaines de chômeurs.

Ces mesures restent bien insuffisantes, et la plupart des travailleurs de Maniwaki et de la Gatineau doivent trouver eux-mêmes le moyen de subvenir aux besoins de leur famille. Ceux qui ont la chance de posséder une ferme, ce qui n'est pas le cas de tous, subsistent en se tournant vers l'agriculture. Quant aux autres, ils sont à la merci de la charité des gens ou des maigres revenus tirés du *Secours direct*. Heureusement, la *Gatineau Boom*, filiale de la *CIP* qui centralisait toutes les activités de drave sur la Gatineau, n'a pas cessé ses activités, pas plus que la *Gatineau Power*, qui fournit l'électricité et le téléphone, le département des Feux de forêt. Vers 1930, ces trois compagnies emploient quelques dizaines de salariés qui s'ajoutent aux quelques dizaines d'autres qui ont conservé leur poste...

La crise n'en finit plus. Les économistes et historiens s'entendent généralement pour dire que le creux de la vague a été atteint en 1932 et 1933, mais il faudra attendre 1940, un an après le début de la Guerre mondiale, pour que le Québec retrouve l'activité industrielle de 1929. L'exode rural, déjà enclenché depuis quelques années, se trouve freiné durant ces années de crise. Les familles restent autant que possible sur la terre et vivent de ce qu'elle peut leur apporter.

### *La faillite de la Charles Logue Company Limited*

En Haute-Gatineau, la plus spectaculaire faillite reliée à la Crise est certainement celle de la compagnie de Charles Logue. Gérée par les héritiers du vieux Charles Logue, cette compagnie embauche, à la fin des années 1920, plusieurs centaines de travailleurs de chantiers, de commis de magasins, de journaliers, etc. À cette époque, l'entreprise de la famille Logue est celle qui emploie localement le plus grand nombre de gens. Elle opère des dépôts forestiers, des chantiers sur la Gatineau, trois magasins généraux, une ferme agricole qui

couvre toute l'actuelle partie urbaine de Déléage et possède aussi des investissements dans d'autres compagnies, locales ou régionales.

Les principaux clients de la famille Logue sont les compagnies forestières qui achètent son bois et ses marchandises, et les produits de son immense ferme. La chute brutale du prix du papier et le rappel des liquidités des gros investisseurs américains privent d'un seul coup l'entreprise de pratiquement tous ses revenus. La population locale n'a plus, elle-même, les moyens de payer les marchandises aux magasins des Logue et se voit forcée de consommer à crédit, incapable de payer comptant.

En quelques mois, malgré la nombre imposant de ses actifs, privé de toute liquidité et confronté à des créanciers



Collection : Marjorie O'Leary

Charles Edward Logue,  
« le jeune »

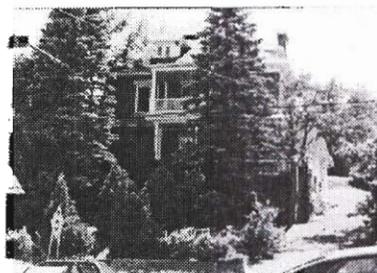
intransigeants, Charles Logue est acculé à la faillite. C'est une catastrophe pour l'économie locale. Des centaines de travailleurs se retrouvent sans emploi, et la région se voit privée d'une série d'activités économiques importantes. Le *jeune* Charles Logue <sup>101</sup>, comme on appelait le fils du premier, ayant tout perdu après avoir tout possédé, fut recueilli par la famille Martineau, propriétaire de l'hôtel du même nom, et ne fut plus que l'ombre de ce qu'il avait été...

D'autres faillites importantes se produisent à cette époque, brisant le mouvement de croissance et d'entrepreneurship qui caractérisait la région.

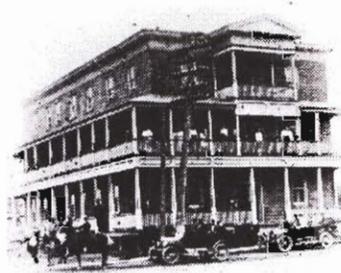
<sup>101</sup>. Charles Edward Logue (1900-1937), fils de Charles Logue et de Annie Marjorie Kennedy, riche entrepreneur et commerçant, maire de Maniwaki en 1919-1920.

## Harry Flynn

Harry Flynn - fils d'immigrants irlandais, originaire de Chelsea, ouvrit son premier hôtel à Maniwaki en 1889, près de la future station de chemin de fer. En 1910, il ouvrit un moulin à scie et à farine au village de Chute-Rouge, et, à compter de 1913, un magasin général à Gracefield. Il fut maire de Maniwaki en 1915-1916. Entre 1915 et 1920, Flynn fit procéder à une série d'explorations et de prospections minières dans les cantons de Wright, d'Egan et de Kensington (Déléage), et se lança dans l'exploitation de mines de mica, ce qui lui permit d'amasser une petite fortune. Une chute de la demande de mica<sup>102</sup>, qui suivit une baisse des ventes d'automobiles, fut la cause directe de la brusque faillite de Flynn, en 1925.



*La maison d'Harry Flynn, aujourd'hui la résidence du Dr Besmer.*



*L'hôtel d'Harry Flynn, devenu l'hôtel Martineau.*

## Johann Holfsten Ramberg

Johann Holfsten Ramberg - fils d'immigrants allemands, arrivé à Maniwaki en 1904 - gagna d'abord sa vie comme charpentier- menuisier, dans la construction des maisons. Il se lança lui-même en affaires en 1909 en compagnie de R.-M. Gendron, dans une entreprise de fabrication de matériaux de construction (madriers, planches, portes et fenêtres, blocs de ciment) et également dans la construction de maisons. Il fut gérant de la Compagnie d'électricité de Maniwaki, de 1910 à 1920. L'incendie du moulin à planches de Ramberg, en 1924, fut sans doute l'élément déclencheur de la faillite de son entreprise, la même année, en plus de l'arrêt des coupes de bois dans les chantiers en 1922-1923. Il fut maire de Maniwaki en 1910-1911 et en 1912-1913. Après sa banqueroute, la famille Ramberg quitta la région et gagna les États-Unis, puis Toronto.



*La seconde maison de Ramberg au coin Notre-Dame et Lauvier, aujourd'hui la résidence de Mme Brigitte Lauriault.*

102. On se servait du mica pour fabriquer les pare-brises des premières automobiles.

L'économie de la vallée de la Gatineau fut ébranlée par la disparition de son élite entrepreneuriale. Parmi ces faillites, aussi désastreuses pour les employés que pour les familles de ces entreprises, mentionnons celle de John Ramberg, en 1924, et celle de Harry Flynn, en 1925.

## LES GRANDES TRANSFORMATIONS DE L'INDUSTRIE DU BOIS

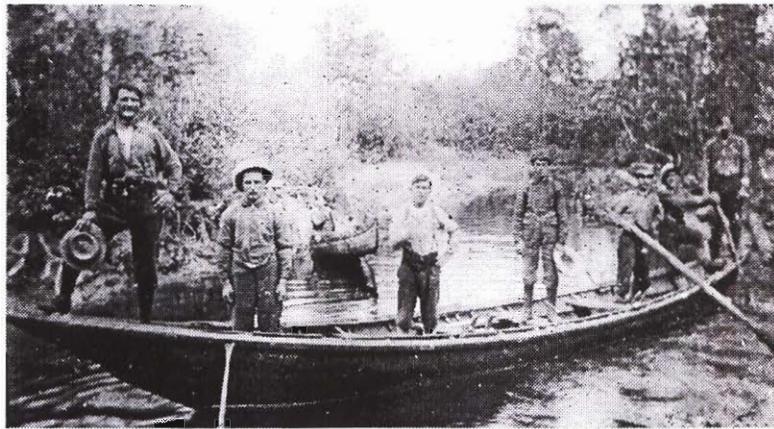
Désormais, le marché du bois n'est plus consacré à la construction résidentielle ou commerciale, encore moins à la construction maritime; ce sont les grands journaux américains qui ont besoin du bois, pour en faire du papier. La demande en bois et en papier est si importante, qu'on doit faire des investissements immenses pour régulariser ou faire monter le niveau des rivières : il faut en effet augmenter le potentiel de drave, pour alimenter les usines de pâte et papier, et exporter vers le marché américain...

Les Gilmour et les Edwards, avec deux autres compagnies québécoises qui, ensemble, possèdent pratiquement tous les droits de coupes en forêts publiques, vendent en 1920-1921 l'ensemble de leurs actifs et droits de coupe à une nouvelle compagnie, la *Riordon*, créée par des investisseurs montréalais... Cette dernière fera cependant faillite presque instantanément faute de capitaux et les chantiers de la Gatineau sont aussitôt paralysés. Les travailleurs des chantiers, habitués à étirer leur crédit auprès des commerçants de la Haute-Gatineau, doivent l'étirer davantage. Les familles de la région de Maniwaki vivent pratiquement toutes, directement ou indirectement, du

bois, et elle se replie sur les terres. Quelques industriels de la région ont été trop optimistes, ou sont à court de liquidité, attendant désespérément une reprise des chantiers.

La nouvelle CIP, véritable multinationale du papier, finit par relancer les chantiers avec des investissements massifs... Mais la courte prospérité qui suivra ne rendra que plus douloureuse la Grande crise qui s'enclenche en 1929. Les pires effets de cette récession se feront sentir pendant les hivers de 1930-1931, et de 1931-1932, alors que pratiquement tous les chantiers de la Gatineau seront fermés.

Entre 1925 et 1929, alors que le marché du papier connaît déjà un ralentissement dramatique, la construction d'une suite de barrages devant servir à régulariser le cours de la Gatineau et à produire de l'électricité, permet de compenser en partie les premiers effets de la Grande crise. En 1925 commence la reconstruction du barrage du Corbeau et la construction du barrage des rapides Farmers, entre Cantley et Chelsea, puis en 1926, les barrages Mercier et Lacroix, sur le Baskatong, et



*Castor Blanc Rivière-Joséph, p. 60*

*Barge « à la Gouin » sur le Baskatong, vers 1900.*

Chelsea, en amont de Farmers. En 1927, on construit le barrage Paugan, à Low. Dès 1928, cependant, la plupart de ces travaux ont pris fin, y compris la construction de l'usine de pâtes et papiers en face de l'île Kettle, sur la rivière des Outaouais, qui donnera son nom au village naissant : Gatineau. Il ne reste, en 1928-1929, que la construction du dernier de ces barrages, celui du Cabonga, destiné à remplacer la fameuse digue en bois construite en 1870 par la compagnie des Gouin.

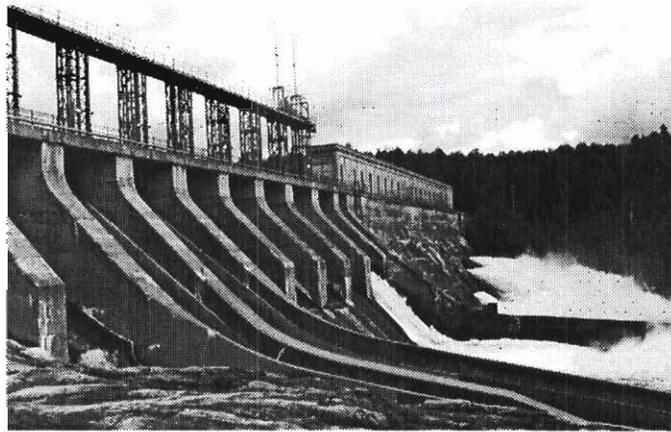


Photo : *La Gazette*

*Le barrage Mercier, sur le lac Baskatong.*

### ***Le nouveau comté de Gatineau***

Une transformation majeure des institutions locales est intervenue pendant la crise, et qui allait profondément modifier l'administration de la région : le gouvernement québécois, à la requête d'une délégation de notables de Maniwaki et de toute la vallée, créait en 1930 le comté de Gatineau. Ce nouveau comté, détaché de celui de Hull, sera doté d'une Cour de justice, d'un bureau d'enregistrement et d'une assemblée de comté. Maniwaki est choisi comme chef-lieu du nouveau territoire administratif ainsi établi.

LE RETOUR A LA TERRE

REPRESENTANT DU ROI

LA VALLEE DE LA GATINEAU

Ce qu'elle offre au colon.—Pays de villégiature.—Pêche et chasse.

"EMPARONS-NOUS DU SOL"

La vallée de la Gatineau a trop longtemps été ignorée comme région de villégiature par la population de la province de Québec, pour qu'on ne s'efforce pas de lui donner un caractère qui se présente, d'un caractère une brève description et de recueillir l'opinion partagée par un trop grand nombre, à l'effet qu'elle s'est accablée qu'aux gens d'Ottawa et aux populations de l'est de l'Ontario. Le fait de devoir passer par la capitale ou Hull, pour s'y rendre, n'est pas une raison suffisante pour empêcher qu'on n'y aille au moins une fois, car les endroits de villégiature disséminés le long de la rivière Gatineau peuvent avantageusement être comparés aux plus fréquentés de la province et celui qui entreprendra une excursion jusqu'à Maniwaki sera amplement récompensé par la beauté des paysages qui s'offriront à ses yeux, tout le long du trajet.

La Gatineau a été pendant plusieurs années un district forestier, la plus grande importance, dont le bois servit longtemps à alimenter les moulins de Rockland et

d'Ottawa. Mais une transformation graduelle s'est depuis opérée dans la vallée: la charrie du bûcheron a remplacé la hache du bûcheron et plus récemment, les rivières de la Gatineau se sont peuplées de jolis chalets où toute une population vient maintenant chercher refuge aux périodes des grandes chaleurs. Pour le touriste, la région a aussi des attractions multiples. Le trajet d'Ottawa au bout de la ligne et retour, une distance de 166 milles, s'effectue en moins de neuf heures, y compris un arrêt d'une heure à Maniwaki. En quittant la capitale, le train traverse la rivière Ottawa sur le pont suspendu et arrive bientôt à la gare de Hull.

Après une courte attente, le voyage se continue et en moins de cinq minutes, on entre dans la vallée de la Gatineau. Sur un parcours d'une trentaine de milles, le bois aux débords de la rivière, procure ainsi toutes les facilités nécessaires, Kirk's Ferry, les Cascades, Pointe-de-la-Ferme, Rockhurst et

Wakefield, endroits favoris de villégiature. Quelques-uns des résidences d'été sont construites tout près du rivage, les autres un peu plus loin, à demi cachées dans les bois ou perchées sur le haut des collines. De l'autre côté de la rivière, les Laurentides s'élevaient avec majesté, à des centaines de pieds dans le ciel.

A Pointe-de-la-Ferme, il y a un bel hôtel d'été où la pension est excellente, de magnifiques terrasses de jour, toutes les facilités pour le canotage et une superbe plage pour les baigneurs.

Après avoir dépassé Wakefield-Nord, le chemin de fer, tout en se conformant à la topographie du pays, suit une ligne exceptionnelle plus directe. Du passage à Parrellton, Low, Venosta et le train entre ensuite à Katobanus, dans le voisinage duquel il y a plusieurs beaux lacs; ce village possède un confortable hôtel, où les voyageurs peuvent louer des chevaux pour faire des excursions dans les environs. C'est de cet endroit qu'on atteint le lac Danford et les lacs de colonisation.



SIR JOHN BAIRD, le nouveau gouverneur général du Commonwealth d'Amérique.

GRACEFIELD

Gracefield, à soixante milles de la capitale, fut longtemps le terminus de la ligne, et l'endroit où s'arrêtaient les "drapeaux" en route pour les chantiers du nord. C'est le centre d'un district où plusieurs cours d'eau et lacs sont loués, entre autres le lac des 31 Milles et le lac Permischangan, tous deux contrôlés par le club de chasse et de pêche de la Gatineau.

LAC MER BLEUE

Peu après avoir laissé Gracefield, le touriste s'exalte devant la beauté du paysage qui se déroule devant ses yeux émerveillés. Sur un longueur de neuf milles, le trajectoire longe les rives du lac Mer Bleu on s'arrêtant aux stations de Mer Bleue, Ellard, Rockhaven et Dubidge. Il faudrait la plume d'un poète pour décrire justement les merveilles de cette nappe d'eau parsemée d'îles aux formes diverses et recouvertes de verdure. De nombreux chalets, le plupart appartenant à des citoyens d'Ottawa qui viennent rejoindre leurs familles la fin de chaque semaine, sont bâtis sur les plus beaux points à tour du lac.

MANIWAKI

De Burbidge, la station la plus au nord sur le lac, il reste dix milles pour se rendre jusqu'à Maniwaki, le terminus de la ligne du Pacifique Canadien dans cette direction. C'est un village florissant situé sur la rivière Deserit, fréquenté par les hommes des chantiers, car aujourd'hui, l'industrie du bois dans cette partie du pays est alimentée par les forêts du nord des comtés d'Ottawa et de Pontiac. Des hardis colons canadiens-français ont poussé encore plus loin que le chemin de fer, entrant bravement dans ces régions sauvages, s'y sont défrichés des terres prospères. Ce sont eux d'ailleurs qui ont colonisé la plus grande partie de la vallée que le voyageur vient de traverser. Bon, généreux et hospitalier, paisible, travailleur et craignant Dieu, le colon de la Gatineau n'a rien à envier



DANS LA VALLÉE DE LA GATINEAU, le sol est propice à la culture. Le colon fait de bonnes récoltes. La pêche et la chasse attirent les touristes (cliche du C.N.R.)

Coupage de journal fournie par Marc Dupuis  
 « Le Retour à la terre », La vallée de la Gatineau : ce qu'elle offre au colon. — pays de villégiature. — pêche et chasse, Montréal : La Presse (23 mai 1925), page 1.

des comités des autres parties du Canada.

**VAL-DES-BOIS**

A l'exception de la rivière Gatineau, la Librie est le plus important cours d'eau qui draine la section ouest des montagnes Laurentides. Après avoir pris sa source dans les lacs du Nord, cette rivière coule au nord de Mont-Laurier et descend ensuite dans l'Ottawa près de Buckingham Junction, sur la ligne du Pacifique Canadien qui va de Montréal à Ottawa en passant du côté nord de la rivière du même nom.

Toute la région traversée par la Librie est idéale pour le pêcheur et le chasseur et pour l'amateur de la vie au grand air généralement. La chasse au chevreuil et à l'ours y est particulièrement fructueuse et c'est à Val-des-Bois qu'on a abattu un superbe chevreuil blanc, spécimen excessivement rare en notre pays. Val-des-Bois est un centre pour les sportsmen qui veulent opérer dans la région; si s'y trouve tout autour, dans un rayon de cinq ou six milles, près d'une quarantaine de lacs très poissonneux. Cet endroit est atteint par Buckingham, situé à une centaine de milles de Montréal sur la ligne Ottawa de Pacifique Canadien.

**EAST TEMPLETON**

A une douzaine de milles de la petite gare de ce nom, un autre district excessivement pittoresque invite le sportsman amateur de faire la fructueuse excursion. Tout autour du lac McGregor, plus de trente lacs, tous plus poissonneux les uns que les autres, sont à la disposition du pêcheur à la ligne. Dans le lac Battelle et Ribesme abonde à vigoureuse abondance, ce saumon d'eau douce qui a valu au lac St-Jean, sa réputation parmi les amateurs de jambon.

**DISTRICT DE PONTIAC**

Cette section charmante de la vallée de l'Ottawa s'étend de Hull jusqu'à Waltham, au nord de la rivière, et renferme de très jolies propriétés de villégiature, où un grand nombre de gens, avides de liberté, et de grand air, vont aujourd'hui passer les mois d'été. Là, encore, le colon a suivi le pêcheur et grâce à la fertilité du sol, la région a pris au point de vue agricole, une importance enviable, tout en conservant cependant un caractère qui s'attire les sportsmen.

**AYLMER**

Le premier arrêt après avoir dépassé Hull, est Aylmer, situé à huit milles de la métropole canadienne française sur la rivière Ottawa. C'est un village assez important, dont la population est cependant considérablement augmentée en été, par ceux qui y viennent chercher le repos et respirer l'air pur. On y voit un terrain de golf qui est très achalandé durant la belle saison. Brocktonbridge, un peu plus loin, possède une jolie plage pour les baigneurs. A partir de Queens, la station suivante, la vue s'étend sur une contrée un peu plus accidentée, parsemée de collines, de parcs et de fermes fertiles. Shawville est le principal centre de ce district.

**CAMPBELL'S BAY**

Le coquet village de Campbell's Bay, situé sur un élargissement de l'Ottawa, qui porte ce nom, peut être comparé avantageusement avec les plus belles villégiatures de la

province. Les collines et les vallées, les bosquets et les fermes qui composent ici le paysage, donnent à ce lieu-ci un aspect champêtre qui fait diversion avec le caractère plutôt sauvage des panoramas que l'on aperçoit ailleurs. De l'autre côté de la Baie, on aperçoit la côte de l'île Calumet, avec ses champs qui paraissent dans le lointain n'être que de vertes pelouses. L'achigan, le brochet et le doré sont abondants dans cette partie de la rivière.

La plage de Campbell's Bay invite les villégiateurs à jouir des plaisirs du bain, pendant leur séjour à la campagne, sans les exposer aux dangers que l'on a fait parfois courir à ceux qui s'y jettent avec trop de confiance. Sablonneuse et s'avancant loin dans la rivière, elle offre toute la sécurité possible, même aux enfants, pour lesquels nul plaisir n'emporte sur celui de folâtrer dans l'eau, sur la fin des chaudes journées de juillet. De Campbell's Bay, une assez bonne route conduit au lac à la Tortue, à une distance de vingt-deux milles; c'est un point réputé pour la pêche, et pour la chasse au gros gibier en automne.

**PORT COULONGE**

Port-Coulonge, bâti sur les bords de la rivière Coulonge, qui draine une large section du comté de Pontiac, possède un bon hôtel et reçoit beaucoup de visiteurs en été. Plusieurs lacs poissonneux sont dispersés dans le voisinage, de sorte que la pêche est un passe-temps à la mode. Déjà de nombreux chalets ont été construits le long de la rivière Coulonge, par des personnes qui ont trouvé à la site idéal pour établir leurs propriétés d'été. A l'automne, l'orange, le chevreuil et l'ours noir y attirent les amateurs anxieux d'ajouter à leurs trophées, quelques pièces de choix. C'est de Port-Coulonge que partent habituellement les expéditions de chasse pour la région de Pickanock.

**WALTHAM**

Nous voici maintenant parvenus à Waltham, point terminus de l'embranchement. Cet endroit compte quelques chalets appartenant à des résidents d'été, mais il est plutôt utilisé comme point de départ par ceux qui vont plus loin dans l'intérieur, faire la pêche dans les lacs dont le pays est parsemé. Non loin de Waltham se trouve la jolie villégiature de Fort-William, située sur les bords de la rivière Ottawa, au face de Pétawawa.

**ROC-A-L'OISEAU**

Pour ceux qui désirent passer des vacances dans un endroit pittoresque et tranquille, où la pêche est abondante et où les occupations indispensables à faire sont nombreuses, Roc-a-l'Oiseau est l'endroit tout indiqué.

Cette jolie villégiature est située dans la province de Québec, sur la rive nord de la rivière Ottawa, en face du camp militaire de Pétawawa. Elle est facilement atteinte de Pembroke, sur la route principale du Pacifique Canadien, d'où un petit navire y conduit régulièrement les passagers.

**PAYS DE COCAIGNE**

Osons-on dire encore que les colons qui s'emparent des terres dans la vallée de la Gatineau ou dans le district de Pontiac sont

isolés et qu'ils meurent d'ennui? Non!!! C'est à mieux connaître notre pays qu'on apprend à l'aimer davantage et à le coloniser.

**CERTIFICATS DE COLONS**

Ceux qui valent des réductions sur les chemins de fer pourront s'adresser au Ministère de la Colonisation, à Québec, qui émet des certificats à cet effet. Ce certificat donne droit à une réduction notable sur le prix du passage et du transport du ménage à ceux qui désirent s'établir soit dans l'Arctique, dans le Témiscamingue, la région du Lac Saint-Jean et la vallée

de la Metapédia.

Pour obtenir ces certificats, on voudra bien s'adresser: à Montréal, à M. J.-E. Robert, agent de colonisation et d'immigration, 33, rue Saint-Antoine.

**RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX**

Pour tous renseignements sur la colonisation, les mines et les pêcheries, ou pour se procurer "Le Guide du Colon", on est prié de s'adresser à l'honorable J.-E. Parvill, ministre, Québec, P.Q.

Les Franco-Américains doivent s'adresser à M. J.-N. Jutra, au No 83 de la rue S.-Antoine, à Montréal. ARMAND DE VAL-JOIE.

**EE** Si votre enfant est irritable, essayez le **EE**

## POUDRE STEEDMAN

Elle le calmera

Cette Poudre ne contient ni poison ni narcotique; elle agit délicatement sur les intestins, calmant ainsi toute chaleur fébrile, et maintient tout l'organisme en bon état

**EMPLOYÉE DEPUIS PLUS DE CENT ANS**

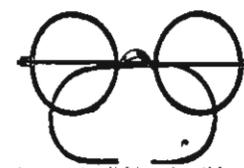
Seules les véritables Poudres STEEDMAN portent deux EE sur l'étiquette

Nez surprenez notre brochure "CONSEILS AUX MÈRES" Gratuitement sur demande

**EE** THE LAKING ISLES CO., LTD., MONTREAL



## FAITES EXAMINER VOS YEUX



Confiez à nos optométristes et opticiens diplômés, l'examen de vos yeux, la prescription de votre oculiste ou la réparation de vos verres.

**LUNETTES OU LORGNONS**, qualité "Duprez", garantie, avec verres toriques "bombés", monture de tous genres au choix. Le tout de qualité supérieure. Examen de la vue compris.

### SPECIAL 5.50 COMPLET

Nous donnons trente jours pour l'essai des verres

## Dupuis Frères

SERVICE D'EXAMEN DE LA VUE

144 - R. J. A.

Coupage de journal fournie par Marc Dupuis

« Le Retour à la terre », La vallée de la Gatineau : ce qu'elle offre au colon. - pays de villégiature. - pêche et chasse, Montréal : La Presse (23 mai 1925), page 1.



Collection : Yolande Calvé  
Augustin-Armand Legault  
(1884-1934)

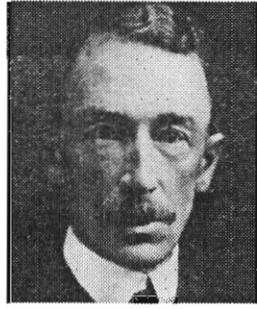
Avant la création du comté de Gatineau, la Haute et la Basse-Gatineau faisaient partie de l'ancien comté de Hull, la Cité de Hull était alors le chef-lieu officiel de toute la région. On y trouvait le bureau d'enregistrement, le Palais de justice, l'assemblée de comté, qui réunissait les maires de tout l'Outaouais. Les députés québécois de l'ancien comté étaient le plus souvent des commerçants de Hull, où la vie politique se centrait. Depuis 1927, à l'Assemblée législative, le conservateur Aimé Guertin représentait ainsi la population de la Gatineau et aussi de la plus grande partie de l'Outaouais. Avec la création du nouveau comté de Gatineau en 1930, et les élections de 1931, c'est le candidat libéral Augustin-Armand Legault <sup>103</sup>, avocat, maire de Maniwaki et préfet du comté, qui devient député. Guertin, vieux bleu de tous les combats, conserve le comté de Hull (il le perdra en 1935).

La Grande crise, qui est contemporaine de la création du comté de Gatineau, avive les luttes politiques dans la Gatineau. Depuis de longues années les libéraux formaient le gouvernement québécois, et leur politique d'investissements américains et anglais pour soutenir la croissance économique avait toujours porté fruit. Depuis 1929 les choses empiraient de jour en jour et personne ne semble comprendre l'ampleur de la crise. La question nationale refait également surface, puisque le gouvernement fédéral, en réponse à la crise et à la veille de la Guerre mondiale, entreprend de centraliser le système fédéral et de s'attribuer un plus grand nombre de pouvoirs au

103. Exerça sa profession d'avocat à Maniwaki; épouse Irène Roy à Maniwaki, en 1921; maire : 1921-1927 et 1933-1934; préfet : 1925-1927; décédé à Maniwaki le 19 décembre 1934.

*Dictionnaire des parlementaires du Québec*, (Sainte-Foy : Les presses de l'université Laval, 1933), p. 457.

détriment du Québec. C'est plus qu'il n'en fallait pour déstabiliser le parti libéral québécois du Premier ministre Taschereau qui, s'il conserve de justesse le pouvoir en 1931 et 1935, le perd brusquement en 1936, aux mains de Duplessis <sup>104</sup>. Dans le comté de Gatineau, Augustin-Armand Legault meurt subitement à l'automne 1934, et est remplacé aux élections de 1935 par un autre libéral, Joseph-Barthélémi Merleau <sup>105</sup>, contre-maître de chantier et agent des compagnies forestières à Gracefield et Bouchette.



*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 41*

*Louis-Alexandre Taschereau (1867-1952), avocat. Il fut Premier ministre de la province de Québec de 1920 à 1936.*



Collection : Nathalie Bryson

Le gouvernement Taschereau, au pouvoir depuis 1920, est ébranlé par les scandales que fait ressortir le chef de l'opposition Maurice Duplessis. Taschereau démissionne en 1936 et son successeur déclenche de nouvelles élections, ce qui lui vaut d'être battu par la

*Fizalam-William Perras  
Homme d'affaires et entrepreneur forestier; maire de Gracefield de 1923 à 1927, député du comté de Wright de 1925 à 1940. Il a laissé son nom au lieu-dit de Perras, dans la municipalité de Wright, où il possédait des installations forestières.*

104. Né à Trois-Rivières; exerça sa profession d'avocat à Trois-Rivières; élu député conservateur dans cette circonscription en 1927 et 1931; chef de l'Opposition : 1932; chef du Parti conservateur le 4 octobre 1933 et réélu député en 1935. Fonda l'Union nationale le 7 novembre 1935; élu député en 1936, 1939, 1944, 1948, 1952 et 1956. Décédé en fonction à Shefferville, le 7 septembre 1959. Il était célibataire. (*Dictionnaire des parlementaires du Québec*, (Sainte-Foy : Les presses de l'université Laval, 1933), p. 254)

105. Né à Lac Sainte-Marie; épouse à Gracefield, en 1912, Véronica Stella Grace; maire de Gracefield : 1933-1937; épouse à Québec, en 1943, Janet Gosselin; décédé à Kazabazua le 13 février 1954. (*Ibid.*, p. 525).



Visite de Maurice Duplessis à Maniwaki en 1956, lors de l'inauguration du couvent.



Collection : Monique Gendron



Programme-souvenir du centenaire de Maniwaki, p. 18

J.-C. Nadon  
(1899-1953),  
député fédéral.

nouvelle Union nationale, héritière de l'ancien Parti conservateur québécois, dont Duplessis est le dernier chef. Dans le comté, Merleau sera battu par le candidat *national*, Georges-Adélar Auger <sup>106</sup>, barbier de Maniwaki, en 1936, lui-même battu par le libéral Joseph- Célestin Nadon <sup>107</sup> en 1939. Nadon, bijoutier de Maniwaki, sera à son tour battu par le candidat de l'Union nationale, Gérard Desjardins <sup>108</sup>, comptable et agent d'assurances de Maniwaki, en 1948. Il prendra cependant sa revanche en devenant député fédéral l'année



Collection : Monique Gendron

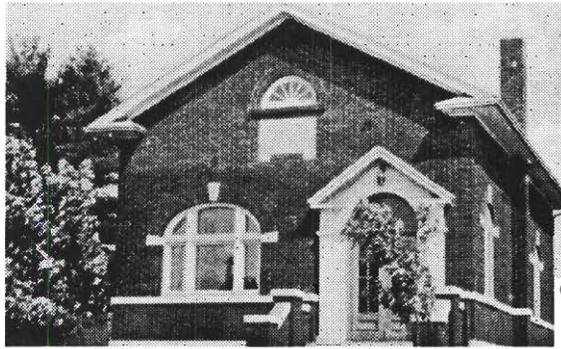
Gérard Desjardins,  
député, Union  
nationale.

106. (1893-1981) Né à Maniwaki; épouse à Gracefield, en 1922, Laurenza Lafrenière; commissaire d'école et président de la commission scolaire : 1936-1937; candidat de l'action libérale nationale dans Gatineau en 1935, élu en 1935. Défait, aussi en 1939 et en 1944; décédé à Ottawa le 2 mai 1981. *Dictionnaire des parlementaires du Québec*, (Sainte-Foy : Les presses de l'université Laval, 1933), p. 18.

107. Né à Aumond; épouse Lucienne Roy en 1920; conseiller municipal : 1928-1934, puis maire de Maniwaki : 1935-1939 et 1943-1948; fut également préfet; décédé à Maniwaki, le 19 décembre 1953. *Ibid.*, p. 551.

108. Né à Lac-des-Écorces; épouse Germaine Courchaine; député 1948-1962; décédé à Maniwaki, le 25 décembre 1962. *Ibid.*, p. 222.

suivante en remplacement du notaire Léon J. Raymond <sup>109</sup>, nommé greffier au lendemain de sa réélection, en 1949.



*Le bureau d'enregistrement à Maniwaki,  
construit en 1930-31*



Collection : Jean Raymond

*Léon-J. Raymond  
député fédéral.  
Greffier de la Chambre  
des communes.*

Le bureau d'enregistrement est l'une des institutions importantes établies à Maniwaki avec la création du comté de Gatineau. Tous les actes de vente, testaments, donations, droits et titres immobiliers des propriétés situées dans le comté, depuis Aylmer jusqu'au nord du réservoir Baskatong, se retrouvent donc désormais consignés aux registres tenus à Maniwaki. Cela entraîne la nomination d'un registraire, qui sera le notaire Léon J. Raymond, arrivé à Maniwaki en 1931.



*Le docteur Rodolphe Leduc,  
chirurgien-dentiste à Maniwaki,  
à partir de 1926; député du comté de Wright  
de 1936 à 1945 et du comté de Gatineau  
de 1954 à 1965.*

Collection : Allan McConnery

109. Notaire, premier registraire du comté de Gatineau à Maniwaki en 1931, député de Wright (1945-1949) puis de Gatineau (1949) à la Chambre des communes. Nommé greffier de la Chambre des communes en 1949.

## LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET L'EXODE RURAL

Les années 1930 qui, au Québec, sont assombries par les effets désastreux de la « Grande Récession », sont marquées, en Europe, par l'expansion du fascisme en Italie et en Espagne, et plus encore par la montée du nazisme en Allemagne, pays durement touché par la crise économique. Vaincue par les troupes alliées en 1918, dévastée par quatre années de guerre, et plus encore par le pillage systématique de son économie par les gouvernements occidentaux, l'Allemagne agonise au lendemain de l'Armistice. Son économie en ruine doit supporter les lourds paiements que lui réclament les gouvernements alliés pour se dédommager de la Grande guerre... La timide reprise économique qui pointe dans les années 1920 est réduite à néant par la Grande crise qui sévit depuis octobre 1929, et achève de ruiner le pays et sa population. Désespérés, de plus en plus de chômeurs sans ressource se regroupent autour d'un leader doté d'un charisme inquiétant qui leur promet de relancer l'économie, de procurer des emplois à chaque famille, de redonner à l'Allemagne sa place dans le concert des nations, et bientôt de reconquérir le monde ... Adolf Hitler, après un coup d'État manqué en Bavière en 1923, élu chancelier du Reich allemand en 1933. L'Allemagne se lance dans le réarmement massif et s'attaque aux pays voisins pour reconstituer l'ancien empire allemand, sous l'égide de son *Fuhrer* illuminé. L'Autriche et la Tchécoslovaquie tombent rapidement entre les mains d'Hitler qui, fort de ses succès, envahit la Pologne en septembre 1939. Cette fois, c'est trop : les pays alliés, avec à leur tête la France et la Grande-Bretagne, tenteront d'arrêter Hitler. C'est la guerre.

Au pouvoir à Ottawa, le Premier ministre Mackenzie King <sup>110</sup> se trouve dans une situation délicate : la guerre lui fait entrevoir des investissements massifs dans les industries aéronautiques et militaires, en plus d'une demande incroyable de produits manufacturés. Il a pourtant solennellement promis aux Québécois qu'il n'y aurait plus jamais de conscription pour les forcer à aller se faire tuer sur des champs de batailles étrangers... Son parti se fait d'ailleurs réélire sur cette promesse que, partout pendant la campagne électorale, clame haut et fort Ernest Lapointe <sup>111</sup>, leader québécois du gouvernement. Les libéraux sont réélus à Ottawa en 1940, et ils rompent leur promesse dès l'année suivante. Ernest Lapointe, qui avait mis son siège en jeu, jurant qu'il n'y aurait pas de conscription, meurt juste avant de voir la Loi sur l'enrôlement obligatoire entrer en vigueur en 1942...

### *L'exode rural*

Dès le commencement de la guerre, la demande en produits manufacturés gonfle rapidement. Les besoins des pays alliés sur le point de s'engager dans le conflit, relancent l'économie des grandes villes d'Amérique du nord, dont Montréal, Québec, Trois-Rivières et Hull, qui en avaient grand besoin. Pour répondre aux commandes générées par le conflit mondial qui s'amorce, les manufacturiers doivent produire des uniformes, des munitions, des armes, des véhicules, des avions, des navires, des aliments en conserve, etc.... Cette nouvelle demande crée nombre d'industries de guerre qui attirent à leur tour la main d'oeuvre disponible vers les usines situées dans les grands centres.

---

110. William Lyon Mackenzie King; chef du Parti libéral; Premier ministre du 29 décembre 1921 au 28 juin 1926, du 25 septembre 1926 au 7 août 1930, du 23 octobre 1935 au 15 novembre 1948.

111. Avocat né à Saint-Éloi en 1876. Député libéral de Kamouraska (1904-1919) et de Québec-Est (1919-1941) à la Chambre des communes. En 1939, il promet solennellement aux Canadiens-français qu'il n'y aurait pas de conscription. Meurt avant de voir sa promesse violée par son gouvernement, en 1941. Jean Cournoyer, *Dictionnaire des noms propres du Québec : le petit Jean*, (Québec, Canada : Stanké, 1993), p. 433.

Parallèlement, l'enrôlement obligatoire pousse plusieurs hommes à un retour à la terre, puisque les agriculteurs échappent à la conscription. De même, les mariages se multiplient afin de retarder le moment où les hommes valides devront s'embarquer pour les champs de bataille d'Europe, les célibataires étant les premiers à être *appelés*. Dans les premiers temps du conflit, les églises sont à ce point occupées qu'il n'est pas rare de voir des mariages collectifs ...

Cependant, le nouvel attrait des activités agricoles n'est que temporaire, et les mariages collectifs n'empêchent pas l'armée de s'accaparer la plus grande partie des hommes disponibles, pendant que les industries font appel aux femmes pour assurer la production. Avant la fin de la guerre, une bonne partie de la population active de la vallée de la Gatineau aura quitté la région, attirée par le travail en usine ou en manufacture ou forcée de rejoindre les forces armées.



Collection : Cécile Lafrenière-Hubert

*Le conscrit, Léo Guitard,  
la veille de son départ  
pour l'armée...*

Après l'Armistice de 1945, la reconstruction des pays européens dévastés par la guerre continue de gonfler la demande en produits manufacturés, au Québec, ce qui fait maintenir l'exode de la population des régions comme la Gatineau vers les centres industriels. Dans les années 1950, la guerre de Corée <sup>112</sup> aura le même effet, ce qui prolonge jusqu'aux années 1960 le développement continu du secteur industriel urbain, et explique la décroissance de la population rurale du nord de l'Outaouais.

112. Juin 1950 à juillet 1953. Conflit qui opposa la Corée du Sud à la Corée du Nord.

Le développement industriel, s'il est surtout concentré dans les centres urbains du Québec, a tout de même des effets heureux dans notre région : des entreprises manufacturières comme la *Maniwaki Lumber* et la *Barwood* profitent aussi de l'explosion de la demande mondiale et exportent à partir de Maniwaki leurs produits finis, ce qui alimente le marché de l'emploi pour toute la Haute-Gatineau et procure une industrie complémentaire à celle de la coupe du bois. Ces nouveaux emplois deviennent une source de revenus enviés pour les jeunes familles.

### **LE BABY-BOOM DES ANNÉES 1945-1960**

Les longues privations entraînées par la Crise, la Seconde Guerre mondiale et la conscription, qui provoque un grand nombre de pertes de vies chez la jeune population du Québec, ont, pendant plus de dix longues années, produit une ambiance de grisaille et de morosité, tant au pays de la Gatineau qu'ailleurs au Québec... Mais, dès que la nouvelle de la capitulation de l'Allemagne est connue, dans toutes les paroisses de la Gatineau, les cloches sonnent à la volée.

Cette nouvelle donne un souffle nouveau à la génération en âge de se marier. L'optimisme anime les jeunes et la qualité de vie est meilleure. Les mariages se multiplient, les nouvelles familles sont nombreuses et, encore plus nombreux : leurs enfants. Comme partout au Québec, la population s'accroît dans la Gatineau à un rythme encore inégalé.

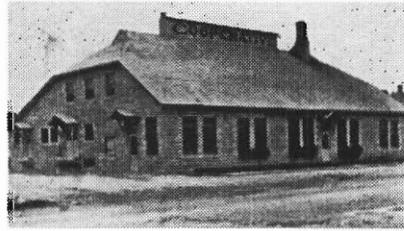
L'industrialisation est déjà bien amorcée. Accélérée par les besoins engendrés par la guerre, elle amène, la paix revenue, une grande abondance et une forte diversité de

produits manufacturés... Les usines des grandes villes alimentent l'ensemble des régions en produits manufacturés et fournissent des milliers d'emplois aux jeunes travailleurs attirés par un nouveau mode de vie. La mise en marché de produits nouveaux a un double effet : des emplois pour des milliers de travailleurs d'usine et une hausse prodigieuse du niveau de vie. Cependant, la plupart de ces nouveaux emplois se trouvent dans les grands centres urbains et, pour améliorer sa condition sociale et ses revenus, il devient de plus en plus nécessaire, de troquer la terre ancestrale pour un emploi bien rémunéré en ville... La nouvelle génération profite de la récente richesse relative des parents pour s'instruire et occuper de nouveaux types d'emplois engendrés par la transformation de l'économie et l'évolution de la société. Ces emplois appartiennent au secteur tertiaire et ils sont surtout créés dans les grandes villes : postes de fonctionnaires, cadres, administrateurs, secrétaires, réceptionnistes, comptables...

Durant les premières années qui suivent la guerre, Maniwaki s'en tire assez bien : sa population s'accroît considérablement, et dans la ville, se développe tout un secteur d'industries secondaires et tertiaires : usines de transformation du bois (*Barwood, Maniwaki Lumber, Maniwaki Veneer*, etc.), garages commerciaux (*Latourelle, Auger, Besner, McConnery, Leduc, Hubert, Gendron...*). Les entreprises établies dans la ville (*CIP, Maniwaki Electric Company*, puis *Gatineau Power*, et enfin *Hydro-Québec* et *Bell Canada*, ...), créent de nombreux emplois : mécaniciens, réceptionnistes, téléphonistes, etc. Les années 40, 50 et 60 sont donc, pour le petit centre urbain qu'est Maniwaki, une période de progrès et de développement malgré la décroissance marquée des municipalités rurales environnantes. Quant aux villages desservant les communautés rurales, ils décroissent au même rythme que se vident les campagnes.

À la même période, Maniwaki s'étend. En 1957, elle s'incorpore en ville. Elle annexe toute la portion urbaine du canton d'Egan, qui devient le quartier du Christ-Roi et elle occupe l'ancienne ferme des pères oblats, devenue le quartier Comeauville...

C'est sans doute la concentration relative de population à Maniwaki, combinée à la force constante de l'industrie forestière, ainsi qu'à sa situation géographique, au centre du bassin de la Gatineau, qui permettent à Maniwaki de sortir gagnante des années de l'après-guerre. Malheureusement, certaines transformations primordiales qui ne sont pas réalisées, deviendront des facteurs de décroissance et de déstructuration pour les décennies suivantes... Il aurait fallu améliorer le réseau routier et conserver dans la région les structures administratives régionales au plan de la justice et de l'éducation. Plutôt que de se laisser englober par le district voisin, il aurait été plus rentable de gérer les structures dans notre région : commission scolaire, justice, voirie, agriculture... La fermeture de la Coopérative agricole dans les années 1960 affaiblit le secteur agricole de la région.



Programme-souvenir du centenaire de Maniwaki, p. 26  
*Coopérative agricole de Maniwaki en 1960.*

## **LES ANNÉES 1945-1968, UNE RÉVOLUTION PRESQUE TRANQUILLE..**

À partir de 1945, on observe au Québec une formidable croissance du taux de naissance. La population de la vallée de la Gatineau augmente à un rythme soutenu.

La hausse du niveau de vie qu'apporte la mécanisation des chantiers, les nouvelles industries de transformation du bois et la vigueur du tourisme, font de cette période une sorte d'âge d'or pour la Haute-Gatineau. En effet, l'exode d'un grand nombre de familles est en bonne partie comblée par les naissances nombreuses. De même, le déclin des activités agricoles est oublié devant la vigueur économique des secteurs de la coupe, de la transformation du bois, du tourisme et la forte demande pour les nouveaux services et les produits commerciaux... Les écoles débordent, les commerces prospèrent ...

### *Nouveau visage de la vallée de la Gatineau*

Les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale voient se vider les terres défrichées avec tant de peine par les aïeux, et presque disparaître le mode de vie qui jusque-là était celui de tout le monde. Les vieilles maisons de bois sont le plus souvent abandonnées, et les bâtiments de ferme ne tardent pas à disparaître complètement... Des rangs complets se vident de leurs habitants, et on a peine à croire que certaines forêts étaient à cette époque une suite ininterrompue de fermes et de maisons de colonisation.

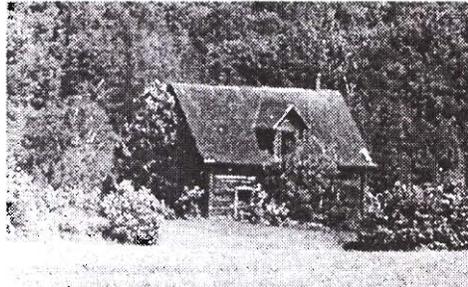


Photo : Agathe Lecourt, reproduite sur une carte postale.  
*Maison de Joseph Céré, construite vers 1900, à Egan-Sud.*

Pendant ce temps, l'image de la vallée de la Gatineau se transforme profondément. Les campagnes se vident au profit des centres urbains. Maniwaki connaît durant ces années

une croissance fulgurante. Il est le parfait exemple d'un village d'une certaine importance qui arrive à se transformer en centre urbain. Incorporé en municipalité rurale en 1904, il reçoit le statut de municipalité de village en 1930 et de ville en 1957. Son



*École de rang du Rapide des Nègres  
(Ferme-des-Six, Bouchette).*

centre-ville regroupe la plupart des services régionaux, son quartier industriel les usines, et de nouveaux quartiers résidentiels comme le Christ-Roi et la Comeauville abritent les familles qui viennent s'y regrouper. La partie urbaine de la municipalité de Déléage suit le même modèle, et n'est ni plus ni moins qu'un autre de ces quartiers résidentiels, satellites de la petite ville centre.

## LA DÉCLIN DE L'AGRICULTURE

Si après la Seconde Guerre mondiale, l'agriculture ne disparaît pas complètement dans la Vallée de la Gatineau, elle souffre à tout le moins d'un déclin dramatique : non seulement la petitesse des exploitations agricoles et la globalisation à l'échelle du Québec des marchés pour les produits de la ferme font-elles disparaître beaucoup d'entre elles, mais la mort des petites beurreries, fromageries et laiteries rend la survie des autres plus que douteuse.

Deux éléments condamnaient dès l'origine, à la précarité, la culture du sol dans la vallée de la Gatineau : la trop grande dépendance des producteurs agricoles locaux devant l'énorme pouvoir d'achat de la CIP, et plus encore l'étroitesse

des terres, qui réduit l'agriculture à une simple activité de subsistance, alors que le travail en forêt représente une source importante de revenu.

### *Déclin des villages agricoles au profit des centres industriels urbains*

Parallèlement à l'exode des campagnes, les noyaux de services que représentent les villages ruraux subissent un déclin d'activité et de population. Aumond, Montcerf, Messines, Bouchette, Kazabazua et Low sont quelques exemples de centres de services ruraux durement touchés par l'exode des populations vers les villes après la Seconde Guerre... Le déclin est particulièrement remarquable dans la région de La Pêche, Low, Kazabazua, où des villages complets s'éteignent. Martindale et Aylwin ne sont plus que des souvenirs, et n'était-ce des chapelles qu'on y voit toujours, on aurait bien mal à en situer l'emplacement exact... Venosta n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut, comme du reste Farrellton, Chénier ou Farley... Quant à Saint-Cajetan, mis à part un ancien cimetière et deux ou trois maisons, il n'existe tout simplement plus.

Les cas de Déléage et d'Egan-Sud diffèrent un peu des autres en ce sens que malgré la baisse prononcée de leur population après la guerre, ces municipalités profitent de l'étalement urbain qui accompagne la croissance de Maniwaki à partir de 1960. Des véritables quartiers résidentiels urbains s'y développent, compensant largement la fuite de la population rurale...

Donald Britt, maire de Maniwaki, fait rédiger un rapport d'étude portant sur l'état du logement à Maniwaki dans les années 1960. Quelques années plus tard, son initiative provoque la création de l'Office municipal d'habitation destiné

à venir en aide aux familles les plus démunies. Il travaille aussi intensivement à la création d'un aéroport municipal et régional qui deviendra plus tard l'aéroport intermunicipal de Maniwaki.

*Parmi les personnes qui ont marqué cette époque...*



*Donald (Skip) Britt,  
maire de Maniwaki  
de 1963-1968.*



*Lionel Carle,  
Commerçant  
Maire de Maniwaki  
de 1968-1970.*

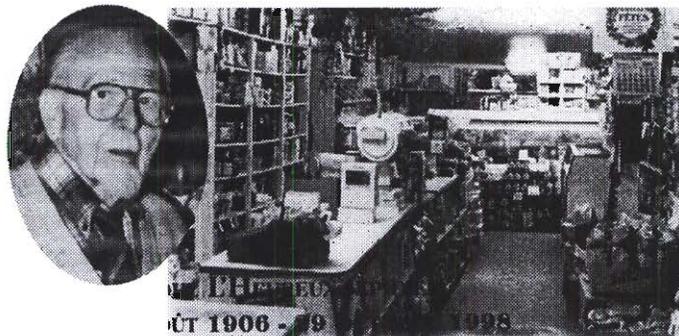
Collection : Ville de Maniwaki

### **J. Raoul L'Heureux (1906-1998)**

Né à Maniwaki en 1906, tour à tour commis d'épicerie pour les marchands Nault et Hubert, puis épicier lui-même, il tiendra commerce de 1935 à 1998.

Très impliqué dans la communauté, commissaire d'école, président de la Commission scolaire, président de la caisse populaire Desjardins de Maniwaki, maire de Maniwaki de 1949 à 1951 et de 1953 à 1957.

J. Raoul l'Heureux est décédé en octobre 1998, quelques mois après la fermeture de son magasin...



Photode l'intérieur du magasin, tirée d'une carte de remerciement préparée par la famille, suite au décès de M. Raoul L'Heureux.

*Vers un nouveau siècle  
(1960 - 2001)*



Collection : Gabriel Lefebvre

*Plantation d'un arbre dans le parc Le Draveur, le 7 mai 1989.  
Jean-Marie Ouellette, Michel Gratton, Albert Côté,  
Robert Bourassa et Gabriel Lefebvre*

- 
- Institutions sociales : 100 ans d'un seul coup !
  - Des politiciens d'ailleurs
  - La communauté algonquine et la modernisation...
  - Tornades et inondation
  - Industrie forestière : un âge d'or, prélude à la transition
  - Transformation de l'industrie touristique

## CHRONOLOGIE (1965-2001)

- 1962 Défaite et décès de Gérard Desjardins, député depuis 1944.
- 1963 Nationalisation des compagnies d'électricité, dont la *Gatineau Power* qui devient Hydro-Québec.
- 1965 Disparition du comté fédéral de Gatineau. Le poids politique de la vallée de la Gatineau diminue à Ottawa.
- 1970 Ouverture du Foyer Père Guinard, centre d'hébergement pour personnes âgées.
- 1972 Tornade à Maniwaki.
- 1974 Grande inondation : pertes considérables pour les résidents, les entreprises et les commerces. Conséquences à long terme
- 1980-1982 Forte hausse des taux d'intérêt. Début d'une longue récession.
- 1983 Création de la MRC de la Vallée-de-La-Gatineau, en remplacement de l'ancien comté de Gatineau.
- 1990-1994
- Crise des forestières
  - Fermeture en série des industries locales
  - Hausse du taux de chômage et pauvreté
  - Exode des jeunes
  - Faillites en série
- 1994 Agrandissement et modernisation de l'hôpital de Maniwaki.
- 1994-2000 Virage touristique et implantation d'infrastructures récréotouristiques régionales.
- 1995 Fin officielle de la drave sur la Gatineau.
- 1994-2000 Réouverture / implantation d'industries forestières de transformation.

## INSTITUTIONS SOCIALES : CENT ANS D'UN SEUL COUP !

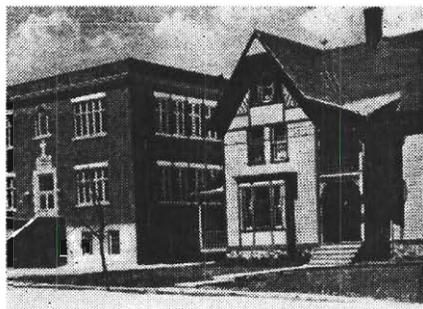
Pendant près de cent ans, les institutions scolaires et de santé n'ont pas beaucoup changé à Maniwaki et dans la vallée de la Gatineau, comme ailleurs au Québec. Après 1960, les vieilles institutions, créées indépendamment de la volonté de l'État, sont subitement transformées et modernisées dans la foulée de la Révolution tranquille.

Une figure marquante de cette époque est Gabriel Langevin, maire de Maniwaki, de novembre 1962, jusqu'à son décès en mars 1963. Son implication sociale et son dévouement lui ont valu de laisser son nom à un quartier de Maniwaki. Il est mort des suites d'un accident de voiture au cours d'un voyage officiel à Montréal visant à finaliser les démarches pour la construction d'un foyer d'hébergement pour personnes âgées <sup>113</sup>.

Les premières écoles vraiment organisées dans la vallée de la Gatineau remontent à 1870, lorsque les pères oblats font appel aux soeurs grises de la Charité pour venir établir un couvent de filles et de garçons à Maniwaki. À cette mission, elles ajouteront la construction et la gestion d'un hôpital en 1902. Les pères oblats et quelques instituteurs engagés par le gouvernement avaient également tenu école au dix-neuvième siècle, remplacés au rythme de la colonisation par des institutrices à l'emploi des commissions scolaires de canton. Jusqu'aux années 1950, chaque canton avait sa commission scolaire autonome et percevait ses taxes. À partir de ce

113. Le Foyer Père Guinard, ouvert en 1970.

moment et pendant près de vingt ans, des regroupements et des fusions se sont produits et ont donné naissance à la Commission scolaire de la Haute-Gatineau, basée à Maniwaki. On retrouve encore sur à peu près tous les rangs de la région de ces petites écoles carrées, souvent transformées en maison, qui rappellent cette époque qui s'est étirée jusqu'aux années 1960.



Le Comité socio-culturel de Maniwaki  
*Collège du Sacré-Cœur et résidence  
des Frères du Sacré-Cœur.*



Le Comité socio-culturel de Maniwaki  
*Académie Saint-Joseph (couvent),  
construit en 1899*



Photo : Maurice Carrière

*Cité étudiante de la Haute-Gatineau inaugurée en 1969.*

Depuis 1998, les territoires des commissions scolaires ont été redivisés. Le nom de la commission scolaire de la Haute-Gatineau a été remplacé par celui de Commission scolaire des Hauts-Bois-de-l'Outaouais et dont le territoire s'étend de Fort-Coulonge jusqu'à Grand-Remous. À ses débuts, l'ancienne commission scolaire de la Haute-Gatineau regroupait toutes les institutions d'enseignement primaire sur le territoire actuel de la vallée de la Gatineau; la commission

scolaire Henri-Bourassa, dont le territoire comprenait les régions de la Haute-Gatineau et de Labelle, chapeautait, quant à elle, les classes du secondaire. Aujourd'hui, écoles secondaires et primaires sont gérées par la même commission scolaire. Le regroupement de toutes les anciennes commissions scolaires en une seule, dans un cadre plus moderne, ainsi que la construction d'écoles nouvelles, mieux adaptées aux besoins de la population de la Haute-Gatineau, est évidemment un immense progrès pour la région. Cependant, entre les années 1960 et 1970, l'absence de gestion locale des classes secondaires et des structures de l'enseignement collégial a grandement défavorisé notre région au niveau des services éducatifs. Pour acquérir une formation post-secondaire, de plus en plus nécessaire de nos jours, les jeunes sont forcés de s'exiler dans les régions voisines pour poursuivre des études, ce qui ne les incite pas à revenir...

Le Centre hospitalier de Maniwaki a subi un peu le même destin que les écoles de la région. Fondé par les soeurs



Collection : Wilfrid Leblanc Jr.

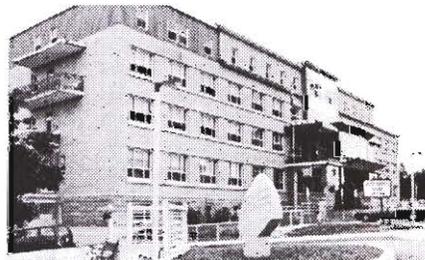
*Dr Wilfrid Leblanc  
Dr Thérèse Gauthier-Leblanc*

*Maniwaki et la vallée de la Gatineau, p. 74*

*L'hôpital Saint-Joseph de Maniwaki,  
construit en 1902.*

*Le Centre hospitalier de Maniwaki,  
constit en 1958 et agrandi en 1994.*

*Photo : Journal La Gazette*



Grises et les pères oblats, en 1902, il reste le même pendant près de soixante ans. En 1958, il est remplacé par l'hôpital actuel, géré depuis par une corporation de gens de la région, chapeauté par des administrateurs nommés par Québec.

### DES POLITICIENS D'AILLEURS...

Les années 1960 voient la Gatineau perdre un acquis majeur au niveau politique : tant au fédéral qu'au niveau de l'Assemblée nationale, en 1962 pour Québec et 1965 pour Ottawa, les députés ne seront plus désormais originaires de la région. Le libéral Roy Fournier <sup>114</sup>, qui succède au national Gérard Desjardins lors de l'élection générale de 1962, est résident de Hull, comme le sera Michel Gratton <sup>115</sup>, son successeur. Un phénomène encore plus grave se produit au niveau fédéral puisque, non seulement, le député élu en 1965 habite-t-il une autre région, mais la circonscription fédérale est elle-même dénaturée par rapport à la région de la Gatineau : le comté inclut désormais la région du Pontiac. C'est un triste avant-goût du jour où ce comté sera encore plus vaste, et de moins en moins représentatif de la vallée de la Gatineau et des intérêts de sa population en incluant une partie de la région des Laurentides, concurrente de la vallée de la Gatineau pour les structures administratives et industrielles.

Le fait que les élus locaux proviennent d'autres régions aurait pu n'entraîner que de minimes conséquences.

---

114 Avocat, né à Maniwaki en 1921. Député libéral de Gatineau à l'Assemblée législative (1962-1972). Solliciteur général (1971-1972) dans le cabinet de Robert Bourassa. Nommé juge à la Cour provinciale du Québec en 1972. Jean Cournoyer, *Dictionnaire des noms propres du Québec : le petit Jean*, (Québec, Canada : Stanké, 1993), p. 284.

115. Ingénieur né à Hull en 1939. Député libéral de Gatineau à l'Assemblée nationale (1972-1989). Ministre du Revenu et ministre délégué à la réforme électorale (1985-1989) dans le cabinet de Robert Bourassa. Ibid., p. 327

Cette période des années 1960 et 1970 marque un tournant important pour les institutions régionales. Il aurait fallu plus de clairvoyance, et surtout plus d'attachement à la région pour s'en préoccuper d'abord, et s'en occuper ensuite. La création d'un district judiciaire coupant la vallée de la Gatineau en deux, par exemple, au lieu d'un autre qui l'aurait regroupée dans toute son étendue, aura des retombées fâcheuses pour le développement d'institutions et d'infrastructures propres à notre région. La construction de l'autoroute 5, qui devait atteindre 60 kilomètres dès 1975 mais qui n'en a jamais fait plus que 20, n'aide en rien le développement économique de la vallée de la Gatineau. En plus de l'état pitoyable de la route 105, de la non construction de la route Maniwaki-Témiscamingue, de l'abandon de la route Maniwaki-Clova, toutes ces lacunes entravent le développement de notre région. De plus, à cause de l'absence d'institutions d'enseignement supérieur, les jeunes constituant la relève de la région sont forcés de s'exiler pour étudier et, au terme de leur formation, ces jeunes diplômés quittent définitivement notre région qui s'étirole à mesure que l'économie québécoise se tertiarise...

### LA COMMUNAUTÉ ALGONQUINE ET LA MODERNISATION...



*Chef spirituel des Indiens d'Amérique du Nord, William Comanda a été chef des Algonquins de la Rivière Désert de 1951 à 1970.*

Le virage de la modernisation et de l'ouverture est déjà bien amorcé sur la réserve algonquine de la Rivière-Désert au tournant des années 1970... Pourtant, les années précédentes avaient porté leur lot de pauvreté et de misère, alors que les Algonquins oubliaient

lentement le mode de vie de leurs ancêtres nomades, sans toutefois vraiment devenir sédentaires. Certains membres de la communauté adoptent un travail rémunéré se rapprochant de leur mode de vie traditionnel en servant de guide de chasse et pêche, pour les touristes et villégiateurs fortunés. La fabrication et la vente d'artisanat algonquin continuent de faire vivre un certain nombre de familles. La plupart des membres de la communauté vivent cependant difficilement cette période de transition qui les laisse démunis.

Ces activités ne sont cependant que le prélude d'une activité commerciale beaucoup plus étendue, soutenue par la prise en main locale et progressive de l'administration de leur communauté par les Algonquins; ces activités sont autrement plus rentables en retombées... Le Conseil de bande devient donc une sorte d'État dans l'État, qui gère des fonds publics et décide de véritables politiques sociales, pendant que des commerces vraiment régionaux naissent et s'intègrent à l'économie de la Haute-Gatineau...



Photo : Archives du journal *La Gatineau*, 2 juillet 1994, p 21

*Jean Guy Whiteduck, chef de la communauté algonquine Kitigan Zibi Anishnabeg depuis 1976*



*Les services de police et les services sociaux algonquins.*



*Spectacle de danse traditionnelle, lors du Pow Wow le 2 juin 2001.*

## TORNADES ET INONDATION...

Deux catastrophes naturelles marquent les années 1970 dans la vallée de la Gatineau : la tornade et l'inondation.

### *La tornade de 1972*

Le 23 juin 1972 un cataclysme frappe la région de Maniwaki. La température particulièrement chaude et humide entraîne la formation d'une tornade qui se déchaîne sur une partie de la ville de Maniwaki, causant un décès... Plusieurs maisons du chemin de Montcerf, et de la rue Besner sont détruites; des commerces du boulevard Desjardins, dont le garage G. Hubert, sont très lourdement endommagés. Cette tornade passe sur la rive ouest de la rivière Gatineau pour aller se perdre vers Egan-Sud et Montcerf, après avoir semé la désolation sur son passage...

Quelques secondes suffisent au vent pour marquer dramatiquement la région de Maniwaki. Les images qui restent de ce drame nous laissent incrédules



Archives du journal *La Gatineau*, 28 juin 1972, p. 1

*Sur la rue Besner, la maison de la famille Boutin s'est écrasée sur la maison de Mme Joly...*



Album-souvenir *Maniwaki 1974*

*La cour du garage Hubert après la tornade en 1972.*

devant la force des éléments : amoncellement de voitures, empilées comme si elles étaient faites en papier, soulèvement et destruction de plusieurs maisons, sans parler des blessés et de la mère de famille qui y laissera sa vie, bientôt suivie par son jeune fils...

Pendant près d'une génération, cet événement tragique marque douloureusement les mémoires et rappelle à nos gens l'incroyable force des éléments qui ont semé la destruction en cette veille de la St-Jean 1972. Depuis, deux autres tornades ont frappé la région, toutes deux dans la municipalité de Blue Sea : l'une en 1983 et l'autre en 1998. La première a détruit une section du village, la seconde a manqué de peu les maisons de l'agglomération de Blue Sea, non sans laisser des traces de son passage dans les alentours...

### *La grande inondation de 1974*

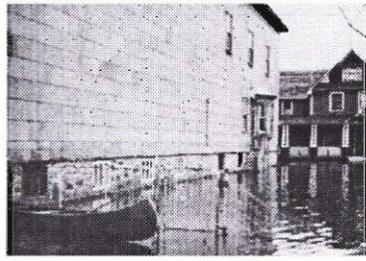
Les inondations, sur le bassin de la Gatineau, sont des faits habituels. La Gatineau est en effet une rivière longue, le plus important affluent du bassin de la rivière des Outaouais; et son niveau d'eau a toujours varié énormément au fil des saisons,



Archives du journal *La Gatineau*,  
le 29 mai 1974

*Inondation majeure à Maniwaki.*

et au gré des cycles naturels... La construction, par la CIP, d'une série de barrages, entre 1925 et 1927 (de Grand-Remous à Low, Chelsea et Gatineau), et l'aménagement de réservoirs immenses comme le Cabonga et le Baskatong, en plus de faciliter la drave et le transport du bois, ont permis, à partir de



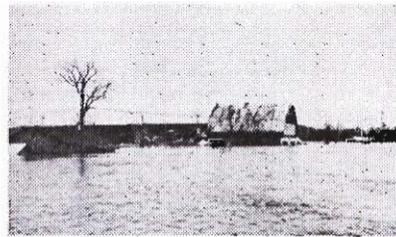
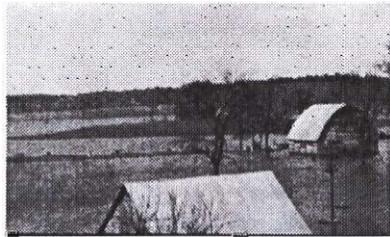
Maniwaki 1974

*La maison Bennett, résidence de Gérard Hubert aux trois inondations. de haut en bas : 1929, 1947 et 1974.*

1927, de contrer le phénomène des *eaux hautes*, qui marquait la crue des eaux à chaque printemps. Depuis ce temps, le débit de la Gatineau et de la plupart de ses affluents devint plus régulier, et les crues printanières beaucoup moins importantes.

Pourtant, depuis la fin de la construction des barrages, en 1927, trois grandes crues ont laissé leurs marques sur la région : celles de 1929, 1947 et 1974. Si la première de ces inondations, attribuable à l'inexpérience des gestionnaires de barrages autant qu'aux intempéries, a pu se confondre avec les traditionnelles *eaux hautes*, il en va différemment des deux suivantes. Les constructions les plus anciennes sont moins touchées.

À l'époque, les maisons et les commerces étaient construits sur les hauteurs et les bâtisses plus exposées étaient construites sans cave, souvent même sur pilotis.



Album-souvenir Maniwaki 1974

*Rue McLaughlin, même endroit : à gauche, en 1929; à droite, en 1974.*

En 1974, plus de quarante ans après l'entrée en fonction de la série de barrages sur la rivière Gatineau, à nouveau, l'insuffisance des barrages d'Hydro-Québec, alliée, à des pluies ininterrompues pendant plus d'un mois, à l'époque du dégel à la tête des rivières, ont provoqué une catastrophe aux conséquences encore jamais vues. En l'espace de 24 heures, les 14 et 15 mai, l'eau recouvrait totalement plusieurs quartiers et secteurs bordant la Gatineau et ses affluents. La très grande majorité des résidences et entreprises construites près de la rivière, de Grand-Remous jusqu'en bas (Chelsea, Cantley, Gatineau et Hull), et tout particulièrement dans la Haute-Gatineau, ont été inondées et ont subi des dommages majeurs. Après avoir monté de près d'un pied à l'heure, entre les 13 et 15 mai 1974, l'eau s'est maintenue à un niveau de six mètres au dessus de la normale durant la période du 18 au 20 mai 1974...



*Barry Moore* <sup>116</sup>

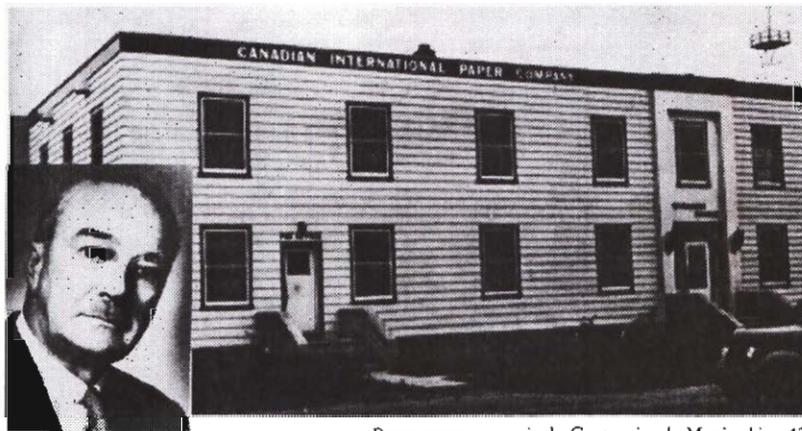
### *Le comité d'urgence*

Composé de bénévoles, et présidé par Barry Moore, un comité d'urgence se met spontanément en place dès les premiers jours de l'inondation de mai 1974. Tout est à faire pour secourir la population sinistrée : organisation des secours, ravitaillement en eau potable, hébergement, communication, hygiène, transport des sinistrés... Sous l'impulsion du comité, tous se serrent les coudes et mettent à contribution toutes les ressources disponibles : gîte, nourriture, bateaux, outillage...

116. Comptable, président du comité d'urgence de l'inondation de 1974, député de Pontiac-Gatineau-Labelle et secrétaire parlementaire de 1984 à 1993.

## INDUSTRIE FORESTIÈRE : UN ÂGE D'OR, PRÉLUDE À LA TRANSITION

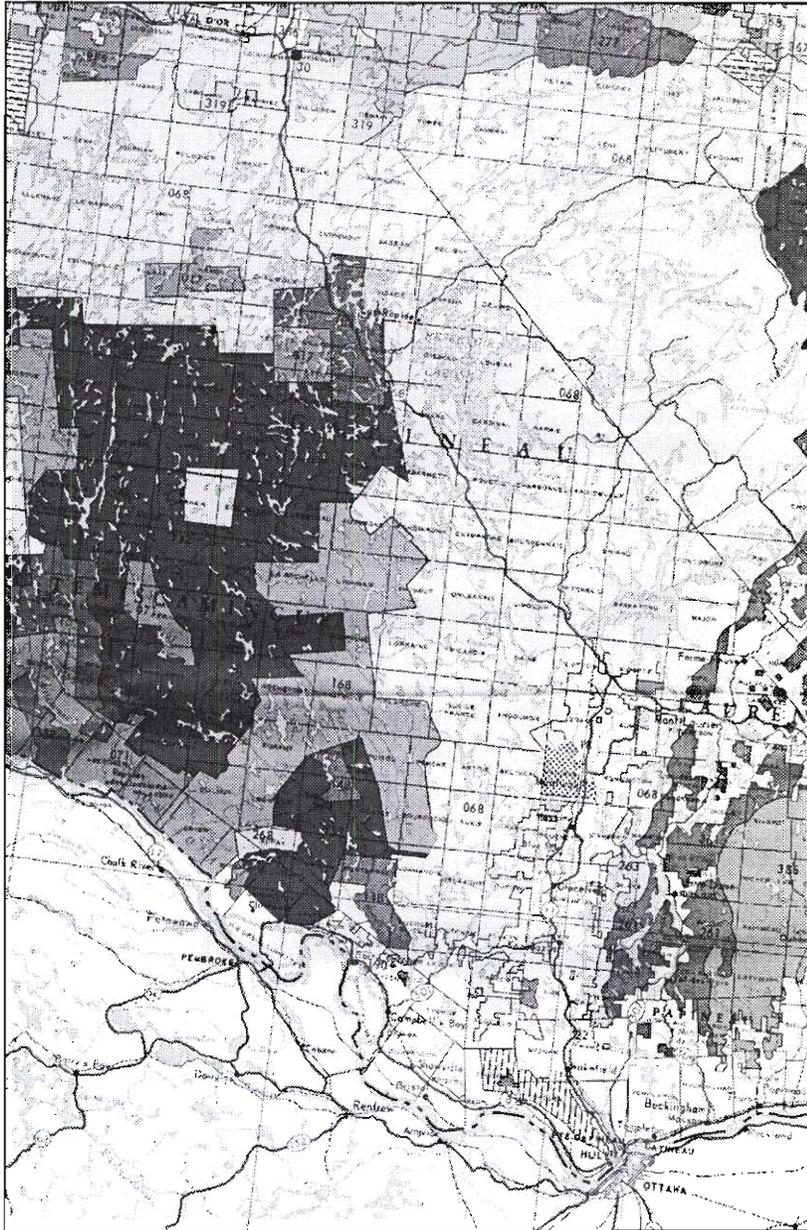
Depuis le début de l'exploitation forestière sur la Gatineau, en 1806, le flottage du bois était en quelque sorte devenu synonyme de la coupe du bois, et par voie de conséquence, du développement de la vallée de la Gatineau. Trois crises majeures, résultant d'autant de transformations profondes dans l'industrie du bois, ont affecté la région : le passage de la coupe de bois pour la construction navale à la coupe du bois pour transformation en planches et madriers, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le passage de cette dernière coupe à une autre, destinée au marché du papier celle-là, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin la Grande crise des années 1930 qui, après un arrêt total des coupes en 1931, a été suivie d'une subite modernisation des méthodes d'exploitation...



Programme-souvenir du Centenaire de Maniwaki, p.43

*J. W. Sutherland, gérant de la division forestière de Maniwaki  
La CIP était l'héritière de l'ancienne W.C. Edwards Co. Ltd., et avant elle, de la  
Hamilton Brothers; le siège de la compagnie, aujourd'hui celui de Bowater, était situé  
sur le site de la plus vieille ferme forestière de la région : celle de Philemon Wright.*

*Une rivière qui vient du nord...*



Collection : Gabriel Lefebvre

*Extrait d'une carte des limites forestières de la CIP (division Maniwaki) en 1974.  
La plus grande partie de la carte représente le territoire de la CIP qui fait de Maniwaki  
la capitale de tout le bassin hydrographique de la rivière Gatineau.*

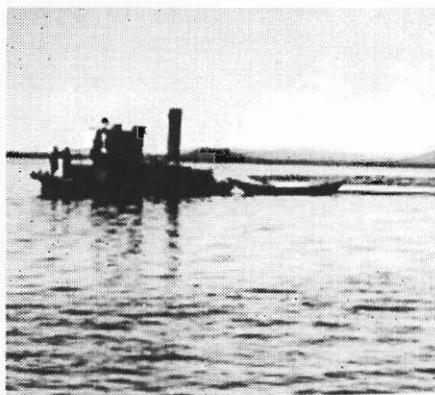
La fin de l'industrie de la drave et les récessions consécutives des années 1980-1990 transformeront définitivement l'image de Maniwaki et de la vallée de la Gatineau... Une nouvelle prospérité apparaîtra alors, sur de nouvelles bases; elle sera orientée vers une transformation des ressources et une diversification de l'économie. Cependant, avant d'y arriver, la Gatineau traversera une série de profondes transformations, dont la réforme des institutions scolaires et sociales n'est pas la moindre...

Une autre de ces transformations fondamentales se prépare, à la fin des années 1960-1970. Elle n'est alors pas visible, masquée par l'apparente prospérité de l'industrie, mais elle est prévisible. Déjà dans les pays scandinaves, dont l'économie forestière ressemble à s'y méprendre à celle du Québec, ces transformations s'enclenchent : le temps de la drave tire à sa fin... Encore une douzaine d'années, et il faudra s'ajuster à une nouvelle transformation de l'industrie, qui se déroulera sur fond de crise économique sans précédent pour Maniwaki et toute la vallée de la Gatineau... Mais ces tristes événements, comme les autres qui les ont précédés, ne sont qu'une transition vers un renouvellement de l'industrie forestière, une nouvelle étape pour le développement de la Haute-Gatineau... Les années qui suivront ce grand réajustement verront apparaître de nouvelles industries de transformation et de transport du bois qui remplaceront progressivement une bonne partie des emplois perdus dans l'ancienne industrie de la coupe intensive et du flottage du bois.

### *Apogée de l'exploitation forestière*

De la fin de la Seconde Guerre mondiale au début des années 1970, l'industrie forestière en Haute-Gatineau atteint

ce qu'on peut appeler son apogée : plus de 3 000 travailleurs en forêt sont à l'embauche de la CIP et de compagnies comme la E.B. Eddy et la Maclaren... La CIP, à elle seule, engage directement 2 500 salariés à son bureau de Maniwaki, en 1968. La mécanisation des techniques de coupe et de transport du bois, entreprise à partir des années 1920, s'est poursuivie depuis à un rythme continu, permettant aux compagnies de sortir de plus grandes quantités de bois des forêts, et de régulariser leur approvisionnement en uniformisant les intrants. Le flottage, qu'on appelle toujours la drave, reste pratiquement le moyen unique d'acheminer la matière première aux usines de transformation situées en aval des rivières, comme celle de la CIP à Gatineau et celles de la E.B. Eddy à Hull. Les coupes, quant à elles, deviennent de plus en plus systématiques. De grandes surfaces peuvent maintenant être coupées facilement, et le bois peut être transporté à la plus proche rivière, qui rejoint la Gatineau.



Collection : W. Robert Hilliker

*Le « Russell » Imelda <sup>117</sup>  
à l'œuvre sur le lac Baskatong.*

Toute cette activité forestière entraîne évidemment avec elle une croissance économique soutenue... Seul le choc pétrolier de 1973-1974 et les préludes à la crise des papetières et à une profonde transformation de l'industrie arriveront à freiner cette croissance, puis à la neutraliser complètement à partir de 1982. Avant cette dernière période, la constance des

117. Nommé Imelda pour madame Imelda Boisvenue, épouse d'Herménégilde Merleau, surintendant général de la CIP à Maniwaki.

emplois et surtout l'amélioration des conditions d'emploi poussent sans cesse le noyau urbain de Maniwaki à s'élargir au nord, vers Egan-Sud, à l'est, vers la Comeauville et Déléage, puis plus récemment, au sud, vers Messines. Le niveau de vie est lui aussi à la hausse de façon à peu près constante, jusqu'au début des années 1980. Certes, l'inflation gonfle les prix à la consommation, mais la croissance économique est, de manière générale, plus élevée que l'inflation et assure d'année en année de meilleures conditions de vie...

### *Les crises de 1982 et de 1990-1991 et la transformation de l'industrie du bois*

Une nouvelle crise économique secoue le Québec et tous les pays industrialisés à partir de 1982. Elle marque le début d'années difficiles pour toute la vallée de la Gatineau. Ces années seront marquées par une transformation majeure des moyens de production et de transport du bois, matière première qui avait toujours été au centre de l'économie régionale. La décennie 1980-1990 marque en effet, pour la Gatineau, le passage d'une économie de simple exploitation d'une matière première transportée en vrac sur les cours d'eau à une économie de coupes sélectives, de transformation de la matière première et de transport par système routier. Le changement est aussi profond que les autres grandes transformations de l'industrie du bois au cours du dernier siècle et demi : passage du bois de charpente pour les navires anglais au bois de sciage pour l'industrie américaine, vers 1850, puis passage de ce dernier marché à celui des pâtes à papier, vers 1880-1890, et enfin implantation d'un nouveau mode de production plus intensif à travers des infrastructures mieux développées (barrages, nivellement des rivières, usines régionales...) en 1925-1928.

La région de Maniwaki, comme lors des autres passages vers de nouveaux modes de production, traverse pendant ces années une violente crise économique. La Gatineau est d'autant plus affectée par la crise déclenchée en 1982 que celle-ci se prolonge par une autre crise, celle-là spécifique à l'industrie du papier : de nouvelles normes environnementales sont édictées par Québec et ont deux conséquences majeures pour la région : disparition, à terme, de la drave, et modification des structures de production du papier pour les rendre plus conformes aux politiques d'assainissement des eaux. Parallèlement à ces mesures, d'autres règles émanent bientôt du ministère des Ressources naturelles, modifiant cette fois l'octroi des droits de coupe en forêt. La CIP perd alors une grande partie de ses limites au profit de CAAF (contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestiers) plus limitatifs en terme de quantité de bois disponible à couper, et surtout beaucoup plus onéreux à exploiter. Conséquence directe de ces changements, mais aussi et surtout de la crise déclenchée en 1982 : les quelque 3 000 emplois forestiers et en usine disparaissent subitement avec la fermeture des usines et l'abandon quasi total de l'activité de la grande majorité des camps forestiers...

La sévère crise économique que traverse la vallée de la Gatineau entre 1982 et 1992 n'est évidemment qu'une autre période de transition qui marque le passage d'un type d'exploitation de la forêt à un autre, suivant des règles différentes des anciennes... Le phénomène est loin d'être nouveau. Philemon Wright, dès 1806-1807 s'est plaint des fluctuations de la demande du bois. Les cycles économiques de la modernisation des méthodes d'exploitation de la forêt, s'ils entraînent à chaque transition une crise économique majeure au pays de la Gatineau, amènent pourtant avec eux des éléments positifs, structurants et rentables à plus long terme...

Suite à la Loi 150, qui inaugure une nouvelle façon d'exploiter la forêt au Québec, les grandes sociétés forestières sont forcées de mieux utiliser la ressource. Ils transforment un peu plus la matière première sur place, créant par là des emplois nouveaux en usine ou en transport. La fin du flottage du bois, par exemple, a multiplié les besoins de services de camionnage, augmentant ainsi les coûts de transport du bois et stimulant la transformation sur place des matières ligneuses. Voici quelques exemples de transformation locale et de la valeur ajoutée aux produits de la forêt : bois d'œuvre, copeaux, parqueterie, panneaux... (Usines Bowater dans le Parc industriel de Maniwaki, usines Makibois, à Maniwaki et à Déléage, Forex, dans le parc industriel Réjean Lafrenière, à Bois-Franc, usine Atlas de Low, usine Domtar, à Grand-Remous...) De plus, à l'arrêt de la drave et suivant la construction d'usines de traitement des eaux usées, la qualité des eaux de la rivière Gatineau et de ses affluents, autrefois négligée, s'améliore considérablement devient tout à coup une richesse en soi. La rivière attire bientôt une nouvelle clientèle touristique, adepte d'eau vive et de plein air...

Une faible reprise de l'économie régionale commence à se faire sentir au milieu des années 1980, au sortir de la crise; mais il faudra attendre 1993-1994, après qu'une autre récession ait frappé aussi durement la Haute-Gatineau, pour voir enfin renaître les entreprises manufacturières de Maniwaki comme les anciennes usines Maclaren, devenue Makibois, de Grand-Remous (scierie rachetée par le groupe Domtar).



Photo : Georges Lafontaine  
*Réjean Lafrenière*

118. Homme d'affaires, maire de Lac-Ste-Marie, de 1967 à 1989, préfet de la MRC de la Vallée-de-la-Gatineau de 1983 à 1989; secrétaire parlementaire, député du comté de Gatineau depuis 1989.

Des nouvelles entreprises voient le jour : Forex au parc industriel Réjean Lafrenière de Bois-Franc, Franc-Bois, à Déléage, Cedco, Manifor et Bowater à Maniwaki. Enfin, la reprise est si forte qu'elle permet même à un certain nombre d'entreprises existantes de prendre une expansion enviable; c'est le cas de la scierie Atlas de Northfield et Low et de l'usine Domtar Grand-Remous...



Archives du journal *La Gazette*, édition du 30 juillet 1994, p. 1

*Visite de Daniel Johnson à Maniwaki le 29 juillet 1994, à l'occasion de l'annonce de la construction d'une usine dans la région.*

Ce nouveau souffle de l'économie régionale est bien sûr l'occasion d'annonces à saveur politique : en août 1994, le Premier ministre Daniel Johnson vient lui-même à Maniwaki, annoncer la construction de la nouvelle usine de *Forex* pendant que le député Réjean Lafrenière mousses sa campagne électorale avec les annonces d'investissements dans les industries locales de transformation de bois...

## TRANSFORMATION DE L'INDUSTRIE TOURISTIQUE

Les années 1990 voient la vallée de la Gatineau adopter un certain virage dans l'industrie touristique. Jusqu'à cette période, le tourisme s'était surtout concentré dans le domaine de la chasse et de la pêche et dans celui de la villégiature; ces deux activités avaient traditionnellement attiré un grand nombre de gens, surtout des non-résidents, américains et ontariens. Cette clientèle, qui dépensait localement en achats de biens, d'équipements, de nourriture, d'essence, de souvenirs et en location d'équipements, de chalets, etc., modifie, dès les années 1970, sa façon de dépenser. Les séjours se font plus courts, les achats s'effectuent au point de départ, plutôt qu'en route ou à l'arrivée dans la Gatineau. L'industrie touristique en souffre, quoiqu'elle demeure encore rentable, surtout en ce qui concerne le domaine des pourvoiries.

À partir du milieu des années 1990, les intervenants locaux tendent à favoriser la mise en place d'infrastructures destinées à augmenter le nombre de visiteurs et à diversifier leurs activités. On veut créer une nouvelle classe de touristes, plus dépensiers et donc plus rentables localement... Le *Château Logue*, résidence du riche marchand et entrepreneur forestier, Charles Logue, transformé en centre d'interprétation de l'histoire de la protection des forêts contre le feu, est un peu le précurseur de cette réorientation de l'industrie touristique, amorcée à la fin des années 1990. La dernière étape de ce processus consiste à intégrer dans un ensemble dynamique et global, des commodités d'accueil, des activités et des services destinés aux visiteurs de la région.



La vallée de la Gatineau aborde donc le tournant du millénaire avec une économie mieux diversifiée, caractérisée par une exploitation forestière axée sur une plus grande transformation. Le secteur du tourisme de plein air, très prometteur, commence à donner des fruits. Il nécessite cependant, pour y apporter une réelle diversification à l'économie à long terme.



*Photo : Michel Clermont*

*Parc linéaire régional de la Vallée-de-la-Gatineau.*



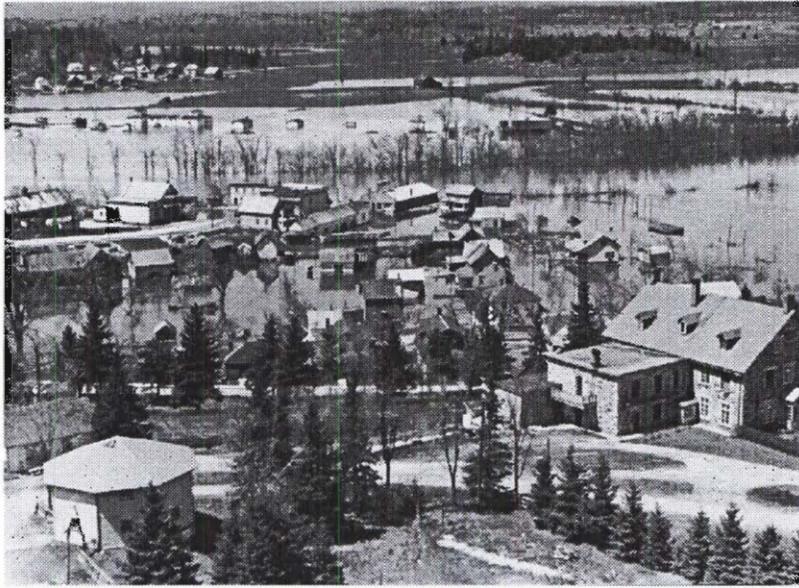
*Photo : Michel Clermont*

*Grand tour cycliste sur le parc linéaire  
Août 2000.*



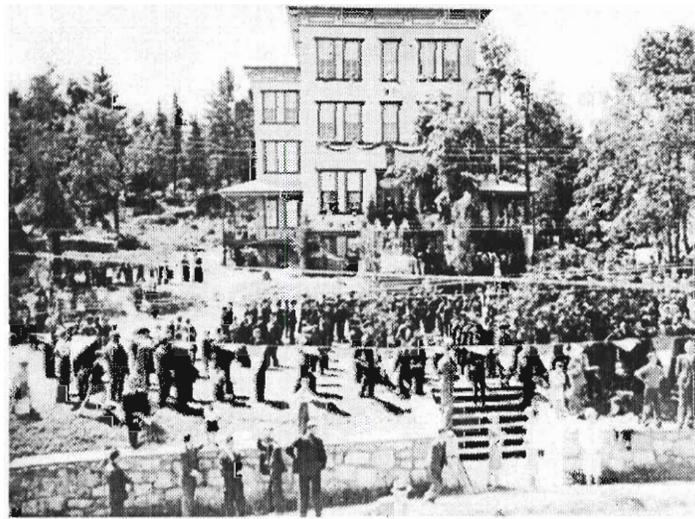
*Photo : Michel Clermont*

*Festival d'Eau vive de la Gatineau, août 2000.*



Collection : Antoinette Calvé-Hubé

*Les « eaux hautes » de 1920.*



Archives du journal *Le Droit* d'Ottawa

*La fête de la Saint-Jean devant l'Académie Saint-Joseph  
(ancien couvent), en 1937.*

## ÉPILOGUE

Le véritable âge d'or que connaissent Maniwaki et la Gatineau, au tournant des années 1960, porte en lui les germes de problèmes à venir. On n'a pas prévu l'exode rural, la classe commerçante et les élites locales ne sont pas renouvelées, plusieurs entreprises de taille moyenne ont disparu : tous ces facteurs combinés à une lacune des institutions régionales et devant l'éventualité d'une transformation majeure de l'industrie du bois laisse entrevoir des jours sombres pour la région de Maniwaki et toute la vallée de la Gatineau. Et tout cela malgré l'apparente prospérité des années 1960-70...

Les forêts de notre région sont pourtant une ressource presque inépuisable. Il suffit de les exploiter avec prudence pour qu'elles fournissent à nouveau toutes leurs richesses. Le tourisme de chasse et de pêche des *clubs privés* était un avant-goût d'une industrie qui peut être beaucoup plus rentable. Les grands défis des années à venir seront, avant tout, de mettre en place des institutions locales et de concrétiser et maximiser les potentiels de développement et de croissance des industries de transformation du bois. Il ne faudrait surtout pas se limiter à l'exploitation du tourisme de villégiature ou de chasse et de pêche. L'enjeu crucial des prochaines années consistera aussi à rapatrier dans notre région les structures administratives de la vallée de la Gatineau : administration judiciaire et scolaire, services de santé et services sociaux, etc. Il faut aussi récupérer et conserver tous les territoires qui font partie du bassin hydrographique de la Gatineau comme le réservoir Baskatong, le

lac des Trente et Un Milles, les ZEC Bras-Coupé-Désert et Pontiac de même que la réserve faunique La Vérendrye. Des infrastructures efficaces et des routes modernes doivent unifier la vallée de la Gatineau et la rattacher à l'Outaouais urbain et à la métropole québécoise qu'est la région de Montréal.

Les fruits de la transformation de l'économie de la vallée de la Gatineau sur des bases plus solides et une plus grande diversité des industries restent à cueillir... Les infrastructures touristiques apparaissent mais restent à l'état embryonnaire. créer une place enviable à la région dans les réseaux touristiques nationaux devient donc une priorité.

Pour que la Gatineau reste une région prospère, riche d'une population fière et confiante en l'avenir, nous devons nous fixer plusieurs objectifs à atteindre. Il nous faut plus d'entreprises de transformation et une transformation plus poussée du bois; il nous faut un nombre plus grands d'infrastructures récréo-touristiques et une meilleure intégration de l'offre touristique du territoire. Il faut aussi et surtout que notre région contrôle de façon efficace les décisions qui affectent la bonne marche de notre coin de pays.

Bien sûr, d'autres transformations trop rapides, à la fin de cycles économiques prévisibles provoqueront encore fermetures d'entreprises et chômage; cependant, mieux équipée et plus consciente de ses forces, la vallée de la Gatineau peut entrer avec confiance dans le nouveau millénaire.

\* \* \*

## *Députés à l'Assemblée nationale (Québec)*

### *Anciens comtés d'Ottawa (Outaouais) et de Hull (1867-1931)*

1867-1871	Levi Ruggles Church
1871-1875	Ezra Butler Eddy
1875-1886	Louis Duhamel
1886-1867	Narcisse-Édouard Cormier
1887-1892	Alfred Rochon
1892-1897	Nérée Tétreau
1897-1904	Charles Beautron Major
1904-1917	Ferdinand-Ambroise Gendron
1917-1923	Joseph Caron
1923-1927	Joseph-Roméo Lafond
1927-1931	Aimé Guertin

### *Comté de Gatineau (1931 - )*

1931-1934	Augustin-Armand Legault
1935-1936	Joseph-Barthélémi Merleau
1936-1939	Georges-Adélar Auger
1939-1948	Joseph-Célestin Nadon
1948-1962	Gérard Desjardins
1962-1972	Roy Fournier
1972-1989	Michel Gratton
1989-	Réjean Lafrenière

## *Députés Fédéraux*

### *Ancien comté d'Ottawa (prononcer Outaouais)*

1867-1891 .....Alonzo Wright  
 1891-1892 .....Charles-R. Devlin

### *Ancien comté de Wright*

1892-1900 .....Charles-R. Devlin  
 1900-1904 .....Louis-Napoléon Champagne  
 1904-1908 .....Wilfrid Laurier  
 1908-1921 .....Emmanuel B. Devlin  
 1921-1925 .....Romuald-Montézuma Gendron  
 1925-1940 .....Fizalam-William Perras  
 1940-1945 .....Rodolphe Leduc  
 1945-1949 .....Léon-J. Raymond

### *Ancien comté de Gatineau*

1949 .....Léon-J. Raymond  
 1949-1954 .....J.-Célestin Nadon  
 1954-1965 .....Rodolphe Leduc  
 1965-1968 .....Gaston Isabelle

### *Comté de Pontiac-Gatineau-Labelle*

1968-1984 .....Thomas Lefebvre  
 1984-1993 .....Barry Moore  
 1993- .....Robert Bertrand

## *Chefs de la communauté algonquine*

1854-1874	.....	Luc-Antoine Pakinawatik
1874-1884	.....	Peter Tenasco
1884-1890	.....	Simon Odjick
1890-1896	.....	Peter Tenasco
1896-1899	.....	Louizon Commanda
1899-1911	.....	John Tenasco
1911-1917	.....	Michel Commanda
1917-1920	.....	John Cayer
1920-1927	.....	John-Baptiste Chabot
1927-1932	.....	Vincent Odjick
1932-1936	.....	Patrick Brascoupe
1936-1939	.....	Abraham McDougall
1939-1951	.....	John-Baptiste Chabot
1951-1970	.....	William Commanda
1970-1976	.....	Ernest McGregor
1976-	.....	Jean-Guy Whiteduck

## Maires de la municipalité d'Aumond

1877 (6 mois) .....	Jos Bertrand	1941-1949 .....	Louis Michaud
1878-1883 .....	Cyrille Monette	1949-1953 .....	Napoléon Dault
1883-1884 (6 mois) .....	Édouard Goulet	1953-1960 .....	Joseph Lyrette
1884-1888 .....	Michael White	1960-1961 .....	Alfred Grondin
1888-1891 .....	William Moore	1961-1966 .....	Henry Brunet
1891-1895 .....	David Simard	1966-1973 .....	Julien Dault
1895-1905 .....	Thomas White	1973-1974 .....	Joseph Lyrette
1905-1906 .....	Arsène D'Aoust	1974-1978 .....	Marcellin Lévesque
1906-1911 .....	Louis Lévesque	1978-1981 .....	Roger Lyrette
1911-1913 .....	Thomas Moore	1981-1985 .....	Léger Duchesne
1913-1919 .....	Napoléon Dault	1985-1987 .....	Roger Lyrette
1919-1923 .....	John Foguerty	1987-1989 .....	Maurice Lévesque
1923-1927 .....	Napoléon Dault	1989-1999 .....	Léger Duchesne
1927-1937 .....	Willie Grondin	1999-2000 .....	Gaston Robitaille
1937-1941 .....	Elzéar Guérette	2000- .....	Joseph Bénard

## Maires de la municipalité de Blue Sea

1921-1925 .....	Joseph Lacroix	1954-1961 .....	Émile Éthier
1925-1927 .....	Charles Latourelle	1961 (4 janv-12 juil) ...	Alphonse Tremblay
1927-1931 .....	Joseph Lacroix	1961-1963 .....	Antoine Bénard
1931-1933 .....	Oscar Danis	1963-1965 .....	Raoul Lacroix
1933-1939 .....	Joseph St-Jacques	1965-1969 .....	Rhéal Lacroix
1939 (8 nov au 23 déc) ..	Alphonse Tremblay	1969-1971 .....	Raoul Lacroix
1939-1941 .....	Joseph Beaudoin	1971-1975 .....	Rhéal Lacroix
1941-1945 .....	Joseph St-Jacques	1975-1978 .....	Mandoza Pharand
1945-1949 .....	Alphonse Tremblay	1978-1979 .....	François Tremblay
1949-1950 .....	Joseph St-Jacques	1979-1981 .....	Mandoza Pharand
1950-1951 .....	Oscar Courchesne	1981-1983 .....	François Tremblay
1951-1954 .....	Antoine Bénard	1983- .....	Yvon Bélanger

## Maires de la municipalité de Bois-Franc

1921-1922 .....	Joseph Brosseau	1977-1987 .....	Gabriel Pilon
1923-1928 .....	Léon Lyrette	1987-1990 .....	Marcel Hubert
1929-1954 .....	Arthur Branchaud	1991-1997 .....	Neil Brennan
1954-1977 .....	Jean-Claude Branchaud	1997- .....	Joël Branchaud

## Maires de la municipalité de Bouchette

1872-1876	.....François Nadon	1946-1949	.....Eudore Patry
1877-1878	.....S. Dunning	1949-1951	.....Jos Dessurault
1879-1899	.....Antoine Carle	1951-1955	.....Raoul Patry
1900	.....Hormidas Charbonneau	1955-1959	.....Jean Gorman
1901-1912	.....Étienne Deslauriers	1959-1963	.....Omer Poirier
1913	.....Jules Patry	1963-1965	.....Vincent Lefebvre
1914	.....Jos Gorman	1965-1969	.....Gaston Patry
1915-1919	.....Félix Mathieu	1969-1976	.....Florent Larivière
1920-1925	.....Jos Dessurault	1976-1980	.....René Maurice
1926-1930	.....Jos St-Amour	1980-1990	.....Laurin Lefebvre
1931-1932	.....Alphonse Carrière	1990-1998	.....Normand Lefebvre
1933-1945	.....Rodolphe Saumure	1998-	.....Réjean Carle

## Maires de la municipalité de Cayamant

1906-1923	.....Victor Mercier	1947-1961	.....Paul Dontigny
1923-1924	.....Aurel Fradette	1961-1965	.....Réginald Rochon
1924	.....Narcisse Mercier	1965-1970	.....Paul Dontigny
1927	.....Narcisse Mercier	1970-1973	.....Réginald Rochon
1924-1930	.....Joseph M. Lachapelle	1973-1975	.....Gérard H. Labelle
1930-1933	.....Aurel Fradet	1975-1977	.....Réginald Boileau
1933-1936	.....William Ménard	1977-1979	.....Gérard H. Labelle
1936-1939	.....Aurel Fradette	1979-1989	.....Palma Dontigny
1939-1940	.....William Ménard	1989-1997	.....Réginald Rochon
1940-1945	.....Aldé Bertrand	1997-1997 (par intérim)	.....Ernest Marengère
1945-1947	.....Léon Rochon	1997-	.....Pierre Chartrand
1947	.....Hector Labelle		

## Maires de la municipalité de Déléage

1930	.....Télesphore Labelle	1961-1969	.....Palma Morin
1931-1932	.....Raphaël Richard	1969-1971	.....Jean-Paul Brazeau
1933-1940	.....William McSheffrey	1971-1975	.....Zéphirin Dufour
1941-1943	.....Michel St-Amour	1975-1985	.....Palma Morin
1944-1947	.....James McSheffrey	1985-1989	.....Jean-Marie Ouellet
1948-1949	.....Zéphirin Dufour	1989-	.....Palma Morin
1950-1960	.....Paul Hins		

## Maires de la municipalité d'Egan-Sud

1901 .....	Patrick Moore	1930-1932 .....	William P. McConnery
1903-1905 .....	Foster Bennett	1933-1934 .....	Stephen McSheffrey
1906 .....	John Moore	1935-1947 .....	William P. McConnery
1907-1908 .....	Baptiste Carrière	1947-1949 .....	John T. Moore
1909-1910 .....	John Moore	1949-1951 .....	John Hébert
1914-1915 .....	Daniel Moore	1951-1953 .....	Robert Kelly
1916-1918 .....	Frédéric Branchaud	1953-1954 .....	William P. McConnery
1919 .....	Abraham Mathieu	1954-1979 .....	Albert Bernatchez
1920-1926 .....	James Millar	1979-1997 .....	René-Guy Moreau
1927-1928 .....	David Courtney	1997- .....	Evelyne Hubert
1929-1930 .....	Stephen McSheffrey		

## Maires de la municipalité de Gracefield

1904-1912 .....	Dr Alexandre Syneck	1947-1949 .....	Dorval Morin
1913-1918 .....	F.-W. Perras	1949-1955 .....	Joseph Lafrenière
1919-1920 .....	D. Bénard	1955-1957 .....	Oscar Lafrenière
1921-1922 .....	Camille Mayrand	1957-1962 .....	Jean-Paul Desjardins
1923-1927 .....	F. W. Perras	1962-1964 .....	Olivier Boisvenue
1927-1928 .....	Rémi Faure	1964-1969 .....	Daniel Rochon
1929-1933 .....	Denis Clément	1969-1971 .....	Antonio Sincennes
1933-1935 .....	J-Bartelémy Merleau	1971-1972 .....	Carol Kelly
1935-1939 .....	Rémi Faure	1972-1977 .....	Jacques Éthier
1939-1941 .....	Dr Arthur Desjardins	1977-1978 .....	Pierre Rondeau
1941 .....	Fernand Alie	1978-1982 .....	Jacques Lafrenière
1941-1943 .....	Dr Arthur Desjardins	1982-1984 .....	Harold Kelly
1943-1944 .....	Joseph N. Vaillancourt	1984- .....	Yves Côté
1945-1947 .....	Fernand Alie		

## Maires de la municipalité de Grand-Remous

1938 .....	William Bélair	1957-1960 .....	Wilfrid Gagnon
1939 .....	Albert Lévesque	1960-1963 .....	Raoul McCarthy
1940-1944 .....	Wilfrid McCarthy	1963-1975 .....	Arthur Tourangeau
1945-1946 .....	Albert Lévesque	1975-1979 .....	Jean-Guy Prévost
1947-1948 .....	Léopold Bélair	1979-1983 .....	Robert O. Lafrance
1948-1951 .....	Adrien Pilon	1983-1985 .....	Roy Kelly
1951-1954 .....	Wilfrid McCarthy	1985-1991 .....	Jean-Yves Roy
1954-1957 .....	Emmanuel Thibeault	1991- .....	Gérard Coulombe

## Maires de la municipalité de Lac Sainte-Marie

1883-1925 .....	Bernard Sage	1966-1970 .....	Réjean Lafrenière
1925-1935 .....	Francis Dubeau	1970-1971 .....	Adrien Lagarde
1935-1948 .....	Jean-Baptiste Noël	1971-1989 .....	Réjean Lafrenière
1948-1963 .....	Fred Sage	1989- .....	Raymond Lafrenière
1963-1966 .....	Wilfrid Laramée		

## Maires de la municipalité de Low

(municipalité formée par décret en 1858)

1895-1912	.....Edward McSheffrey	1964-1966	.....John Noonan
1912-1924	.....Patrick Gannon	1966-1973	.....John F. Kealey
1924-1934	.....John T. Kealey	1973-1975	.....Ernest McGoey
1934-1942	.....Neil McCrank	1975-1977	.....John F. Kealey
1942-1954	.....Ambrose Gannon	1977-1981	.....Aurèle Normand
1954-1955	.....Ernest St-Jean	1981-1982	.....John F. Kealey
1955-1956	.....Dominic Mahoney	1982-1986	.....Michael Francis
1956-1961	.....John F. Kealey	1986-1996	.....Jacques Dussault
1961-1964	.....Ambrose Gannon	1996-	.....Michael Francis

## Maires de la municipalité de Lytton

1909-1923	.....W.P. O'Connor	1965-1969	.....Roland Poulin
1923-1932	.....Oscar Alie	1969-1971	.....Roland Bénard
1932-1935	.....Théophile Lafleur	1971-1973	.....Jean-Marie Crytes
1935-1950	.....Oscar Alie	1973-1979	.....Émerald Labelle
1951-1952	.....Willie Crytes	1979-1995	.....Théophile Dupont
1952-1961	.....Octave Roy	1995-	.....Maurice G. Roy
1961-1965	.....Eugène Bruyère		

## Maire de la municipalité de Maniwaki

1904 (21 mars - 4 sept)	.....John Patrick Logue	1943-1948	.....J. C. Nadon
1904-1905	.....William J Ardies	1948-1949	.....J. O. Patry
1905-1910	.....Mathias Joanis	1949-1951	.....Raoul L'Heureux
1910-1911	.....John H. Ramberg	1951-1953	.....J. E Gendron
1911-1912	.....Denis J Cavanaugh	1953-1957	.....Raoul L'Heureux
1912-1913	.....John H Ramberg	1957-1960	.....Paul H. Moncion
1913-1915	.....Mathias Joanis	1960-1962	.....J. E. Gendron
1915-1916	.....Harry T Flynn	1962-1963	.....Gabriel Langevin
1916-1918	.....Napoléon Vaillancourt	1963-1968	.....Donald Britt
1918-1920	.....Charles Ed. Logue	1968-1970	.....Lionel Carle
1920-1927	.....A. A. Legault	1970-1974	.....L. P. Larocque
1927-1931	.....Dennis J. Cavanaugh	1974-1978	.....Robert Gendron
1931-1933	.....Émile Joanis	1978-1980	.....Jacques M. Carrière
1933-1934	.....A. A. Legault	1980-1982	.....Kevin B. Murphy
1935-1939	.....J. C. Nadon	1982-1985	.....Robert Gendron
1939-1941	.....Albert Chénier	1985-1990	.....Gabriel Lefebvre
1941 (janv.-juillet)	.....Émile Joanis	1990-	.....Robert Coulombe
1941-1943	.....Léon J. Raymond		

### *Maires de la municipalité de Messines*

1921-1923	..... Louis Lécuyer	1961-1965	..... Oscar St-Jacques
1923-1926	..... Louis Ccrbeil	1965-1968	..... Roland Duquette
1926-1927	..... Louis Lécuyer	1968-1971	..... Jean-Paul Dault
1928-1929	..... Louis Ccrbeil	1971-1972	..... Roland Duquette
1929-1931	..... Hormidas Latourelle	1972-1977	..... Viateur Saumure
1931-1933	..... Ernest Noël	1977-1978	..... Jean-Louis Latourelle
1933-1935	..... Alexandre Lafrenière	1978-1983	..... Léo Lafontaine
1935-1937	..... Louis Lécuyer	1983-1985	..... Marcel Lévesque
1937-1941	..... Alexandre Lafrenière	1985-1987	..... Joseph Mayer
1942-1943	..... Frank Nault	1987-1993	..... Marc Beaulieu
1943-1945	..... Anastase Saumure	1993-1997	..... Ronald Cross
1945-1947	..... Alexandre Lafrenière	1997-	..... Normand St-Jacques
1947-1951	..... Oscar St-Jacques		
1951-1953	..... Alexandre Lafrenière		
1953-1961	..... Ludger Beaunois		

### *Maires de la municipalité de Montcerf*

1920-1922	..... Abraham Mathieu	1943-1947	..... Léonard Martineau
1923-1924	..... Isate Nault	1947-1961	..... Aldège Émond
1925-1926	..... Ernest Nault	1961-1965	..... Lorenzo Lafrance
1927-1930	..... Abraham Mathieu	1965-1969	..... Georges Danis
1931-1935	..... Ernest Nault	1969-1971	..... Provin Richard
1935-1938	..... William O'Connor	1971-1974	..... Gervais Émond
1938-1943	..... Médard Vallière	1974-	..... Fernand Lirette

### *Maires de la municipalité de Northfield*

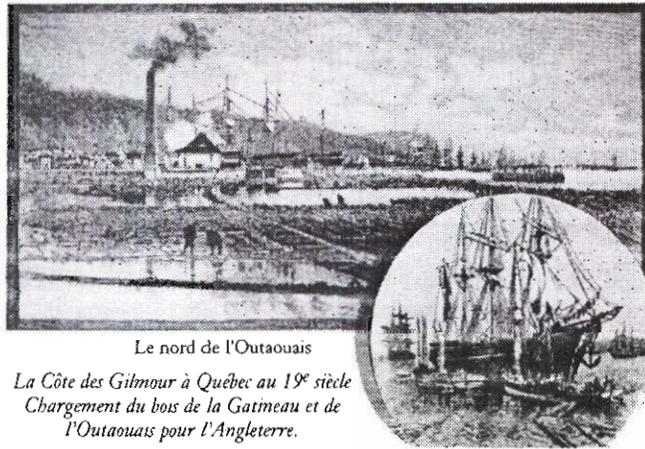
1951-1953	..... Donat Roy	1981-1984	..... Palma Nadon
1953-1957	..... Adélar Lafrenière	1984-1987	..... Guy Cyr
1957-1959	..... Kenneth Draper	1987-1988	..... Palma Nadon
1959-1961	..... Palma Nadon	1988-1990	..... Marcel Chantigny
1961-1967	..... Kenneth Draper	1990-1998	..... Jean-Marie Carpentier
1967-1973	..... Gérard Lafrenière	1998-2000	..... Jean-Yves Kenney
1973-1974	..... Jean-Marie Carpentier	2000-	..... Guy Caron
1974-1981	..... Jacques Alie		

### *Maires de la municip. de Ste-Thérèse-de-la-Gatineau*

1946-1950	..... Omer Talbot	1961-1964	..... Arthur Paul
1950-1951	..... Daniel Carle	1964-1969	..... Roland Sirois
1951-1955	..... Omer Talbot	1969-1971	..... Hervé Major
1955-1959	..... Delphis Huneault	1971-1993	..... Hubert Tremblay
1959-1960	..... Omer Talbot	1993-	..... Charles Sirois
1960-1961	..... Élisé Lacroix		

## Maires de la municipalité du Canton de Wright

1864-1885	Joshua Ellard	1945-1949	Robert Thayer
1885-1890	Pat Grace	1949-1951	Harry Johnson
1890-1905	Joshua Ellard	1951-1955	Robert Thayer
1905-1917	Richard Moore	1955-1957	Harry Johnson
1917-1919	W. W. Bradley	1957-1959	Albert Bénard
1919-1923	Arthur Lécuyer	1959-1961	John McConnery
1923-1925	Herbert Ellard	1961-1962	Hermas Lachapelle
1925-1927	Arthur Lécuyer	1962-1963	Harry Johnson
1927-1929	Severin Faure	1963-1965	Robert Thayer
1929-1931	Théophile Latourelle	1965-1969	Edmond Kelly
1931-1933	Severin Faure	1969-1969	Robert Thayer
1933-1937	Herbert M Ellard	1969-1973	Georges Derby
1937-1939	Fred Downey	1973-1974	Bernard St-Jacques
1939-1941	Noé Carpentier	1974-1977	Georges Derby
1941-1941	Norbert Duval	1977-1993	Lucien Barbe
1941-1945	Hermas Chénier	1993-	Réal Rochon



Le nord de l'Outaouais

*La Côte des Gilmour à Québec au 19<sup>e</sup> siècle  
Chargement du bois de la Gatineau et de  
l'Outaouais pour l'Angleterre.*



Le nord de l'Outaouais

*Les chantiers de la Gatineau :  
l'ébranchage des arbres*

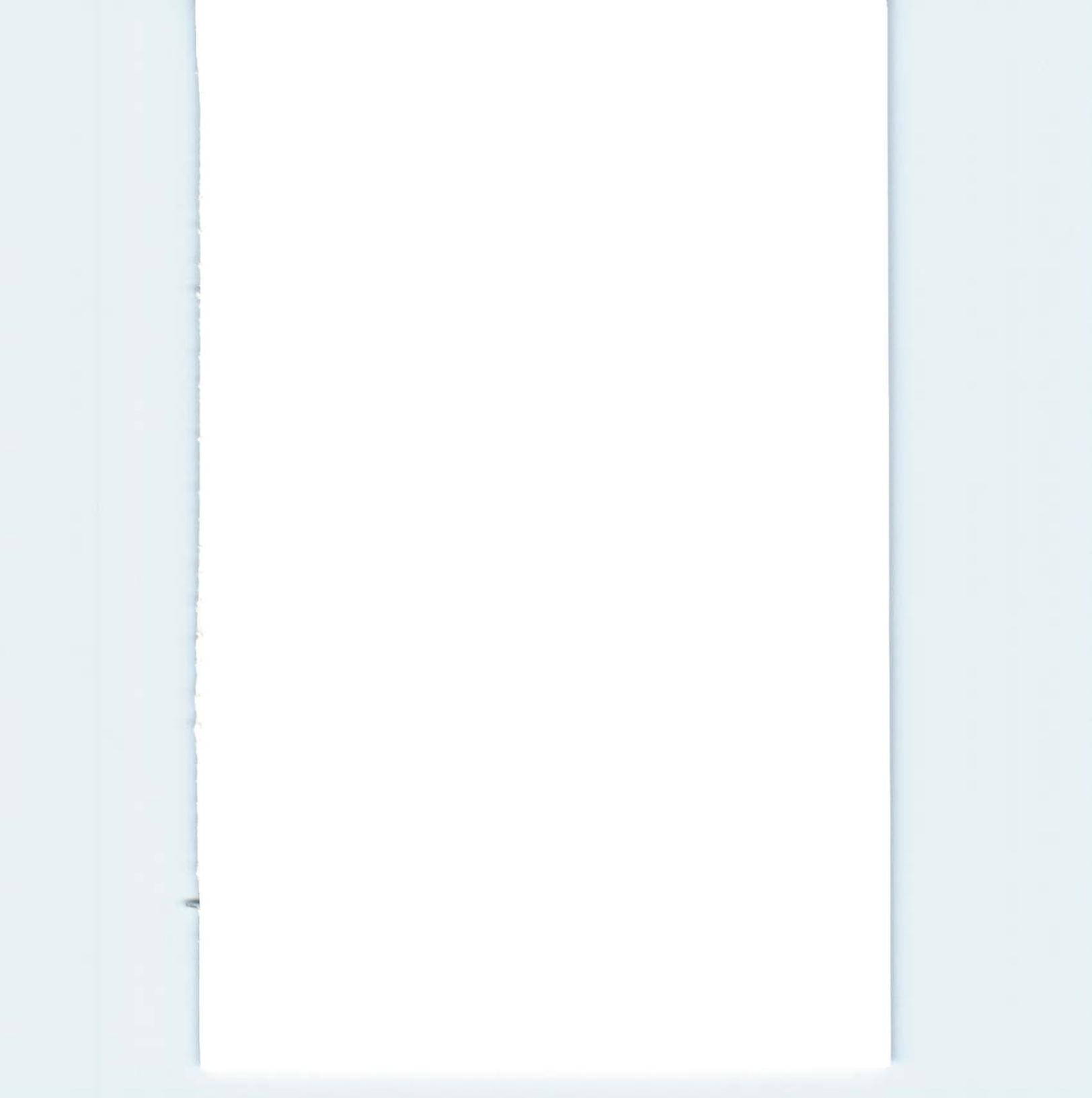
Gravure sur bois de Clare Leighton

BIBLIOGRAPHIE

- 1841 *Jubilé des Oblats 1891*. Montréal, Québec: C. O. Beauchemin & Fils, 1891.
- 1881-1981 *Corporation municipale de Délage*, 1981.
- BAILLARGEON, Hélène. *Vive la Canadienne 77 belles chansons du Canada Français*. Montréal, Québec : Éditions du Jour, 1962.
- BARTLETT, W. H. *La mission d'Oka*. ANC 2323, Ottawa, Ontario.
- Bateaux de drave de la CIP*. Éditions AVG, Maniwaki, Québec.
- BLACK, Conrad. *Duplessis Le pouvoir*. Montréal, Québec: Les Éditions de l'Homme, 1977.
- - -. *Maurice Duplessis 1944-1959 l'ascension*. Montréal, Québec: Les Éditions de l'Homme, 1977.
- « Bonhomme Family Enterprise. » *Ottawa Citizen* 25 Oct. 1988 : B1.
- BOUCHARD, Serge. *Mémoires d'un simple missionnaire; le père Joseph-Étienne Guinard*, o.m.i., 1864/1965. Québec, Canada: Ministère des Affaires culturelles, 1980.
- BOYLE, J. E. *My Life and Times in the Bush*. Ed. The Historical Society of the Gatineau. Vol. 15. Up the Gatineau!. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1989.
- BRANCHAUD, Georgette, Denise Brosseau, and Armelle Brosseau. *Conquérants sans gloire; Histoire d'une paroisse de la HauteGatineau BoisFranc.*, 1989.
- Bytown Museum*, <<http://collections.ic.gc.ca/bytown/>>.
- "Cage" de Philemon Wright. ANC C.73702, Ottawa, Ontario.
- Carte de la colonisation de la région de la Gatineau*. carte. Québec, Québec: Ministère des Terres et Forêts, 1938.
- Centre hospitalier de Maniwaki*. Journal la nouvelle Gazette, Maniwaki, Québec.
- CHAMPLAIN, Samuel de. *Les voyages du Sieur de Champlain Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roy*. Paris, France: Jean Berjon, 1613.
- CHATEL, Dugald. *Castor Blanc RivièreJoseph (Aumond); C'était Hier... Maniwaki, Québec. Chef Antoine Pakinawatik*. ANC PA68278, Ottawa, Ontario.
- Commission de toponymie : Gouvernement du Québec*. <<http://www.toponymie.gouv.qc.ca/>>.
- CORNELL, HAMELIN, OUELLET, TRUDEL. *Canada Unité et Diversité*. Canada: Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1971.
- Couple de guides algonquins*. ANQ Fonds Aimé Guertin, Québec, Québec.
- COURNOYER, Jean. *Dictionnaire des noms propres du Québec ; Le petit Jean*. Québec, Canada: Stanké, 1993.
- COURSOL, Luc. *Un diocèse dans les cantons du Nord; Histoire du diocèse de MontLaurier* Canada : Evêché de MontLaurier, 1988.
- DE BARBEZIEUX, Alexis. *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*. Bibliothèque nationale du Québec. 1897. <<http://www.bibliatn.gouv.qc.ca/>>.
- DE VARNES, Kathleen Mennie. *Au coeur de la Gatineau ou l'histoire de la paroisse de La Visitation de Gracefield (Comté de Gatineau)*. SteFoy, Québec, 1985.
- Dictionnaire des parlementaires du Québec 1792/1992*. SainteFoy, Canada: Les Presses de l'Université Laval, 1993.
- DUMAS, Silvio. *Cahiers d'Histoire No 24 Les Filles du Roi en NouvelleFrance*. Québec, Québec: La Société Historique de Québec, 1972.
- DUPUIS, JeanYves. *Benjamin Sulte*. <<http://www.multimania.com/jydupuis/sulte/index.htm>>.

- GAFFIELD, Chad. *Histoire de l'Outaouais* (Les Régions du Québec;6): Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.
- GIDMARK, David. *Birchbark Canoe*. Burnstown, Ontario: General Store Publishing House Inc., 1989.
- - - *The Indian Crafts of William and Mary Commanda*. Canada: McGrawHill Ryerson Ltd., 1980.
- GRACE, Robert J. *The Irish in Quebec; An Introduction To The Historiography*. 2nd ed.: Institut Québécois de recherche sur la culture, 1997.
- GRAY, Peter. *The Irish Famine*. London, England : Thames & Hudson Ltd., 1995.
- GROULX, Abbé Lionel. *Notre Maître, le passé*. Canada: Librairie Granger Frères Limitée, 1936.
- Guide Parlementaire Canadien*. Toronto, Ontario: Globe and Mail Publishing, 1993.
- GUINARD o.m.i., Joseph E. *Les noms Indiens de mon pays; leur signification, leur histoire*. Montréal, Québec: Rayonnement, .
- HOPKINS, F. A. *Descente de rapides*. ANC 2774, Ottawa, Ontario.
- HUGHSON, John W., et Courtney C.J. Bond. *Hurling Down the Pine*. 3<sup>e</sup> ed. : The Historical Society of the Gatineau, 1987.
- LACOURSÈRE, Jacques , PROVENCHER, Denis, VAUGEOIS, Jean. *Canada Québec 15342000*. Sillery, Québec : Septentrion, 2000.
- HAMELIN Jean, et PROVENCHER, Jean . *Brève histoire du Québec*. Montréal, Québec : Boréal, 1987.
- JeanGuy Whiteduck*. Journal la Gatineau, Maniwaki, Québec.
- JOHNSON, Vernon E. . *Une ère nouvelle de gestion forestière*. Canada:1950.
- Jos Montferrand*. Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa, Ontario.  
<<http://www.nlcnc.ca>>.
- Jos Montferrand*. Société canadienne des postes 1292, Montréal, Québec.
- L'HEUREUX Hart, Jacqueline. *Jos, mon père. Maniwaki*, Québec, 1986.
- La E.B. Eddy*. ANC PA59231, Ottawa, Ontario.
- La HauteGatineau est Inondée*. Journal La Gatineau, Maniwaki, Québec.
- La rivière Gatineau*. Michel Clermont, Maniwaki, Québec.
- La Route des Draveurs*. Éditions A.V.G., Maniwaki, Québec.
- La traverse de la Désert*. Archives nationale du Québec Fonds Foster Bennett, Hull, Québec. « La Vallée de la Gatineau ». La Presse 23 May 1925: 24.
- LACAILLE, Jean. *Montcerf...toute ma fierté!* ; 19201995. La Corporation municipale de Montcerf. Maniwaki, Québec: Les Éditions Emma, 1995.
- LACHANCE, André. *Vivre, aimer et mourir en NouvelleFrance La vie quotidienne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Montréal, Québec: Libre Expression, 2000.
- Lajoie, Paul G. *Étude Pédologique des comtés Gatineau et de Pontiac Québec*. Ottawa, Ontario : Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la Papeterie, 1962.
- Le barrage Mercier, sur le lac Baskatong*. Journal la nouvelle Gazette, Maniwaki, Québec.
- Le parc linéaire régional de la Vallée de la Gatineau*. Michel Clermont, Maniwaki, Québec.
- Le Premier ministre annonce la grosse usine*. Journal la nouvelle Gazette, Maniwaki, Québec.
- Lefebvre, Gabriel. *Vie et souvenirs d'un homme ordinaire*. Maniwaki, Québec: 2000.
- Les voyageurs de la Gatineau* (Le rêve du Diable). <<http://levillage.iffrance.com/leparolie...diable/redilesvoyageursdelagatineau.txt>>.
- Les voyageurs de la Gatineau*. <<http://levillage.iffrance.com/leparolie...diable/redilesvoyageursdelagatineau.txt>>.

- LINTEAU-DUROCHER-ROBERT. *Histoire du Québec contemporain : De la Confédération à la crise (1867-1929)*. 1989. 2<sup>ème</sup> édition Tome 1. Louiseville, Québec: Boréal, 1994.
- LINTEAU-DUROCHER-ROBERT-RICARD. *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930*. 1989. 2<sup>e</sup> édition, tome 2. Louiseville, Québec: Boréal, 1991.
- Lionel Carle. Ville de Maniwaki, Maniwaki, Québec.
- Maison de la famille Boutin* (tornade). Journal La Gatineau, Maniwaki, Québec.
- MALAK. *A Canadian Rite of Spring: A Log Drive on the Tomatine River*. Malak, Ottawa, Ontario.
- - - *A Log Drive on the Tomatine River*. Malak.
- Maniwaki 1974*. Maniwaki, Québec: Le Comité des fêtes à l'occasion du 125<sup>e</sup> anniversaire de Maniwaki, 1976.
- Maurice Duplessis. <<http://www.wednesdaynight.com/desjardms.htm>>.
- OUMMET, Raymond. *Ville de Hull*. <<http://www.ville.hull.qc.ca/>>.
- PHILLIPS, R.A. J. *Un Tour des deux Chelseas*. La Société Historique de la Gatineau. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1992.
- The Historical Society of the Gatineau, *Up the Gatineau!* Vol.4. Old Chelsea, Québec: The Historical Society of the Gatineau, 1978.
- Historique de l'International Paper Company 1898-1948 Cinquante ans après*. États-Unis d'Amérique: 1948.
- LA GRENADE-MEUNIER, Monique. *La société de Place Royale à l'époque de la Nouvelle France*. Québec, Québec: Les Publications du Québec, 1992.
- Les grands moments d'Aylmer 150 ans d'histoire à Aylmer*, Québec 1847-1997. Hull, Québec: La Société d'histoire de l'Outaouais, 1997.
- Les Premiers Ministres du Québec*. Québec, Québec: Assemblée Nationale, 1990.
- Philemon Wright. ANC, C11056, Ottawa, Ontario.
- Pont de cordages*. ANC. C2173, Ottawa, Ontario.
- Programme Souvenir du Centenaire 1851-1951* Paroisse l'Assomption de Maniwaki. Ottawa, Ontario: Le Droit, 1951.
- ROSE, Geo. Maclean, ed. *Representative Canadians; A Cyclopaedia of Canadian Biography: Being Chiefly*  
- - - *Men of The Time*. Roses National Biographical Series 1. Toronto, Canada: Rose Publishing Company, 1886.
- ROY, Anastase. *Maniwaki et la Vallée de la Gatineau*. Ottawa, Ontario: Le Droit, 1933.
- RUMILLY, Robert. *Histoire de la province de Québec* Vol. XIII Henri Bourassa. Montréal, Québec: Fides, 1980.
- - - *Maurice Duplessis*. Vol. 1 et 2. Montréal: Éditions Fides, 1978.
- Sciérie sur le lac des Trente et un Milles*. ANC 110896, Ottawa, Ontario.
- SULTE, Benjamin. *Jos Montferrand*. Montréal, Québec: Librairie Beauchemin, 1899.
- TACHÉ et AL., R. P. Louis. *Le nord de l'Outaouais*. Ottawa, Ontario: Le Droit, 1938.
- The Historical Society of the Gatineau, *Up the Gatineau!* Vol. 16. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1990.
- - - *Up the Gatineau!* Vol. 17. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1991.
- - - *Up the Gatineau!* Vol. 20. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1994.
- - - *Up the Gatineau!* Vol. 23. Quyon, Québec: Chesley House Publications, 1997.
- TRIGGER, Bruce G. *Les Indiens, la fourrure et les Blancs; Français et Amérindiens en Amérique du Nord*. Boréal/Seuil, 1990.



## LOUIS-ANDRÉ HUBERT



*Louis-André Hubert est avocat à Maniwaki depuis 1998. Diplômé de l'École des Hautes-Études Commerciales de Montréal, de l'Institut d'Études Politiques de Paris (Sciences Po) et de la faculté de droit de l'Université d'Ottawa. Il pratique sa profession avec sa conjointe, Me Stéphanie Vallée. Très impliqué dans son milieu, il est entre autres président de la Société d'histoire de la Vallée-de-la-Gatineau. En plus de **Une rivière qui vient du nord...**, son premier ouvrage, l'auteur a publié des articles sur l'histoire de la région dans la revue *Continuité* et dans les hebdomadaires *La Gatineau* et *la Nouvelle Gazette*.*

### *Une rivière qui vient du nord...*

« *Une rivière qui vient du nord...* » C'est par ces mots que Samuel de Champlain décrit la rivière Gatineau le 4 juin 1613, lorsqu'il découvre la Grande rivière des Algonquins, qui deviendra, un siècle plus tard, la rivière des Outaouais. Véritable récit de l'histoire du pays de la Gatineau depuis l'époque des premiers contacts entre Algonquins et Français, ce livre aborde les différentes époques qui se sont succédées depuis : traite des fourrures, débuts de l'exploitation forestière avec les Wright, établissement des premières fermes forestières qui donneront naissance aux villages de la Gatineau, colonisation du territoire, fondation des paroisses, etc.

Librairie du Soleil 1  
UNE RIVIERE QUI VIENT DU N  
\$ 20.00  
296815 /24/7/2001 [7/0701]  
-40-05 / HISTOIRE

ISBN 2-9807190-0-5